BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
200
NAPOLI

II Suppl. Relat. A. 200

LES
OEUVRES
DE
St. EUVREMONT.

OEUVRES

DE MONSIEUR
DE

SAINT-EVREMOND,

Publieés ſur ſes Manuſcrits,
AVEC
LA VIE
DE L'AUTEUR;
PAR Mr. DES MAIZEAUX
Membre de la Societé Royale.

Cinquiéme Edition, revûë, corrigée & augmentée.
Enrichie de Figures gravées par B. Picart le Romain.

TOME TROISIEME.

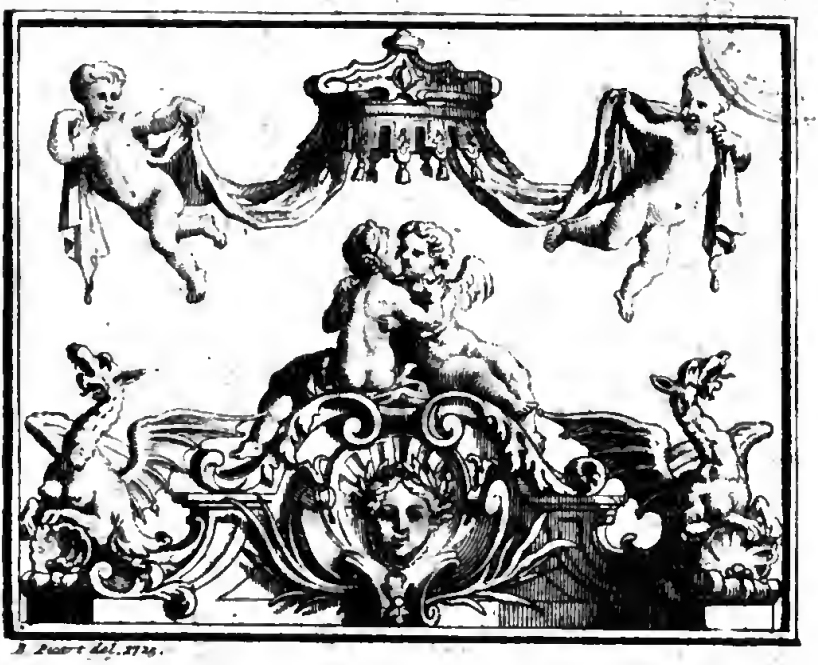
A AMSTERDAM,
Chez CÔVENS & MORTIER.
M. DCC. XXXIX.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS LE
TROISIE'ME TOME.

Conversation du Duc de Candale avec Mr. de St. Evremond. Pag. 1
Lettre à Mr. le Comte de Lionne. 35
Au même. 39
Au même. 43
Lettre de Mr. Corneille à Mr. de St. Evremond, pour le remercier des louanges qu'il lui avoit données dans la *Dissertation sur l'Alexandre de Racine.* 45
Réponse de Mr. de St. Evremond à Mr. Corneille. 48
Lettre à Mr. le Comte de Lionne. 51
Au même. 55
L'Interêt dans les personnes tout-à-fait corrompuës. 58
La Vertu trop rigide, 63
Sentiment d'un honnête & habile Courtisan sur cette Vertu rigide & ce sale Interêt. 69
Lettre à Mr. le Comte de Lionne. 79
Au même. 81
Au même. 82
Au même. 85
A Mr. le Maréchal de Crequi, qui m'avoit demandé en quelle situation étoit mon esprit, & ce que je pensois sur toutes choses dans ma Vieillesse. 86

De la Lecture & du Choix des Livres. 94
De la Poëſie. 97
De quelques Livres Eſpagnols, Italiens, & François. 101
De la Converſation. 107
Des Belles-Lettres & de la Juriſprudence. 115
Sur les Ingrats. 124
Sur la Religion. 132
Sur la Vanité des Diſputes de Religion, & ſur le faux Zéle des Perſecuteurs. *Stances.* 150
Probleme à l'imitation des Eſpagnols. A Mademoiſelle de Querouallé. 152
Lettre à Mr. le Comte d'Olonne. 157
Sur les premieres Années de la Regence. 168
De la Tragédie Ancienne & Moderne. 170
Sur les Caracteres des Tragédies. 188
A un Auteur qui me demandoit mon ſentiment d'une Piece où l'Héroïne ne faiſoit que ſe lamenter. 201
Lettre à Mr. le Comte de Lionne. 205
Diſcours ſur les Hiſtoriens François. 208
Reflexions ſur nos Traducteurs. 237
Sur les Tragédies. 253
Sur nos Comédies, excepté celles de *Moliere* où l'on trouve le vrai eſprit de la Comédie: & ſur la Comédie Eſpagnole. 260
De la Comédie Italienne. 267
De la Comédie Angloiſe. 275
Sur les Opera. 282
Les Opera, Comédie. 299
Sur l'Amitié. 408
A mon Heros le Comte de Grammont. *On peut aimer toute ſa vie*, &c. 423
Lettre à Mr. le Comte de St. Albans. 425
Idylle en Muſique. 430

CON-



CONVERSATION
DE Mr.
DE St. EVREMOND
AVEC LE
DUC DE CANDALE.

JE ne prétens pas entretenir le Public de ce qui me regarde. Il importe peu aux hommes de ſavoir mes affaires & mes diſgraces; mais on ne ſauroit trouver mauvais ſans chagrin, que je faſſe réflexion

ſur ma vie paſſée ; & que je détourne mon eſprit de quelques fâcheuſes conſiderations, ſur des penſées un peu moins deſagréables. Cependant, comme il eſt ridicule de parler toûjours de ſoi, fût-ce à ſoi-méme, pluſieurs perſonnes de grand mérite ſeront mêlées dans ce Diſcours, qui me fera trouver plus de douceur, qu'aucune converſation ne m'en peut donner, depuis que j'ai perdu celle de Monſieur d'Aubigny (1).

A la Priſon de Monſieur le Prince (2), j'avois un fort grand commerce avec Monſieur de Candale. Les Plaiſirs l'avoient fait naître, & il étoit entretenu par de ſimples agrémens, ſans deſſein & ſans interêt. Il avoit vécu auparavant dans une étroite amitié avec Moret (3), & le Chevalier de La Vieuville; & Vineuil avoit donné à cette union le nom de *Ligue*, par une eſpece de ridicule, qu'elle méritoit aſſez. En effet, ils avoient mille ſecrets de bagatelles : ils faiſoient des myſtéres de rien, & ſe retiroient en particulier dix fois le jour, ſans aucun plaiſir d'être enſemble, que celui d'ê-

(1) Mr. d'Aubigny mourut en 1665.
(2) En 1650.

d'être ſéparés des autres. Je ne laiſſois pas d'être de leur ſociété, mais jamais de leur confidence, laquelle ſe rompit à la fin ſans aucun ſujet de brouillerie entr'eux-mêmes.

Monſieur de Vardes en s'en allant à l'Armée, avoit laiſſé à Paris une Maîtreſſe auſſi aimable que femme du monde (4): mais elle avoit été aimée & avoit aimé; & comme ſa tendreſſe s'étoit épuiſée dans ſes premieres Amours, elle n'avoit plus de paſſion veritable. Ses affaires n'étoient plus qu'un interêt de Galanterie, qu'elle conduiſoit avec un grand art; d'autant plus qu'elle paroiſſoit naturelle, & faiſoit paſſer la facilité de ſon eſprit pour une naïveté de ſentimens. Son hiſtoire étant connuë, elle ne prenoit pas le parti de faire la Prude impudemment; mais elle tournoit une vie de peu d'éclat où elle ſe voyoit réduite, en une vie retirée, & ménageoit avec beaucoup de deſſein une fauſſe négligence. Elle n'alloit pas au Louvre diſputer un Galant contre ces

(3) Le Comte de Moret, Frere aîné du Marquis de Vardes.

(4) Madame de St. Loup.

ces jeunes beautés qui ſont tout le bruit dans le monde : elle ſavoit l'en tirer avec adreſſe ; & n'avoit pas moins d'induſtrie pour le conſerver, qu'elle en avoit eu pour ſe l'aquerir. Un ſimple commerce de bienſéance ne lui eût pas été permis avec une femme tant ſoit peu aimable ; & une amitié ordinaire avec les hommes ſe reprochoit, comme une tendreſſe dérobée à ſon amour. Les plaiſirs particuliers lui faiſoient craindre un attachement : elle appréhendoit d'être oubliée dans les divertiſſemens de foule ; ſur tout elle crioit contre les Repas du Commandeur (1), où l'on reſpiroit certain air de liberté, ennemi des paſſions délicates. Enfin, ſi elle n'avoit tous vos ſoins, elle ſe plaignoit d'être abandonnée ; & parce qu'elle ſe diſoit toute à vous, elle vouloit que vous fuſſiez tout à elle.

Monſieur de Vardes abſent ne pût maintenir long-tems une Maîtreſſe de cette humeur. Elle ſe rendit à la vûë du jeune Monſieur de Candale ; encore, dit-on, que ſes deſſeins avoient prévenu l'impreſſion que fait la préſence, & qu'elle avoit ſongé à ſe le mettre entre les mains,

(1) Le Commandeur de Souvré.

mains, avant que de le connoître. Monſieur de Vardes fut ſenſible à ce changement, comme à la perte d'un plaiſir qui lui étoit fort cher ; mais en honnête-homme il ne s'en fit pas une affaire, & il regarda Monſieur de Candale avec le dépit d'un rival, ſans jamais y mêler la haine d'un ennemi.

Moret, dont la gravité repréſentoit l'honneur en toutes choſes, ſe tint offenſé en la perſonne de ſon frere ; & prit pour un veritable affront, ce que l'intereſſé avoit reçû comme un ſimple déplaiſir. Ses plaintes furent d'abord aſſez fieres : les voyant mal reçûës dans le monde, il changea de diſcours ſans changer de procedé. Il ſe diſoit malheureux de n'avoir pû s'attirer les égards d'une perſonne pour laquelle il avoit eu tant de conſideration toute ſa vie : il diſoit que Monſieur de Candale étoit peu à plaindre, qu'il trouveroit des amis plus dignes de ſon amitié ; & qu'avec beaucoup de déplaiſir il ſe voyoit obligé d'en chercher d'autres ſur leſquels il pût faire plus de fondement. C'étoit le langage qu'il tenoit à tout le monde ; avec une fauſſe modeſtie, qui marque plus la bonne opi-

nion qu'on a de ſoi, que ne feroit une préſomption légérement déclarée. Pour le Chevalier de La Vieuville, il ſe tint deſobligé, auſſi-tôt que Moret penſa l'être; & tant pour lui plaire, que par la vivacité de ſon naturel, il anima les reproches un peu davantage.

Je voyois Monſieur de Candale à l'ordinaire, & comme il lui faloit toûjours quelque Confident, je le devins auſſitôt de ſes plaintes ſur le procédé de ces Meſſieurs, & peu de tems après de ſa paſſion pour Madame de Saint Loup. Dans la chaleur de cette nouvelle confidence, il ne pouvoit ſe paſſer de moi, pour me confier en ſecret de petites choſes, fort cheres aux Amans, & très-indifferentes à ceux qui ſont obligés de les écouter. Je les recevois comme des myſtéres, & les ſentois comme des bagatelles importunes. Mais ſon humeur étoit agréable; je trouvois ſon procedé obligeant, & il avoit un air ſi noble en toute ſa perſonne, que je prenois plaiſir à le regarder, au même tems que j'en avois peu à l'entendre. Juſques-là, je n'avois pas eu le moindre deſſein dans ſon commerce. Quand je me vis maître de ſon eſprit, ſi

je

je l'oſe dire, je penſai que je ne ferois pas mal de ménager une perſonne, qui devoit être un jour fort conſiderable. Alors je me fis une étude particuliere de le bien connoître, & n'oubliai rien pour le prendre par tous les endroits où il pouvoit être ſenſible. Je louois ſa Maîtreſſe ſans trahir mes ſentimens, car elle me paroiſſoit fort aimable ; & je blâmois le procedé de Moret & du Chevalier de La Vieuville, qui, ſelon mon ſens, n'avoient aucune raiſon.

Il y a des inſinuations honnêtes, dont le moins artificieux ſe peut ſervir : il y a des complaiſances auſſi éloignées de l'adulation que de la rudeſſe. Comme Monſieur de Candale avoit l'ame paſſionnée, je mêlois dans nos entretiens ce que je connoiſſois de plus tendre. La douceur de ſon Eſprit faiſoit une certaine délicateſſe, & de cette petite délicateſſe il ſe formoit aſſez de diſcernement pour les choſes qui n'avoient pas beſoin d'être approfondies. Outre le naturel, il y tournoit ſon eſprit par étude, & par étude je lui fourniſſois des ſujets où il pouvoit employer cette eſpece de lumiere. Ainſi nous nous ſéparions ſans aucun de ces de-

goûts qui commencent à la fin des Converſations ; & content de moi, pour l'être de lui, il augmentoit ſon amitié à meſure qu'il ſe plaiſoit davantage.

Ceux qui cherchent de la docilité dans les eſprits, établiſſent rarement la ſupériorité du leur, ſans faire ſentir avec chagrin une humeur impérieuſe. Le mérite ne fait pas toûjours des impreſſions ſur les plus honnêtes-gens ; chacun eſt jaloux du ſien, juſqu'à ne pouvoir ſouffrir aiſément celui d'un autre. Une complaiſance mutuelle concilie ordinairement les volontés ; néanmoins, comme on donne autant par là qu'on reçoit ; le plaiſir d'être flaté ſe paye cherement quelquefois, par la peine qu'on ſe fait à flater un autre. Mais qui veut bien ſe rendre approbateur, & ne ſe ſoucie pas d'être approuvé, celui-là oblige à mon avis doublement ; il oblige de la loüange qu'il donne, & de l'approbation dont il diſpenſe. C'eſt un grand ſecret dans la familiarité d'un commerce, de tourner les hommes autant qu'on le peut honnêtement à leur Amour-propre. Quand on ſait les rechercher à propos & leur faire trouver en eux des talens dont ils n'avoient

voient pas l'uſage, ils nous ſavent gré de la joye ſecrete qu'ils ſentent de ce Mérite découvert, & peuvent d'autant moins ſe paſſer de nous, qu'ils en ont beſoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Peut-être ai-je tort de quitter des choſes particulieres pour m'étendre ſur des Obſervations générales. J'y ſerois plus ſcrupuleux, ſi j'avois à entretenir le Public d'affaires de grande conſideration. Comme je ne parle qu'à moi ſeul ſur une matiere peu importante, je pratique à mon égard ce que j'ai fait à celui d'un autre, & ne cherchant qu'à me plaire, je ſuis ingénieux à tirer de mon eſprit des penſées qui me contentent. Je veux donc me laiſſer aller à ma fantaiſie, pourvû que ma fantaiſie n'aille pas tout-à-fait à l'extravagance; car il faut éviter le déréglement auſſi bien que la contrainte: & pour revenir à quelque ſorte de régularité, je reprens la Narration que j'ai commencée.

La premiere choſe que fit la Cour à la détention de Monſieur le Prince, fut d'aller en Normandie pour en chaſſer Madame de Longueville, & ôter aux Créatures de ſa maiſon les Gouvernemens qui

étoient entre leurs mains. Je fis le voyage avec Monſieur de Candale, & deux jours entiers d'un tems & d'un chemin aſſez fâcheux, nous eûmes une converſation preſque continuë ; & aſſez agréable, pour être fort variée.

Après nous être épuiſés à parler de ſa paſſion, de celle de quelques autres, & indifferemment de tous les plaiſirs, nous vinmes à tomber inſenſiblement ſur le miſérable état où ſe trouvoit Monſieur le Prince, avec tant de gloire, & après tant de grandeurs. Je lui dis „ Qu'un „ Prince ſi grand & ſi malheureux de„ voit être plaint de tout le monde : „ Que ſa conduite à la verité avoit été „ peu reſpectueuſe pour la Reine, & „ un peu fâcheuſe pour Monſieur le „ Cardinal ; mais que c'étoient des fau„ tes à l'égard de la Cour, & non pas „ des crimes contre l'Etat, capables „ de faire oublier les ſervices importans „ qu'il avoit rendus : Que ſes ſervices „ avoient ſoûtenu Monſieur le Cardi„ nal, & aſſûré le pouvoir dont ſon E„ minence venoit de ſe ſervir pour le „ perdre : Que la France eût peut-être „ ſuccombé au commencement de la Ré„ gence, ſans la bataille de Rocroi qu'il

„ avoit

„ avoit gagnée : que la Cour avoit fait
„ toutes les fautes ſans lui après la ba-
„ taille de Lens, & ne s'étoit ſauvé que
„ par lui dans la Guerre de Paris : Qu'a-
„ près avoir ſi bien ſervi, il n'avoit fait
„ que déplaire par l'impétuoſité d'une
„ humeur dont il n'avoit pû être le maî-
„ tre ; mais que tous ſes deſſeins & ſes
„ actions alloient pleinement au ſervice
„ du Roi, & à la grandeur du Royaume.
„ Je ne ſai pas, *ajoûtai-je*, ce que la Cour
„ gagnera par ſa Priſon, mais je ſai bien
„ que les Eſpagnols ne pouvoient rien
„ ſouhaiter de plus favorable.

Je ſuis obligé, dit Monſieur de Candale, *je ſuis obligé à Monſieur le Prince, de mille honnêtetés qu'il a euës pour moi, malgré ſon chagrin contre Monſieur d'Eſpernon mon Pere. J'ai été, peut-être, un peu plus ſenſible que je ne devois, à des obligations ſi legeres, & je n'ignore point qu'on m'a accuſé de ne prendre pas aſſez de part aux interêts de ma Maiſon. Tous ces diſcours ne m'ont pas empêché d'être ſon ſerviteur, & ſes diſgraces ne m'en empêchent pas encore : mais dans l'attachement que j'ai à la Cour, je ne puis donner qu'une douleur ſecrete à ſes Malheurs ; inutile pour lui en*

l'etat qu'il eſt, & ruineuſe pour moi, ſi je la fais paroître.

„ Voila, *repris-je*, les ſentimens d'un „ fort honnête-homme, & que je trou- „ ve d'autant plus généreux, que la Pri- „ ſon de Meſſieurs les Princes, eſt la „ choſe la plus avantageuſe que vous „ puiſſiez deſirer. Je vous regarde au- „ jourd'hui comme le plus conſiderable „ homme de France, ſi vous voulez l'ê- „ tre. On vient de mettre nos Princes du „ ſang au Bois de Vincennes, dont ap- „ paremment ils ne ſortiront pas ſi-tôt. „ Monſieur de Turenne & Monſieur de „ Bouillon ſe ſont éloignés pour les ſer- „ vir. Monſieur de Nemours n'eſt de „ rien, tout honnête-homme qu'il eſt, „ & ne ſait préſentement quel parti pren- „ dre. Monſieur de Guiſe eſt priſonnier en „ Eſpagne. Tout le reſte de nos grands „ Seigneurs eſt ſuſpect, ou négligé de „ Monſieur le Cardinal. Dans la ſitua- „ tion où ſont les choſes, ſi vous ne ſavez „ pas faire valoir la conſideration de vos „ établiſſemens, & les bonnes qualités „ de vôtre perſonne, ne rejettez rien ſur „ la fortune qui vous ſert ſi bien; pre- „ nez-vous-en à vous ſeul; car c'eſt „ vous qui manquerez à vous-même.

Il m'écouta avec la plus grande attention du monde; & plus touché de mon diſcours que je ne me l'étois imaginé, il me remercia avec chaleur des ouvertures que je lui avois données. Il me dit bonnement, que la jeuneſſe & les plaiſirs l'avoient empêché de s'appliquer à rien de ſérieux juſques-là; mais qu'il étoit réſolu de quitter ſon inutilité, & de mettre tout en uſage pour ſe donner de la conſideration. *Je vais vous faire une confidence*, pourſuivit-il, *que je n'ai jamais faite à perſonne : vous ne ſauriez croire l'inclination que Monſieur le Cardinal a pour moi. Vous ſavez qu'il a quelque deſſein de me faire épouſer une de ſes Niéces, & l'on croira aiſément que ſa bonne volonté eſt fondée ſur le projet de cette alliance; j'y en attribuë moi-même une partie : mais je ne m'y connois point, ou il a pour moi quelque foible. Je vous confierai encore un plus grand ſecret, c'eſt que je ne me ſens aucune amitié pour lui; & à vous parler nettement, j'ai le cœur auſſi dur pour ſon Eminence, que ſon Emince le ſauroit avoir pour le reſte des Courtiſans.*

„ J'aimerois beaucoup mieux, *lui dis-je*, que vous euſſiez quelque tendreſſe;

„ car il ſera difficile que vos veritables
„ ſentimens échappent à ſa pénétra-
„ tion. Si vous m'en croyez, vous le
„ verrez rarement en particulier, &
„ lors que vous y ſerez obligé, entre-
„ tenez-le de vôtre dévouëment en gé-
„ néral, ſans vous laiſſer conduire dans
„ un détail curieux, qui lui donne le
„ loiſir de vous examiner, & la facilité
„ de vous connoître. Quand le Roi &
„ la Reine ſeront chez lui; quand il
„ cherchera à ſe divertir avec ſes Cour-
„ tiſans ordinaires, ne manquez jamais
„ de vous y trouver: & là par toute ſor-
„ te de complaiſances & d'agrémens,
„ tâchez d'entretenir une amitié qu'il
„ eſt aſſez diſpoſé à entretenir de lui-
„ même. S'il étoit d'humeur à ſe faire
„ un vrai Favori, ſa familiarité vous ſe-
„ roit avantageuſe: mais ſa bonne volon-
„ té ne pouvant être ſi pure, qu'il n'y
„ entre du deſſein; un grand commerce
„ lui fera découvrir tous vos foibles,
„ avant que vous ayez trouvé le moin-
„ dre des ſiens. Quelque diſſimulation
„ qu'un homme de vôtre âge puiſſe
„ avoir, ce ne lui eſt pas un petit malheur
„ d'avoir à ſouffrir les obſervations d'un
„ vieux Miniſtre, ſupérieur par l'a-
„ vantage

„ vantage du poſte, & par celui de l'ex-
„ périence. Croyez-moi, Monſieur,
„ il eſt dangereux de voir trop ſouvent
„ un habile-homme, quand la differen-
„ ce, & ſouvent la contrariété des inte-
„ rêts ne permet pas de s'y fier. Si cet-
„ te Maxime peut être reçûë chez les
„ autres nations, elle eſt comme infail-
„ lible dans la nôtre, où la pénétration
„ pour découvrir, va plus loin que la
„ diſſimulation pour ſe cacher. Ne pré-
„ ſumez donc pas de pouvoir combat-
„ tre Monſieur le Cardinal par ſon art,
„ ni de faire conteſter vos fineſſes avec
„ les ſiennes. Contentez-vous de mé-
„ nager vos agrémens avec beaucoup
„ de conduite; & laiſſez agir ſon incli-
„ nation. L'Inclination eſt un mouve-
„ ment agréable, qui nous eſt d'autant
„ plus cher, qu'il nous ſemble purement
„ nôtre. Il naît dans le fond de nos ten-
„ dreſſes, & s'y entretient mollement
„ avec plaiſir: en quoi il differe de l'Eſ-
„ time, laquelle eſt reçûë comme une
„ choſe qui ne s'établit & ne ſe main-
„ tient point en nous par la faveur de
„ nos ſentimens, mais par la juſtice que
„ nous ſommes obligés de rendre aux
„ perſonnes vertueuſes.

„ Nous

„ Nous allons tomber dans un tems
„ où apparemment Monſieur le Cardi-
„ nal aura beſoin de ſes ſerviteurs. Il
„ faut vous faire conſiderer comme un
„ homme utile, après vous être fait ai-
„ mer comme une perſonne agréable.
„ Le moyen d'être tout-à-fait bien avec
„ lui, c'eſt de remplir ces vûës d'inte-
„ rêt, auſſi bien que les ſentimeus de
„ ſon affection; & c'eſt ce que vous fe-
„ rez infailliblement, en lui promettant
„ une grande conſideration que vous
„ vous ſerez donnée. Elle ne vous
„ manquera pas, ſi vous vous éloignez
„ de la conduite de Monſieur d'Eſper-
„ non, ſans vous éloigner de ſes interêts,
„ qui doivent toûjours être les vôtres.
„ Heureuſement la nature vous a don-
„ né une humeur trop oppoſée à la ſien-
„ ne. Il n'y a rien de ſi contraire que
„ la douceur de vôtre eſprit, & l'auſté-
„ rité du ſien; que vôtre complaiſance,
„ & ſes chagrins; que vos inſinuations,
„ & ſa fierté. Laiſſez-vous donc aller à
„ vôtre naturel preſque en toutes choſes:
„ mais donnez-vous garde de prendre
„ ſans y penſer les ſentimens d'une fauſ-
„ ſe gloire. On démêle mal-aiſément la
„ fauſſe d'avec la veritable: une hauteur

„ mal.

, mal entenduë paſſe pour une gran-
, deur d'ame ; & trop ſenſible à ce qui
, vient de la qualité, on eſt moins ani-
, mé qu'on ne doit pour les grandes
, choſes. Voici le Portrait de Mr.
, d'ESPERNON, ſi je ne me trompe.
, Dans le reſpect qu'il exige, dans les
, devoirs qu'on lui rend, il oubliera ce
, qu'on doit au Gouverneur & au Co-
, lonel (1), pourvû qu'on rende à
, Monſieur d'Eſpernon ce qu'on ne lui
, doit pas. Je ne dis point que la diſ-
, tinction ne doive être agréable aux
, perſonnes de grande qualité : mais il
, faut ſe l'attirer, & non pas ſe la faire
, préſomptueuſement ſoi-même.

„ Il ſeroit honteux de laiſſer perdre les
, choſes établies par le mérite & par le
, crédit de ſes Prédeceſſeurs ; on ne ſau-
, roit avoir trop de fermeté à maintenir
, ces ſortes de droits, quand la poſſeſſion
, en eſt laiſſée : mais il n'en va pas ainſi en
, des prétentions nouvelles qui doivent
, être établies par délicateſſe & par dou-
, ceur, avant que d'être apperçûës. C'eſt-
, là qu'il vous faut aller adroitement

„ aux

(1) Le Duc d'Eſpernon étoit alors Gouverneur de Guienne & Colonel Général de l'Infanterie.

„ aux autres, pour les faire venir in-
„ ſenſiblement à vous ; & au lieu de
„ prendre avec fierté, ce qu'on peut
„ refuſer avec juſtice, un habile-hom-
„ me employe toute ſon induſtrie à ſe
„ faire donner ce qu'il ne demande pas.
„ Soyez honnête, officieux, libéral :
„ que chacun trouve chez vous ſa com-
„ modité & ſon plaiſir ; on vous por-
„ tera volontairement, ce que vous
„ exigerez ſans ſuccès par une hauteur
„ affectée. Perſonne n'eſt bleſſé du re-
„ ſpect qu'il veut bien rendre, parce
„ qu'il peut ne le rendre pas, & qu'il
„ penſe donner des marques de ſon a-
„ mitié, plûtôt que de ſon devoir. La
„ jalouſie de la Liberté eſt commune à
„ tous les hommes ; mais diverſes gens
„ la font conſiſter en diverſes choſes.
„ Les uns rejettent toute ſupériorité :
„ le choix des ſupérieurs tient lieu de
„ Liberté à quelques autres. Le Fran-
„ çois particuliérement eſt de cette hu-
„ meur : impatient de vôtre autorité &
„ de ſa franchiſe, il ne ſauroit recevoir
„ de maîtres ſans chagrin, ni demeurer
„ le ſien ſans dégoût : ennuyé de ſa pro-
„ pre poſſeſſion, il cherche à ſe donner ;
„ & trop content de la diſpoſition de ſa

„ vo-

„ volonté, il s'aſſujettit avec plaiſir, ſi
„ on lui laiſſe faire ſa dépendance. C'eſt
„ à peu près nôtre naturel, que vous de-
„ vez conſulter plûtôt que le vôtre dans
„ la conduite que vous avez à tenir.

„ Il y a deux choſes parmi nous, qui
„ apportent des diſtinctions fort conſi-
„ rables ; la faveur du Roi déclarée,
„ & un grand mérite à la Guerre, bien
„ reconnu. La faveur qui ne diminuë
„ rien en Eſpagne de la jalouſie des
„ rangs, leve bien des conteſtations en
„ France, où chacun ſe laiſſe conduire
„ purement à l'interêt, ſous prétexte
„ d'honorer la confiance ou l'inclination du Prince. Les plus corrompus, dont le nombre eſt grand, portent leur ſervitude où ils croyent trouver leur fortune ; & ceux qui s'abandonnent le moins, ne laiſſent pas de ſe faire un mérite de leur ſoupleſſe. On voit bien quelques faux généreux qui mettent ridiculement leur honneur à mépriſer les Miniſtres ; on voit des eſprits rudes qui penſent être fermes : mais il eſt peu de gens habiles & honnêtes, qui ſachent conſerver de la dignité en ménageant leurs affaires. A le bien prendre, tout cede à nos fa-

„ voris,

„ voris, ſi la Cour ne ſort pas de ſa ſitua-
„ tion ordinaire. Pour le mérite de la
„ Guerre, il apporte une conſideration
„ fort grande; & quand on a comman-
„ dé dignement de groſſes Armées, il
„ reſte une impreſſion de cette autori-
„ té, qui ſe conſerve dans la Cour mê-
„ me. On honore avec plaiſir un Gé-
„ néral qui a fait aquerir de l'honneur:
„ ceux même qui en ont le moins aquis,
„ ſe ſouviennent agréablement des fa-
„ tigues dans la molleſſe. On s'entre-
„ tient des actions paſſées dans l'inutilité
„ préſente; on rappelle la mémoire du
„ péril dans la ſûreté : l'image de la
„ Guerre enfin ne ſe préſente point dans
„ la Paix ſans un ſouvenir du comman-
„ dement qu'on a exercé ſur nous, &
„ de l'obéïſſance que nous avons renduë.
„ C'eſt à ce mérite de la Guerre que
„ l'Ambition vous doit pouſſer : c'eſt-là
„ que vous devez appliquer tous vos
„ ſoins, pour arriver quelque jour au
„ Commandement des Armées. Un Em-
„ ploi ſi noble & ſi glorieux égale les Su-
„ jets aux Souverains dans l'Autorité; &
„ com-

(1) Philippe de Clerembaut, Comte de Palluau, fait Maréchal de France en 1653. Il mourut en 1665.

„ comme il fait quelquefois d'un particu-
„ lier un Conquerant, il peut faire du
„ Prince le mieux établi, le dernier des
„ miſérables, s'il néglige une vertu né-
„ ceſſaire à ſoûtenir ſa fortune. Lorsque
„ vous aurez bien réglé vôtre conduite
„ pour la Cour, & animé vôtre ambi-
„ tion pour la Guerre, il vous reſtera
„ encore à vous donner des Amis, dont
„ la réputation bien établie puiſſe contri-
„ buër à la vôtre; & qui faſſent valoir
„ vôtre application nouvelle, quand vous
„ vous donnerez plus de mouvement.

„ De tous les hommes que je con-
„ nois, il n'y en a point avec qui je
„ vous ſouhaite un commerce plus par-
„ ticulier qu'avec Mr. de PALLUAU
„ (1), & avec Monſieur de MIOSSENS
„ (2). La grande liaiſon que j'ai avec
„ l'un & l'autre, pourroit vous rendre
„ ſuſpect le bien que j'en dis toûjours:
„ mais ne craignez pas en cela de dé-
„ ferer à mon ſentiment, & croyez
„ qu'on trouve mal-aiſément de ſi hon-
„ nêtes-gens qu'eux dans le monde. J'a-
„ vouë pourtant que l'amitié de Mon-
„ ſieur

(2) Céſar-Phœbus d'Albret, Comte de Mioſſens, fait Maréchal de France en 1653, & mort en 1676.

„ ſieur le Marquis de CREQUI (1) me
„ ſemble préferable à toute autre : ſa
„ chaleur pour ſes amis, ſi vive & ſi
„ animée; ſa fidelité ſi pure & ſi net-
„ te, me la font eſtimer infiniment.
„ D'ailleurs, ſon ambition, ſon courage,
„ ſon génie pour la guerre, un eſprit u-
„ niverſel, qui s'étend à tout, ajoûtent
„ à l'amitié une conſideration fort par-
„ ticuliere. On lui peut donner ſans fa-
„ veur ce bel éloge qu'on donnoit à un
„ Ancien : *ita ut ad id unum natus eſſe vide-*
„ *retur quod aggrederetur*. Quand ſon
„ choix le détermina à ſa profeſſion, la
„ nature l'avoit préparé à toutes; capa-
„ ble de cent choſes differentes; auſſi pro-
„ pre à ce qui regarde le métier des au-
„ tres, qu'à ce qui touche le ſien. Il pour-
„ roit ſe donner de la réputation par les
„ Lettres, s'il ne la vouloit toute par les
„ Armes. Une gloire ambitieuſe ne
„ ſouffre point les petites vanités: mais
„ il n'en eſt pas moins curieux, & cher-
„ chant dans une étude ſecrette le plaiſir
„ particulier de s'inſtruire, il joint à l'a-
„ vantage de ſavoir beaucoup, le méri-
„ te de cacher diſcretement ſes connoiſ-
„ ſances.

(1) François de Crequi, Marquis de Marines, fait Maréchal de France en 1668.

„ ſances. Peut-être ne croyez-vous pas
„ pouvoir rencontrer dans la jeuneſſe
„ où il eſt, ce qu'à peine on attend de
„ l'âge le plus avancé ; & j'avouë que
„ nous donnons quelquefois aux jeunes
„ gens une eſtime precipitée par la fa-
„ veur de nos ſentimens. Quelquefois
„ auſſi nous rendons une juſtice bien
„ lente à leur vertu ; oubliant à louër
„ ce qu'ils ſont de bien dans le tems
„ de l'exercice & de l'action, pour don-
„ ner des loüanges à ce qu'ils ont fait
„ dans la ceſſation & le repos. Rare-
„ ment on ajuſte la réputation à la ver-
„ tu ; & j'ai vû mille gens en ma vie
„ eſtimés, ou du mérite qu'ils n'avo-
„ ient pas encore, ou de celui qu'ils
„ n'avoient déja plus. On trouve en
„ Monſieur le Marquis de Crequi un a-
„ juſtement ſi rare. Quelques grandes
„ eſperances qu'il donne de l'avenir, il
„ fournit dans le préſent dequoi con-
„ tenter les plus difficiles ; & il a ſeule-
„ ment à deſirer ce que les autres ont à
„ craindre, l'attention des obſervateurs,
„ & la délicateſſe des bons juges.

„ Un premier Miniſtre, un Favori
„ qui chercheroit dans la Cour un ſujet
„ digne de ſa confiance, n'en ſauroit

„ trou-

„ trouver, à mon avis, qui la mérite „ mieux que Monſieur de Ruvigny „ (1). Vous verrez peut-être en quel- „ ques autres, ou un talent plus bril- „ lant, ou de certaines actions d'un plus „ grand éclat que les ſiennes. A tout „ prendre, à juger des hommes par la „ conſideration de toute la vie, je n'en „ connois point qu'on doive eſtimer da- „ vantage, & avec qui l'on puiſſe en- „ tretenir plus longtems une confidence „ ſans ſoupçon, & une amitié ſans dé- „ goût. Quelques plaintes que l'on faſ- „ ſe de la corruption du ſiécle, on ne „ laiſſe pas de rencontrer encore des a- „ mis fidéles: mais la plûpart de ces gens „ d'honneur ont je ne ſai quoi de rigi- „ de, qui feroit préferer les inſinuations „ d'un fourbe à une ſi auſtére fidélité. „ Je remarque dans ces hommes, qu'on „ appelle *ſolides* & *eſſentiels*, une gravi- „ té qui vous importune, ou une peſan- „ teur qui vous ennuye. Leur bonſens „ même, pour vous être utile une fois „ dans vos affaires, entre mal à propos „ tous les jours dans vos plaiſirs. Cepen- „ dant, il faut ménager des perſonnes „ qui vous gênent, dans la vûë que vous „ pour-

(1) Le Marquis de Ruvigni, Pere du Comte de Gallway.

„ pourrez en avoir beſoin ; & parce qu'ils
„ ne vous tromperont pas quand vous
„ leur confierez quelque choſe, ils ſe
„ font un droit de vous incommoder
„ aux heures que vous n'avez rien à
„ leur confier. La probité de Mon-
„ ſieur de Ruvigny, auſſi propre que
„ la leur pour la confiance, n'a rien que
„ de facile & d'accommodant pour la
„ compagnie : c'eſt un Ami ſûr & agré-
„ able, dont la liaiſon eſt ſolide ; dont
„ la familiarité eſt douce ; dont la con-
„ verſation eſt toûjours ſenſée & toû-
„ jours ſatisfaiſante.

„ La Priſon de Monſieur le Prince a
„ fait ſortir de la Cour une perſonne con-
„ ſiderable, que j'honore infiniment ;
„ c'eſt Monſieur de LA ROCHEFOU-
„ CAULT, que ſon courage & ſa con-
„ duite feront voir capable de toutes les
„ choſes où il veut entrer. Il va trou-
„ ver de la réputation où il trouvera peu
„ d'interêt ; & ſa mauvaiſe fortune fera
„ paroître un mérite à tout le monde,
„ que la retenuë de ſon humeur ne laiſ-
„ ſoit connoître qu'aux plus délicats. En
„ quelque fâcheuſe condition où ſa deſti-
„ née le réduiſe, vous le verrez égale-
„ ment éloigné de la foibleſſe & de la

„ fauſſe fermeté ; ſe poſſedant ſans crain-
„ te dans l'état le plus dangereux, mais
„ ne s'opiniâtrant pas dans une affaire
„ ruïneuſe, par l'aigreur d'un reſſenti-
„ ment, ou par quelque fierté mal-en-
„ tenduë. Dans la vie ordinaire ſon
„ commerce eſt honnête, ſa converſa-
„ tion juſte & polie : tout ce qu'il dit
„ eſt bien penſé ; & dans ce qu'il écrit,
„ la facilité de l'expreſſion égale la net-
„ teté de la penſée. Je ne vous parle
„ point de Monſieur de Turenne ; ce
„ ſeroit trop de préſomption à un par-
„ ticulier de croire que ſes ſentimens
„ pûſſent être conſiderés parmi les té-
„ moignages publics, & la juſtice uni-
„ verſelle que les nations lui ont ren-
„ duë. D'ailleurs, il ne faut pas vous
„ entretenir long-tems de perſonnes é-
„ loignées, qui ne peuvent contribuër
„ en rien à vos interêts.

„ Je reviens à Monſieur de Palluau &
„ à Monſieur de Mioſſens, pour les dé-
„ peindre par des qualités qui vous ſe-
„ ront ou agréables, ou utiles. Vous
„ trouverez dans le commerce de Mon-
„ ſieur de Palluau tous les agrémens
„ imaginables ; autant de ſecret & de
„ ſûreté que vous en puiſſiez deſirer.

„ N'at-

„ N'attendez pas de lui les empreſſemens
„ d'un jeune homme qui s'entête de vous
„ ſervir, & dont vous avez plus à re-
„ douter l'imprudence, qu'à deſirer la
„ chaleur. Il ſera toûjours à propos ce
„ que vous exigerez de lui, & ne man-
„ quera point aux offices que ſait rendre
„ un Courtiſan délicat. Si vôtre amitié
„ eſt une fois bien liée, il s'intereſſera
„ dans vôtre conduite; plus utile pour
„ la régler par ſes conſeils, que propre à
„ pouſſer vos affaires à bout par ſa vi-
„ gueur. Je l'ai toûjours vû fort oppo-
„ ſé aux faux généreux; & pour avoir
„ tourné en ridicule l'oſtentation d'une
„ probité affectée, pluſieurs ont crû qu'il
„ étoit aſſez indifferent pour la véritable.
„ Je puis dire néanmoins que je n'ai ja-
„ mais connu en perſonne une honnêteté
„ plus naturelle; ſans fourbe, ſans arti-
„ fice, ſans fineſſe avec ſes amis; atta-
„ ché à la Cour ſans proſtitution aucu-
„ ne, & tâchant de plaire avec une dé-
„ licateſſe éloignée de toute ſorte d'a-
„ dulation.

„ Une liaiſon vous ſera plus avanta-
„ geuſe pour vos affaires avec Mr. de
„ Miossens, particuliérement dans
„ une conjoncture comme celle-ci, où

 „ l'on

„ l'on devra preſque tout à l'induſtrie.
„ Il va être admirable dans une Cour
„ où il y aura divers interêts, & beau-
„ coup d'intrigues. Il entrera d'abord
„ avec vous, eſperant que vous lui ſe-
„ rez bon à quelque choſe; & ſi vous
„ vivez bien avec lui, il ſe fera un hon-
„ neur particulier de vous être bon à
„ tout. Pour peu que vous ſoyez ſoi-
„ gneux, vous attirez tous ſes ſoins; ſi
„ vous êtes complaiſant, il ſera flateur;
„ ayez quelque tendreſſe, il ſera plus
„ ſenſible qu'on ne croit, & qu'il ne
„ penſera lui-même. Alors il quitte les
„ vûës d'interêt, & animant ſon com-
„ merce de toute la chaleur de l'ami-
„ tié, il ſe charge à la fin de vos affai-
„ res comme des ſiennes; induſtrieux,
„ ponctuel, diligent à les pourſuivre;
„ ne comptant pour rien ces offices gé-
„ néraux dont les liaiſons ordinaires
„ s'entretiennent, il ne croira pas que
„ vous deviez être content de lui, &
„ ne le ſera pas lui-même, qu'il ne
„ vous ait effectivement ſervi. Le ſeul
„ danger qu'il y ait, c'eſt de cho-
„ quer la délicateſſe de ſon humeur:
„ un oubli, une indifference témoi-
„ gnée ſans y penſer, pourroit faire
„ naître

„ naître ſérieuſement la ſienne : une rail-
„ lerie ſur une Demoiſelle qu'il aime, un
„ diſcours qu'il aura fait, mal pris ou
„ plaiſamment tourné, lui ſeront des
„ injures ſenſibles ; & ſans proportion
„ du reſſentiment à l'offenſe, il cher-
„ chera peut-être à ſe vanger dans les
„ choſes qui vous importent le plus.
„ Comme il n'y a perſonne plus ca-
„ pable de faire valoir vos bonnes qua-
„ lités, quand il vous aime ; il n'y en
„ a point qui ſache pouſſer ſi loin vos
„ foibles & vos défauts, quand il croit
„ que vous lui donnez ſujet de ne vous
„ aimer pas. Voila ce que vous avez à
„ craindre de ſon humeur : mais il n'eſt
„ pas difficile de vous en garantir. Pour
„ être ſûr de lui, vous n'avez qu'à ê-
„ tre ſûr de vous-même ; & ſi vous avez
„ des égards ſur ce qui le touche, j'oſe
„ aſſûrer qu'il en aura pour vous enco-
„ re davantage.

Pour Monſieur de Palluau, reprit Monſieur de Candale, *j'avouë que je m'accommoderois auſſi bien avec lui qu'avec homme du monde ; & vous m'obligerez, vous qui êtes ſi fort de ſes amis, de le rendre plus particulierement des miens. J'eſtime les bonnes qualités de Monſieur de Mioſſens*

autant que vous. Je ſai qu'on ne peut pas en avoir de meilleures ; perſonne n'a plus d'eſprit, & il l'employe auſſi volontiers qu'utilement pour ſes amis : mais il a tenu juſques ici un procedé ſi deſobligeant avec moi, que je ne me réſoudrai jamais à lui faire aucune avance. S'il lui prenoit envie de me rechercher, ou que vous pûſſiez nous unir inſenſiblement avec adreſſe, je n'y trouverois pas moins de plaiſir que d'avantage.

Moret & le Chevalier de La Vieuville avoient donné cette averſion-là à Monſieur de Candale ; & il l'auroit aſſez priſe de lui-même par un ſecret ſentiment de gloire, qui ne pouvoit ſouffrir la hauteur que Monſieur de Mioſſens avoit avec lui en toute occaſion, & à laquelle ſon humeur molle & pareſſeuſe ne ſe donnoit pas la peine de s'oppoſer. Je ne prétens pas intereſſer par là ſon courage. Il en avoit veritablement ; mais la facilité de ſon eſprit & ſa nonchalance, avoient un air de foibleſſe, particuliérement en de petites occaſions qui ne lui ſembloient pas aſſez importantes pour troubler la douceur de ſon repos. Tout ce qui avoit de l'éclat excitoit ſa gloire, & ſa gloire lui faiſoit trouver le veritable uſage de ſon cœur.

cœeur. Je l'ai vû même aller au delà de ce qu'il ſe devoit, après avoir négligé des choſes obſcures, qui éclatoient à la fin ; capable de hazarder ſes Etabliſſemens & de ſe perdre lui-même, quand il voyoit ſa réputation bien engagée. Il donnoit au monde trop de priſe ſur lui par ſes négligences ; & le monde pouvoit le pouſſer trop loin par un ridicule malicieux, qui lui faiſoit perdre la moderation de ſon humeur, ordinairement aſſez douce, & toûjours moins douce que glorieuſe.

Voila quelques traits du Portrait de Monſieur de CANDALE. Comme il a eu aſſez d'éclat dans le monde, pour laiſſer la curioſité de le connoître tout-à-fait, il ne ſera pas hors de propos d'en donner une peinture achevée. J'ai connu peu de gens qui euſſent tant de qualités differentes : mais il avoit cet avantage dans le commerce des hommes, que la nature avoit expoſé en vûë celles qui plaiſoient, & caché au fond de ſon ame ce qui pouvoit donner de l'averſion. Je n'ai jamais vû un air ſi noble que le ſien. Toute ſa Perſonne étoit agréable ; & il faiſoit tout ce qu'on pouvoit faire d'un eſprit médiocre, pour la douceur de

la converſation & pour les plaiſirs. Une legere habitude le faiſoit aimer: un profond commerce ne s'entretenoit pas longtems ſans dégoût ; peu ſoigneux qu'il étoit de ménager vôtre amitié, & fort leger en la ſienne. Dans cette nonchalance pour ſes amis, les habilens gens ſe retiroient ſans éclat, & ramenoient la familiarité à une ſimple connoiſſance : les plus tendres ſe plaignoient de lui, comme d'une Maîtreſſe ingrate, dont ils ne pouvoient ſe détacher. Ainſi les agrémens de ſa Perſonne le ſoûtenoient malgré ſes défauts, & trouvoient encore des ſentimens pour eux en des ames irritées. Pour lui, il vivoit avec ſes amis, comme la plûpart des Maîtreſſes avec leurs Amans. Quelque ſervice que vous lui euſſiez rendu, il ceſſoit de de vous aimer quand vous ceſſiez de lui plaire ; dégoûté comme elles d'une ancienne habitude, & ſenſible aux douceurs d'une nouvelle amitié, comme ſont les Dames aux délicates tendreſſes d'une paſſion naiſſante. Cependant il laiſſoit les vieux Engagemens ſans les rompre, & vous lui euſſiez fait de la peine de vous ſéparer tout-à-fait de lui ; l'éclat des ruptures ayant je ne ſai quelle violence

e éloignée de ſon humeur. D'ailleurs l ne vouloit pas ſe donner l'excluſion es retours, quand vous lui aviez été u agréable ou utile. Comme il étoit enſible aux plaiſirs, & intereſſé dans les ffaires, il revenoit à vous par vos a-rémens, & vous recherchoit dans ſes eſoins. Il étoit fort avare & grand lépenſier, aimant ce qui paroiſſoit dans a dépenſe, bleſſé de ce qui ſe conſom-noit pour paroître. Il étoit facile & glorieux; intereſſé, mais fidéle; quali-és bizarrement aſſorties, qui ſe trou-voient dans un même ſujet enſemble. Jne de ſes plus grandes peines eût été le vous tromper; & quand l'Interêt, naître ordinaire de ſes mouvemens, lui aiſoit manquer de parole, il étoit hon-eux de vous en avoir manqué, & peu ontent de lui, juſqu'à ce que vous euſ-iez oublié le tort qu'il avoit. Alors il e ranimoit d'une chaleur toute nouvel-e pour vous, & ſe ſentoit obligé ſecre-ement que vous l'euſſiez reconcilié avec ui-même. Hors l'Interêt, il vous deſ-bligeoit rarement: mais vous vous at-iriez auſſi peu d'offices par ſon ami-ié, que d'injures par ſa haine; & c'eſt n aſſez grand ſujet de plainte entre

les Amis, de n'avoir à ſe louer que du mal qu'on ne fait pas.

Pour ce qui regarde les Femmes, il fut aſſez long-tems indifferent, ou peu induſtrieux à ſe donner leurs bonnes graces. Quand il leur parût ſi aimable, elles connurent bien qu'il y alloit plus du leur que du ſien dans ſa nonchalance; & très-entenduës dans leurs interêts, elles commencerent à former des deſſeins ſur un homme qui attendoit un peu tard à en faire ſur elles. On l'aima donc, & il ſût aimer à la fin. Les dernieres années de ſa vie, toutes nos Dames jetterent les yeux ſur lui. Les plus retirées ne laiſſoient pas de ſoûpirer en ſecret; les plus galantes ſe le diſputant, aſpiroient à le poſſeder, comme à leur meilleure fortune. Après les avoir diviſées par des interêts de galanterie, il les réünit dans les larmes par ſa mort. Toutes le ſentirent aimé; & une tendreſſe commune fit bien-tôt une douleur générale. Celles qu'il avoit aimées autrefois, rappellerent leurs vieux Sentimens, & s'imaginerent de perdre encore ce qu'elles avoient déja perdu. Pluſieurs qui lui étoient indifferentes, ſe flatoient qu'elles ne l'auroient pas été toû-

jours ; & ſe prenant à la mort d'avoir venu leur bonheur, elles pleuroient : perſonne ſi aimable, dont elles euſt pû être aimées. Il y en eut qui le reterent par vanité, & on vit des innües s'inſinuer avec les intereſſées is un commerce de pleurs, pour ſe re quelque mérite de galanterie : is ſa véritable Maitreſſe (1) ſe renit illuſtre par l'excès de ſon affliction : ureuſe ſi elle ne fût pas conſolée! Uſeule Paſſion fait honneur aux Da-s ; & je ne ſai ſi ce n'eſt pas une oſe plus avantageuſe à leur Réputan, que de n'avoir rien aimé.

LETTRE

A Mr. LE COMTE

DE LIONNE.

E ne ſai pas bien encore le ſuccès qu'auront tous vos ſoins ; mais je vous puis aſſurer qu'ils laiſſent une grande reconnoiſſance

(1) La Comteſſe d'Olonne.

noiſſance à un homme très-ſenſible au moindre plaiſir qu'il reçoit. Votre Maladie me touche plus par l'incommodité qu'elle vous donne, que par l'empêchement qu'elle apporte à vos ſollicitations dans mon affaire. Je crains qu'elles ne ſoient trop preſſantes à l'égard de Monſieur de Turenne, & que je ne lui devienne odieux par l'importunité que je lui cauſe. S'il ne m'avoit fait faire des complimens par Monſieur le Comte d'Auvergne, & par Monſieur le Comte d'Eſtrades, je n'aurois pas pris la liberté de lui demander ſes bons offices. Je ne lui ai jamais rendu aucun ſervice qui l'oblige à s'intereſſer dans mes affaires. Si je l'ai admiré toute ma vie, ç'a été pour rendre juſtice à ſes grandes qualités, & faire honneur à mon jugement : mais je n'en ai rien attendu, comme en effet je ne devois rien prétendre. S'il a la bonté de me vouloir obliger, il me laiſſera beaucoup de gratitude ; ſi je lui ſuis indifferent, je n'aurai aucun ſujet de m'en plaindre.

Les bontés que vous me témoignez de Mr. de Lionne le Miniſtre, me donnent une ſatisfaction ſecrete, qui ne me laiſſe

pas

pas ſentir le peu que j'en devrois avoir dans la ſituation où je me trouve. Si j'en étois pleinement perſuadé, elles occuperoient toute mon attention, & me déroberoient agréablement le loiſir de ſonger à ma mauvaiſe fortune. En quelque lieu que je puiſſe être, aſſûrez-le, je vous prie, qu'il aura toûjours un Serviteur bien inutile malgré moi, & & auſſi zélé que vous pour tout ce qui le regarde. C'eſt ce qui m'a paru de plus fort, pour bien exprimer mon ſentiment.

Moderez les louanges exceſſives que vous me donnez ſur mes Bagatelles. Dans le tems que vous me faites voir tant de ſincérité aux choſes ſolides & aux ſervices effectifs, vous avez un peu moins de franchiſe à me dire nettement ce que vous penſez de ce que je vous envoye. Je vous pourrois dire avec plus de raiſon, que vôtre Lettre eſt la mieux écrite que j'aye vûë de ma vie ; mais je crains de vous décrier par-là dans un pays délicat, où l'on ne ſauroit beaucoup & fort bien écrire, ſans paſſer pour un Pédant, ou pour un Auteur.

Vôtre ANDROMAQUE eſt fort belle : trois de mes amis m'en ont envoyé

trois par la poſte, ſans conſiderer l'économie néceſſaire dans une République. Je ne regarde point à l'argent ; mais ſi les Bourguemeſtres ſavoient cette diſſipation, ils me chaſſeroient de Hollande, comme un homme capable de corrompre leurs Citoyens. Vous ſavez ce que c'eſt qu'un Etat populaire quand vous m'exemtez de ces dépenſes, dont vous chargez très-judicieuſement Monſieur l'Ambaſſadeur (1), à qui il ſied très-bien de répandre ſon argent pour l'honneur de ſon maître, & pour la dignité de la couronne. Néanmoins, comme toutes ces choſes-là s'impriment à Amſterdam huit ou dix jours après qu'elles ont paru en France, je ne voudrois pas coûter à Monſieur l'Ambaſſadeur des ports ſi conſiderables trop ſouvent. Ceux qui m'ont envoyé ANDROMAQUE, m'en ont demandé mon ſentiment. Comme je vous l'ai dit, elle m'a ſemblé très-belle : mais je croi qu'on peut aller plus loin dans les Paſſions, & qu'il y a encore quelque choſe de plus profond dans les Sentimens, que ce qui s'y trouve. Ce qui doit être tendre n'eſt que

(1) Mr. le Comte d'Eſtrades Ambaſſadeur à la Haye.

e doux, & ce qui doit exciter de la
ié, ne donne que de la tendreſſe.
:pendant, à tout prendre, Racine
it avoir plus de réputation qu'aucun
tre, après Corneille.

AU MEME.

S'Il étoit bien vrai que Monſieur de
) Lionne le Miniſtre agréât, comme
ous dites, ces petits Ouvrages que je
ous ai adreſſés; le plaiſir de toucher
n goût auſſi délicat que le ſien, effa-
:roit aiſément le chagrin de ma Diſ-
race; & je me tiendrois obligé au mal-
eur de mon Exil, où, manque de di-
ertiſſemens, je m'occupe à des Baga-
:lles de cette nature-là. S'il n'eſt pas
ıtisfait de la peinture que j'ai fait de
:s belles qualités, qu'il s'en prenne à
on mérite, que je n'ai pû aſſez heu-
euſement exprimer. Pourquoi eſt-il ſi
ıabile & ſi honnête-homme? J'aime
nieux lui voir plus de capacité & de dé-
licateſſe que je ne lui en donne, que de le
'aire plus capable & plus délicat que je
ne le trouverois. Il lui arrive la même
choſe

choſe qu'à ces femmes trop belles, qui laiſſent toûjours quelque choſe à déſirer dans leurs Portraits. Elles doivent être ravies de ruïner la réputation de tous les Peintres.

Madame Bourneau m'a fait un très-méchant tour d'avoir montré un Sentiment confus que je lui avois envoyé ſur l'ALEXANDRE. C'eſt une femme que j'ai fort vûë en Angleterre, & qui a l'eſprit très-bien fait. Elle m'envoya cette piéce de Racine, avec priere de lui en écrire mon jugement: je ne me donnai pas le loir de bien lire ſa Tragédie, & je lui écrivis en hâte ce que j'en penſois; la priant, autant qu'il m'étoit poſſible, de ne point montrer ma Lettre. Moins religieuſe que vous à ſe gouverner ſelon les ſentimens de ſes amis, il ſe trouve qu'elle l'a montrée à tout le monde, & qu'elle m'attire aujourd'hui l'embarras que vous me mandez. Je hai extrémement de voir mon nom courir par le monde preſque en toutes choſes, & particuliérement en celles de cette nature. Je ne connois point Racine; c'eſt un fort bel-eſprit que je voudrois ſervir; & ſes plus grands ennemis ne pourroient pas faire

ire autre choſe que ce que j'ai fait ſans penſer. Cependant, Monſieur, s'il y a pas moyen d'empêcher que ces petes Piéces ramaſſées ne s'impriment, omme vous me le mandez, je vous rie que mon nom n'y ſoit pas. Il vaut ieux qu'elles ſoient imprimées comme ous les avez, & le plus correctement ju'il eſt poſſible, que dans le deſordre où elles paſſent de main en main juſqu'à elles d'un Imprimeur.

Je ne vous recommande point de donner à perſonne cette Juſtification détournée de ce que je fis à Saint Jean de Luz (1): vous en connoiſſez les raiſons auſſi bien que moi. J'ai prétendu louër celui qui regne, mais je ne ſai pas ſi on veut de mes louanges; vous ne donnerez pas auſſi le petit Portrait que vous ne copiâtes pas tout à fait. Du reſte tout eſt à vous, vous en uſerez comme il vous plaira. Vous m'obligeriez pourtant d'employer toute vôtre induſtrie pour empêcher que rien du tout ne s'imprimât.

(1) Voyez la LETTRE de Mr. de St. Evremond *à Mr. le Marquis de Lionne*, dans la VIE de Mr. de St. Evremond, ſur l'année 1667.

mât. En cas que vous ne le puiſſiez pas, vous en uſerez de la maniere qui vous ſemblera la meilleure.

Vos Lettres ſont ſi polies & ſi délicates, que les Imprimeurs de ce pays-ci auſſi empreſſés que ceux de France, ne manqueroient pas de me les demander, s'ils ſavoient que j'euſſe quelque choſe d'auſſi bien fait & d'auſſi poli. Dans la verité, on ne peut pas mieux écrire que vous faites, ni ſi bien agir dans l'interêt de vos amis. Quelque envie que j'aye de revoir la France, je ne voudrois pas être retourné avant que de vous avoir connu, autant par la rareté de trouver un ami ſi ſoigneux & ſi paſſionné, que par la douceur du commerce. Pour les louanges d'Attila, vous les rendez plus ingénieuſes que je n'ai prétendu. La verité eſt, que la piece eſt moins propre au goût de vôtre Cour, qu'à celui de l'Antiquité; mais elle me ſemble très-belle. Voila bien des bagatelles dont je me diſpenſerois, ſi la confiance d'une amitié fort étroite n'admettoit dans le commerce juſqu'aux moindres choſes.

AU MEME.

APPRE'HENDE avec raiſon que la ontinuation de nôtre commerce ne ous devienne odieuſe par celle de s Diſgraces. C'eſt ce qui m'obligera prendre beaucoup ſur ma propre ſa- action à l'avenir, pour ne pas abuſer n zéle auſſi ardent que le vôtre. La retion eſt une vertu que l'on doit tiquer parmi ſes vrais amis, & j'ai d'interêt de vous conſerver, pour m'en pas ſervir avec circonſpection. 'oſois vous découvrir mon ame en endroit, vous la verriez pénétrée bontés du plus deſintereſſé de tous amis du monde; rien ne me ſoûte- t dans vôtre cœur que vôtre pure éroſité. C'eſt ce qui m'a fait croire vous voulez donner un exemple à oſtérité, pour la deſeſperer de ne voir pas vous imiter. Enfin je m'exa- e de tous les côtés, & je ne voi rien noi qui ne juſtifie le dégoût que l'on roit avoir de ma perſonne. Les réfle- ıs me ſeroient très-fâcheuſes, ſi el- n'étoient adoucies par le ſouvenir d'une

d'une perſonne pour qui j'ai les adorations qu'un mérite ſi accompli lui attire généralement de tout le monde.

Mais ne faiſons pas ſouffrir plus longtems une modeſtie auſſi délicate que la vôtre, & paſſons au Sentiment que vous me demandez de BRITANNICUS (1). Je l'ai lû avec aſſez d'attention pour y remarquer de belles choſes. Il paſſe, à mon ſens, l'ALEXANDRE & l'ANDROMAQUE : les Vers en ſont plus magnifiques; & je ne ſerois pas étonné qu'on y trouvât du ſublime. Cependant je déplore le malheur de cet Auteur d'avoir ſi dignement travaillé ſur un ſujet qui ne peut ſouffrir une Repréſentation agréable. En effet l'idée de Narciſſe, d'Agrippine, & de Néron; l'idée, dis-je ſi noire & ſi horrible qu'on ſe fait de leurs crimes, ne ſauroit s'effacer de la mémoire du Spectateur; & quelques efforts qu'il faſſe pour ſe défaire de la penſée de leurs Cruautés, l'horreur qu'il s'en forme détruit en quelque maniere la Piéce.

LET-

(1) Tragédie de Racine.

LETTRE DE [R. CORNEILLE A MR. DE ST. EVREMOND,

ur le remercier des louanges qu'il lui avoit données dans la DISSERTATION *ſur l'*ALEXANDRE de Racine.

IONSIEUR,

L'OBLIGATION que je vous ai, eſt une nature à ne pouvoir jamais vous en mercier dignement; & dans la confuon où j'en ſuis, je m'obſtinerois encodans le ſilence, ſi je n'avois peur qu'il paſſât auprès de vous pour ingratitude. ien que les ſuffrages de l'importance du ôtre, nous doivent toûjours être très-

pré-

précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de vôtre eſtime, en un tems où il ſemble qu'il y ait un Parti fait pour ne m'en laiſſer aucune. Vous me ſoûtenez, quand on ſe perſuade qu'on m'a abattu; & vous me conſolez glorieuſement de la délicateſſe de nôtre Siécle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'Antiquité. C'eſt un merveilleux avantage pour un homme, qui ne peut douter que la poſtérité ne veuille bien s'en rapporter à vous: auſſi je vous avouë après cela, que je penſe avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit ſur le débris imaginaire des miens, & de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtemens qu'on avoit pour les anciens Héros refondus à nôtre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajoûter ici, que vous m'avez pris par mon foible, & que ma Sophonisbe, pour qui vous montrez tant de tendreſſe, a la meilleure part de la mienne? Que vous flâtez agréablement mes ſentimens, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'Amour doit avoir dans

les

belles Tragédies, & la fidélité avec
ıelle nous devons conſerver à ces
ıx illuſtres, ces Caractéres de leur
ıs, de leur nation, & de leur hu-
ur ! J'ai crû juſques ici que l'Amour
it une paſſion trop chargée de foi-
ſe, pour être la dominante dans une
ce héroïque : j'aime qu'elle y ſerve
rnement, & non pas de corps ; &
: les grandes ames ne la laiſſent agir
autant qu'elle eſt compatible avec
plus nobles impreſſions. Nos dou-
eux & nos enjoués ſont de contraire
s, mais vous vous déclarez du mien.
eſt-ce pas aſſez pour vous en être re-
'able au dernier point, & me dire
te ma vie,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obeïſſant
Serviteur, CORNEILLE.

RE-

RE'PONSE
DE Mr.
DE St. EVREMOND
A
Mr. CORNEILLE.

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous ne fuſſiez le plus reconnoiſſant homme du monde d'une grace qu'on vous feroit, puis que vous vous ſentez obligé d'une juſtice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier

(1) Benjamin Johnſon, célébre Poëte Anglois, fleuriſſoit ſous les regnes de la Reine Elizabeth, de Jaques I. & de Charles I. Comme il étoit verſé dans la lecture des Anciens, il en profita habilement, & donna au Théatre Anglois une forme & une regularité qu'il n'avoit point eu juſqu'alors. Il a fait des Tragedies, comme le SE'JAN & le CATILINA, qui ont eu l'aprobation des Connoiſſeurs. On eſtime infiniment ſes Comedies; particulierement celles qui ont pour titre, VOLPONE, OU LE RENARD; l'ALCHYMISTE; la FOIRE DE LA St. BARTHELEMY; & LA FEM-

r tous ceux qui ont les mêmes ſenti-
ns que moi de vos Ouvrages, vous
/riez des remercimens à tous ceux
s'y connoiſſent. Je vous puis ré-
ıdre que jamais réputation n'a été
›ien établie que la vôtre en Angle-
re & en Hollande. Les Anglois, aſ-
dipoſés naturellement à eſtimer ce
i leur appartient, renoncent à cette
nion ſouvent bien fondée, & croyent
re honneur à leur Ben. Johnſon (1)
le nommer LE CORNEILLE D'AN-
ETERRE. Monſieur Waller, un
; plus beaux eſprits du ſiécle, at-
ıd toûjours vos Piéces nouvelles,
ne manque pas d'en traduire un
te ou deux en vers Anglois, pour
atisfaction particuliere (2). Vous êtes
le

MME QUI NE PARLE POINT. Mr. de St. emond étoit charmé de cette derniere Piece.
. Johnſon, mourut en 1637, âgé de 63 ans. ſt enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter, où r toute Epitaphe on s'eſt contenté de mettre paroles ſur ſa tombe : O RARE BEN. HNSON!

2) Mr. Waller a travaillé à la traduction Anıiſe du *Pompée* de Corneille, conjointement avec urles Sackville, Comte de Dorſet, un des plus ux eſprits d'Angleterre, mort en 1706. C'eſt tout ıui nous reſte de ſes traductions de Corneille.

le ſeul de nôtre nation, dont les ſentimens ayent l'avantage de toucher les ſiens. Il demeure d'accord qu'on parle & qu'on écrit bien en France : il n'y a que vous, dit-il, de tous les François qui ſache penſer. Monſieur Voſſius, le plus grand admirateur de la Grece, qui ne ſauroit ſouffrir la moindre comparaiſon des Latins aux Grecs, vous préfere à Sophocle & à Euripide.

Après des ſuffrages ſi avantageux, vous me ſurprenez de dire que vôtre Réputation eſt attaquée en France. Seroit-il arrivé du bon goût comme des Modes, qui commencent à s'établir chez les Etrangers, quand elles ſe paſſent à Paris ? Je ne m'étonnerois point qu'on prît quelque dégoût pour les vieux Héros, quand on en voit un jeune qui efface toute leur gloire : mais ſi on ſe plaît encore à les voir repréſenter ſur nos Théatres, comment ne peut-on pas admirer ceux qui viennent de vous ? Je croi que l'influence du mauvais goût s'en va paſſer ; & la premiere Piéce que vous donnerez au public, fera voir par le retour de ſes Applaudiſſemens le recouvrement du bonſens, & le rétabliſſement de la raiſon.

Je

ne finirai pas ſans vous rendre graces
s-humbles de l'honneur que vous
vez fait. Je me trouverois indigne des
anges que vous donnez à mon Juge-
nt : mais comme il s'occupe le plus
vent à bien connoître la beauté de vos
vrages, je confonds nos interêts; &
laiſſe aller avec plaiſir à une vani-
mélée avec la juſtice que je vous
ls.

LETTRE

A Mr. LE COMTE

DE LIONNE.

OTRE impatience de mon Re-
tour augmente la mienne, pour
le plaiſir de vous revoir : mais
ne ſauriez m'ôter tout à fait la
te, que des ſollicitations trop vi-
uprès de Monſieur de Lionne le
ſtre, ne vous rendent moins a-
le, & mes interêts importuns.
)is être aſſez équitable pour mé-
ſa bonne volonté, & croire que

les grandes affaires dont il eſt chargé tous les jours, ont quelque choſe de plus preſſant que les miennes. Vôtre activité pour vos amis me donne ce ſoupçon-là : mais il ne me dure pas long-tems; vôtre adreſſe me raſſûre, & me perſuade que vous prendrez toûjours vôtre tems fort à propos. J'euſſe été bien faché que la Comparaiſon de Monſieur le Prince, la Lettre détournée, & le Portrait de *** , ſe fuſſent trouvez en la diſpoſition de Mr. Barbin (1). Pour tout le reſte, il eſt devenu vôtre par vôtre larcin, pourvû que mon nom n'y paroiſſe point, & que je n'y contribuë en rien : ainſi la choſe & les manieres dépendent de vous. Vous êtes trop raiſonnable pour être auſſi piqué que vous ſemblez l'être, de ce que je vous écrivis ſur les Imprimeurs de Hollande. Je n'ai eu autre deſſein que de vous faire voir combien j'eſtime la délicateſſe d'un ſtile auſſi poli que le vôtre. Dans la vérité,

(1) Libraire de Paris.

(2) François Baron de Liſola, étoit de Bezançon. Il ſe mit au ſervice de l'Empereur, qui l'employa dans diverſes Ambaſſades, où il ſe fit connoître d'une maniere très-avantageuſe. Pendant la Guerre de Flandre, la Garniſon de Liſle ayant inter-

rité, on ne peut pas mieux écrire que vous faites.

Le nouvel Ecrit de Liſola (2) a été imprimé à Bruxelles : il n'en eſt venu ici que ſept ou huit exemplaires. Un de mes amis me le lut, & ne me le voulut pas laiſſer. C'eſt une ſuite des Remarques ſur la Lettre de Monſieur de Lionne le Miniſtre, où il tâche de prouver que toutes les avances qu'on fait à Paris pour la Paix, ſont des amuſemens & des artifices pour empêcher l'Angleterre & la Hollande de s'oppoſer à la Conquête des Pays-Bas. Il maintient que le deſſein d'attaquer la Franche-Comté, & celui de faire la Paix, étoient incompatibles; tirant des conſéquences de tout. Dans ſes Remarques, il y a des choſes très-ſpirituelles; mais il y a trop de railleries pour une matiere ſi importante. Les Eſpagnols ne ſauroient s'empêcher d'accepter l'alternative; l'Angleterre & la Hollande ſont

intercepté une LETRE que Mr. de Lionne écrivoit au Roi; Mr. de Liſola publia des REMARQUES ſur cette Lettre. Il écrivit encore quelques autres Ouvrages contre la France. Voyez le DICTIONAIRE de Mr. Bayle, à l'Article LISOLA.

ſont maîtreſſes de la Paix; mais le Marquis de Caſtel Rodrigue (1) ne ſouhaite rien tant que la continuation de la Guerre, qui mettra les Hollandois & les Anglois dans ſon parti. On ſouhaite fort la paix ici, & on ne néglige rien qui puiſſe regarder la guerre.

Je ſuis fort obligé à Monſieur Corneille de l'honneur qu'il me fait. Sa Lettre eſt admirable, & je ne ſai s'il écrit mieux en vers qu'en proſe. Je vous ſupplie de lui rendre ma Réponſe, & de l'aſſûrer que perſonne au monde n'a tant d'eſtime pour tout ce qui vient de lui, que moi. Je n'ai lû ni l'Amphitryon (2), ni Laodice (3); mais en jettant les yeux par hazard ſur Laodice, les vers m'y ont arrêté plus que je ne penſois. Je vous prie de remercier l'Auteur pour moi, de la bonté qu'il a euë de m'envoyer ſa Piéce : je la lirai avec grand ſoin, & avec autant de plaiſir aſſûrément. Vous n'aurez point de complimens pour vôtre particulier; les amitiés bien établies rejettent tout ce qui peut ſentir la cérémonie.

Depuis

(1) Gouverneur des Pays-Bas.
(2) Comédie de Moliere.
(3) Tragédie de Corneille le Jeune.

Depuis vôtre Lettre écrite, j'ai lû un Acte de LAODICE qui m'a semblé fort beau.

Moliere surpasse Plaute dans son AMPHITRYON, aussi bien que Terence dans ses autres Piéces.

AU MEME.

Rien n'est si doux en amitié, aussi bien qu'en amour que l'expression d'une véritable tendresse; & on ne sauroit mieux la témoigner, qu'en prenant part au malheur de ceux qu'on aime. Vôtre déplaisir du mauvais succès de mon affaire, emporte la moitié du mien, & me met en état de pouvoir supporter doucement ce qui m'en reste. Je n'avois rien sû de tout ce que vous m'écrivez, aucun de mes amis n'ayant voulu me faire savoir, non plus que vous, une chose assez fâcheuse: mais cette discretion, toute obligeante qu'elle est, me laisse deviner, qu'ils ont mauvaise opinion de ma constance. Sept années entieres de Malheurs ont dû me faire une habitude à

ſouffrir, ſi elles n'ont pû me former une vertu à réſiſter. Pour finir un diſcours moral, impertinent à celui qui le fait, & trop auſtére pour celui qu'on entretient, je vous dirai en peu de mots, que j'aurois bien ſouhaité de revoir le plus agréable Pays que je connoiſſe, & quelques amis auſſi chers pour le témoignage de leur amitié, que par la conſideration de leur mérite. Cependant il ne faut pas ſe deſeſperer pour vivre chez une Nation où les agrémens ſont rares. Je me contente de l'indolence, quand il ſe faut paſſer des plaiſirs : j'avois encore cinq ou ſix années à aimer la Comédie, la Muſique, la bonne-chere ; & il faut ſe repaître de Police, d'Ordre, d'Economie, & ſe faire un amuſement languiſſant à conſiderer des vertus Hollandoiſes peu animées. Vous m'obligerez de rendre mille graces très-humbles à Monſieur de Lionne le Miniſtre, de la bonté qu'il a euë pour moi. Je ſuis un ſerviteur ſi inutile, que je n'oſerois même parler de reconnoiſſance ; mais je n'en ſuis pas moins ſenſible à l'obligation. Vous m'obligerez auſſi de m'écrire de l'état de mon affaire, & ce qui a été repondu. Vôtre Lettre ſera-

aſſû-

assûrément tenuë dans le paquet de Monsieur d'Estrades quand il sera ici. Pour les airs, & ce qu'il y a de nouveau, je ne lui veux pas coûter tant de ports: mais ne m'envoyez rien qui ne vous ait fort plû, soit en Musique, soit en autre chose. Pour ces Bagatelles, où je me suis amusé quelquefois, je n'ai rien que la moitié d'un Discours qui est encore tout brouillé. Il y a une année qu'il me prit envie de traiter *l'Interêt sale & vilain: la Vertu toute pure: & le Sentiment d'un homme du monde, qui fait le tempérament, & qui tire de l'un & de l'autre, ce qui doit entrer dans le commerce.* J'avois laissé ces Papiers en Angleterre que j'ai trouvé perdus à la reserve de quelques périodes du dernier Ecrit. Je tâcherai de les rajuster; mais comme elles ont trop de liaison avec les autres qui sont perdus, je ne crois pas que cela puisse être fort bien.

L'INTERET

Dans les Perſonnes tout-à-fait corrompuës

Le Corrompu parle.

J'Ai paſſé, Meſſieurs, par toutes les Conditions ; & après une exacte réflexion ſur la vie, je ne trouve que deux choſes qui puiſſent occuper ſolidement un homme ſage ; le ſoin d'acquerir & celui de conſerver. L'*Honneur* n'eſt qu'un entêtement de jeunes gens : c'eſt par là qu'on commence ſa Réputation quand on eſt fou, & on la finit par ce qu'on appelle *Corruption*, ſitôt qu'on eſt ſage.

Quant à moi, je n'eus jamais l'eſprit gâté de chimères. *Devoir*, *Amitié*, *Gratitude*, *Obligation*, & le reſte de ces erreurs qui ſont les liens des ſots & des foibles, ne m'ont pas gêné un moment en toute ma vie. La nature me fit naître avec le vrai génie de l'Interêt, que j'ai cultivé par l'étude, & fortifié par l'expérien-

périence. L'avidité, qui fait le même effet pour le bien, que l'ambition pour la puiſſance, m'a élevé aux grands profits, ſans me faire tomber dans la nonchalance des petits gains.

On gagne en cent façons differentes, qui ſont autant de fruits differens de nôtre induſtrie. Il ſeroit difficile d'en faire bien le détail: mais on ne ſe trompera jamais ſi on tient pour Maxime principale, de *préferer l'Utile à l'Honnête.* S'attacher à l'Utile, c'eſt ſuivre le deſſein de la nature, qui par un ſecret inſtinct nous porte à ce qui nous convient, & nous oblige de ramener tout à nous-mêmes. L'*Honneur* eſt un devoir imaginaire, qui pour la conſideration d'autrui, nous fait abſtenir des biens que nous pourrions avoir, ou nous défaire de ceux que nous devrions garder.

Pour ce qui touche la conſervation, n'eſt-il pas juſte de ménager avec ſoin, ce qu'on a ſû amaſſer avec peine? Tant que nous aurons de l'Argent dans nos coffres, nous aurons des amis & des ſerviteurs aſſûrés (1): ſi nous l'épuiſons par une vaine libéralité, nous ne ferons

(1) Penſée de Machiavel.

que laiſſer aux hommes la liberté d'être ingrats, perdant ce qui les attire à nous ſûrement, pour les rattacher à eux-mêmes. Il eſt peu de perſonnes reconnoiſſantes; & quand nous pourrions en rencontrer, il eſt certain que le prix de la gratitude approche rarement de celui du bienfait.

Il y a une choſe de grand uſage, que j'ai heureuſement pratiquée; c'eſt, Meſſieurs, de promettre toûjours, & de ne donner preſque jamais. On tire plus de ſervices par les promeſſes que par les préſens; car les hommes ſe mettent en état de mériter ce qu'ils eſpérent de nous: mais ils ne ſavent gré qu'à eux-mêmes de ce qu'ils reçoivent; ils le font paſſer pour une recompenſe de leurs peines, ou pour un effet de leur induſtrie. Encore parmi les Ingrats, ceux-ci me paroiſſent le moins à craindre, parce qu'ils nous détrompent auſſitôt & ne ſauroient nous coûter qu'un ſeul bienfait.

Vous en trouverez de beaucoup plus dangereux, qui nous prêchent le bien qu'on leur fait, juſqu'à importuner tout le monde. Ils ont toûjours le nom de leur Bienfacteur dans la bouche, & ſon

Por-

Portrait dans leur chambre ; mais qu'arrive-t-il de ce vain appareil de Reconnoiſſance ? Ils s'en forment un titre pour une nouvelle prétention ; & tandis que vous les croyez occupés à reconnoître la grace qu'ils ont reçûë, ils croyent s'être rendus dignes d'une autre, qu'ils ne manquent pas de demander. Belle ſubtilité de nos jours, d'avoir tourné la gratitude du côté de l'avenir, elle qui n'avoit été juſqu'ici que le reſſentiment d'une obligation paſſée !

Comme vous avez à vivre avec des gens qui ſont des deſſeins ſur vous, c'eſt à vous à prendre des précautions contre eux ; & au lieu de vouloir démêler les bonnes & les mauvaiſes intentions par la délicateſſe du diſcernement, je trouve à propos de s'en garentir par une défiance générale de tous les hommes. Cependant, pour ne laiſſer pas établir un mécontentement univerſel qui vous feroit abandonner de tout le monde, is ſera bon de paroître deſintereſſé quelquefois, par un ſecret deſſein d'interêt ; il ſera bon de donner au Public certaines actions de franchiſe apparente, mais en effet concertées, & de contraindre vôtre naturel à faire une grace

auſſi noblement, que ſi elle partoit d'une veritable inclination. Par là vous ferez oublier les dégoûts du paſſé, & laiſſez en vûë des agrémens pour l'avenir.

Mais dans ces rares occaſions, le ſecret eſt de choiſir un Mérite bien reconnu, ou l'un de ces ſujets agréables qui plaiſent à tous les hommes: par cette eſtime ou cette amitié univerſelle, chacun ſottement ſe croit obligé d'un bien qui n'eſt reçû que d'un ſeul. Après l'éclat d'une ſi belle action, laiſſez repoſer le monde dans l'opinion de vôtre généroſité, & prenez plaiſir quelque tems à jouïr de l'adulation des flateurs, & de l'approbation des mauvais juges.

Comme vous aurez excité par là des deſirs, & laiſſé concevoir des eſperances, tous ceux qui penſent avoir quelque mérite, tâcheront de le faire valoir auprès de vous. Vos Ennemis chercheront des voyes ſecrettes de ſe raccommoder, pour n'avoir pas l'excluſion de vos bienfaits. Vos Amis animés d'un nouveau zéle, s'efforceront de les mériter; & les perſonnes qui vous ſont particuliérement attachées, redoubleront leurs ſoins & leur aſſiduité dans les fonctions de leurs charges.

Alors,

Alors, voyant tout le monde bien réüni ſur vos louanges, vous reprendrez inſenſiblement vos manieres accoûtumées. Vôtre commerce deviendra plus difficile : vous voir, ne ſera pas une petite grace ; vous parler, en ſera une plus grande : les rides de vôtre viſage rebuteront les fâcheux, & vos agrémens ſatisferont les malhabiles : vôtre familiarité, quelque ingrate qu'elle ſoit, ſera ménagée comme une faveur précieuſe ; & pour achever ce Diſcours en peu de mots, vous mettrez en uſage toutes les choſes vaines pour les autres, & prendrez ſagement toutes les ſolides pour vous.

LA VERTU TROP RIGIDE.

Le Vertueux parle.

J'Ai paſſé comme vous par toutes les Conditions, & après une exacte reflexion ſur la vie, je ne trouve que deux choſes qui puiſſent la rendre heureuſe ; la moderation

ration de ſes deſirs, & le bon uſage de ſa fortune.

Ceux à qui la raiſon donne le repos que nous ôte la fantaiſie, vivent exemts de beaucoup de maux, & ſont en état de goûter les biens les plus veritables. Un homme élevé aux Grandeurs, qui fait trouver aux autres leur fortune dans la ſienne, joint un grand mérite à un grand bonheur; & il n'eſt pas plus heureux par le bien qu'il poſſede, que par celui qu'il ſait faire: mais qui, comme vous, cherche ſon Interêt avec tout le monde, & ne peut ſouffrir que perſonne le trouve avec lui, celui-là ſe rend indigne de toute Société: il devroit être banni du commerce de tous les hommes.

Cependant, quelque mauvaiſe opinion que j'aye de vous, il me ſemble qu'il y a de la vanité dans la confeſſion de vos vices. La nature n'a pas laiſſé en vôtre pouvoir d'être auſſi méchant que vous voulez l'être. On n'eſt pas tout-à-fait Ingrat impunément; on ne trahit point ſans remors; on n'eſt pas ſi avide du bien d'autrui, ni ſi avare du ſien ſans quelque honte. Et quand vous auriez compoſé avec vous-même, exemts de combats intérieurs

d'agitations ſecretes, il vous reſte en-
re à compter avec le monde, dont
us aurez à eſſuyer des reproches im-
rtuns, & des accuſations fâcheuſes.
Pour ce génie d'Interét dont vous
us parlez, c'eſt ce qui vous rend mé-
iſable : car on trouve d'illuſtres ſcele-
ts ; mais il ne fut jamais d'illuſtre a-
re. La grandeur de l'ame ne peut
mpâtir avec les ordures de l'avarice.
'ailleurs qu'y a-t-il de plus injuſte,
e d'attirer à ſoi tout ce qui fait le
mmerce & la commodité du genre
umain, pour ne l'employer à aucun
ſage? C'eſt entretenir le crime, & dé-
ber au public par un vol continuel,
qu'on a tiré une fois des particuliers.
Ceux qui prennent avec violence, pour
pandre avec profuſion, ſont beaucoup
us excuſables. Leur dépenſe eſt comme
ne eſpece de reſtitution : les dépouillés
mblent rentrer en quelque part de leur
en, quand la magnificence expoſe à leurs
eux ce que la force avoit arraché de leurs
ains. Si la mauvaiſe réputation vous eſt
ndifferente ; ſi l'injuſtice ne vous touche
oint, ayez au moins quelque conſide-
tion pour vôtre repos.
Depuis que l'Argent s'eſt rendu maître
de

de vos desirs; qu'il soit chez vous, ou qu'il soit ailleurs, il fait également vôtre peine: ce que vous manquez à gagner, vous afflige; ce que vous possedez, vous inquiete; ce que vous n'avez plus, vous tourmente: & comme il n'y a rien de si agréable que d'avoir du bien & de s'en servir, il n'y a rien de si malheureux que d'être avide & trop ménager tout ensemble.

J'avouë que vôtre Discours sur les Ingrats n'est pas moins ingénieux que veritable: mais on peut dire que cette délicatesse vous vient plus de vos observations que de vôtre expérience. Vos grandes précautions contre l'ingratitude, marquent moins de haine pour elle, que d'aversion pour la générosité; & véritablement vous ne fuyez pas moins les reconnoissants que les ingrats. Les uns & les autres reçoivent des graces, & vôtre intention est de n'en point faire. Capable de pardonner les injures qu'on vous fait, vous êtes irréconciliable lors que vous avez fait un plaisir, s'il ne vous en attire un autre plus considerable.

Puis que je me suis engagé insensiblement en cette matiere des bienfaits, je la veux

veux pouſſer encore davantage. Il y a des hommes de l'humeur du Cardinal Ximenès, qui n'accordent jamais ce qu'on leur demande, pour n'être pas prévenus, dient-ils, dans leurs deſſeins, ni troublés dans l'ordre du bien qu'ils veulent faire. Il y a des hommes jaloux de l'honneur de leurs mouvemens, qui refuſent tout aux inſpirations des autres. Cela peut venir quelquefois d'un bon principe, & se rencontrer en des ames fort élevées : mais le plus ſouvent ce ſont jalouſies malhonnêtes & fauſſes délicateſſes d'honneur, que produit une veritable répugnance à faire des graces.

Permettons aux miſerables de s'expliquer à nous dans leurs beſoins, puis que nous ne ſongeons pas à eux dans nôtre abondance. N'ayons pas honte de devoir à autrui la penſée d'une bonne action, & laiſſons toutes les avenuës libres à ceux qui nous conſeillent de bien faire.

Cependant, nous croirions être gouvernés, ſi nous ne nous rendions difficiles à la perſuaſion du bien, tandis que nous nous penſons bien maîtres de nous, dans la crédulité la plus grande que nous puiſſions avoir pour le mal. Chacun craint l'aſ-

l'aſcendant de ſes amis, s'ils veulent rendre un bon office auprès de lui; chacun prend pour des ouvertures de cœur & des témoignages d'amitié, le ſecret d'une impoſture, & l'artifice des mauvaiſes impreſſions qu'on lui donne. C'eſt-là pourtant que la précaution eſt honnête; c'eſt-là qu'on peut être ſur ſes gardes avec jalouſie; c'eſt-là qu'il faut ſe défendre des inſinuations délicates, qui nous conduiſent inſenſiblement à mal faire.

Mais pour quitter des diſcours trop généraux, que vous ſert de menager ſi finement la liberté de vous voir & de vous parler? A quoi bon ce grand art qui regle tous les plis de vôtre viſage, qui gouverne vos *Agrémens* & vos *Rides?* Donner à propos, & refuſer avec raiſon, ſeroit plus utile pour les autres & plus commode pour vous. C'eſt un petit mérite que de faire le fin avec des gens qui ſont dans vôtre dépendance. Vous penſez montrer la ſubtilité de vôtre eſprit, & vous ne faites voir que la malice de vôtre naturel.

Cette induſtrie que vous employez à trouver des *choſes vaines pour les autres*, eſt vaine elle-même pour vous. Chaque jour vous apporte des Richeſſes, & châque

que jour vous en retranche l'uſage ; vos biens augmentent, & vos ſens qui en doivent jouïr, diminuent. Vous gagnez des choſes étrangeres, & vous vous perdez vous-même. Que devient donc cette naiſſance ſi heureuſe ? Quelle utilité de ce beau génie d'interêt ? Vous paſſez vôtre vie parmi des Tréſors ſuperflus, dont l'avarice ne vous laiſſe pas la diſpoſition, & dont la nature vous empêche la jouïſſance. Malheureuſe fortune qui ne regarde ni vous ni les autres, que par l'inquiétude de vos ſoins, & par le chagrin de leur envie !

SENTIMENT

D'un honnête & habile Courtiſan, ſur cette Vertu rigide, *& ce* ſale Interêt.

JE ſuis fâché, Monſieur, qu'une Vertu trop ſévére vous anime ſi fort contre le Vice. Ayez plus d'indulgence pour les vicieux, ou du moins un peu plus de délicateſſe dans la maniere de vos corrections.

Je

Je ſai que la Raiſon nous a été donnée pour régler nos mœurs: mais la Raiſon autrefois rude & auſtére, s'eſt civiliſée avec le tems; elle ne conſerve aujourd'hui preſque rien de ſon ancienne rigidité. Il lui a falu de l'auſtérité pour établir des loix, qui puſſent empêcher les outrages & les violences: elle s'eſt adoucie pour introduire l'honnêteté dans le commerce des hommes, elle eſt devenuë délicate & curieuſe dans la recherche des Plaiſirs; pour rendre la vie auſſi agréable qu'on avoit tâché de la rendre ſûre & honnête. Ainſi, Monſieur, il faut oublier un tems, où c'étoit aſſez d'être ſévére, pour être crû vertueux; puis que la Politeſſe, la Galanterie, la Science des Voluptés, ſont une partie du mérite préſentement.

Pour la haine des méchantes actions, elle doit durer autant que le monde: mais trouvez bon que les Délicats nomment Plaiſir, ce que les gens rudes & groſſiers ont nommé Vice, & ne compoſez pas vôtre Vertu de vieux ſentimens qu'un naturel ſauvage avoit inſpiré aux premiers hommes.

Il me ſemble que vous débutez mal avec des Courtiſans, de leur prêcher ſans ceſſe

la

ıoderation de leurs deſirs, eux qui
de leur ambition leur plus grand
ite. Vous pourriez peut-être leur in-
:r le dégoût du monde : mais de les
ıire dans la Cour à régler ſi juſtement
's prétenſions ; c'eſt ce qu'il ne faut
entreprendre. On peut quaſi ſe paſ-
de tout éloigné d'elle : il eſt difficile
nd on y vit, de ne pas deſirer beau-
p, & mal-honnête de ſe borner ai-
ıent à peu de choſe.
'armi tant d'interêts differens, où ſe
contre le vôtre, c'eſt avec peine que
nbition & la vertu ſe concilient. On
t louër la délicateſſe de ceux qui trou-
ıt moyen de les accommoder enſemble:
aut ſe contenter quelquefois du bien,
n'eſt pas entier, & tantôt ſe ſatisfaire
moindre mal : il ne faut pas exiger une
)bité ſcrupuleuſe, ni crier que tout eſt
rdu dans une médiocre corruption.
Les Dieux, dit quelqu'un, *n'ont jamais*
t un plus beau préſent aux hommes que
Ame du dernier Caton ; mais ils ſe trom-
rent au temps qu'ils voulurent la donner :
Vertu qui eût été admirable dans les
ımmencemens de la République, fut
ïneuſe ſur ſes fins, pour être trop pure
trop nette. Ce juſte Caton qui pouvoit
ſauver

ſauver ſa Patrie, s'il ſe fût contenté de rendre ſes Citoyens moins méchans ; la perdit, & ſe perdit lui-même, pour en vouloir faire inutilement des gens de bien. Une Probité moins entiere, qui ſe fût accommodée aux vices de quelques particuliers, eût empêché l'oppreſſion générale : il faloit ſouffrir la puiſſance, pour évit er la tyrannie, & par là on eût conſervé la République, à la verité corrompuë, mais toûjours République.

Ainſi, Monſieur, ne regardons pas tant le monde comme il doit être, qu'on ne le puiſſe ſouffrir comme il eſt : que cette indulgence néanmoins ne ſoit pas pour nous. Cherchons des temperamens pour les autres, & ſoyons ſévéres pour nous-mémes : ennemis du vice en nos propres conſciences, n'ayons pas horreur des vicieux, pour ne pas rendre les hommes nos ennemis.

Car à quoi ſongez-vous de parler des Avares & des Ingrats comme de monſtres qui vous effrayent ? Je ſai que l'Ingratitude & l'Avarice ſont de fort vilaines qualités : mais puis qu'elles ſont ſi communes dans le monde, ou reſolvez-vous de les ſouffrir, ou ſauvez-vous dans la ſolitude ; & portez dans une retraite cette vertu, qui

aura fait haïr vôtre perſonne dans Cour.

i vous voulez corriger les ingrats, inſ-z aux Grands un meilleur choix pour perſonnes reconnoiſſantes. Quand les verra plus délicats, & plus ſoi-ux dans la diſtribution de leurs Gra-, les perſonnes obligées ſe feront u-étude particuliére de reconnoître ces ıfaits. S'il vous prend envie de chan-l'humeur d'un Avare, ne croyez en venir à bout par de beaux diſ-rs, toute la morale y ſeroit emplo-ſans aucun effet : propoſez-lui des unes conſiderables qui ſe font par la enſe, inſinuez le mépris où fait ıber une économie ſordide, parlez l'avantage que prennent ſur lui les ſonnes de ſa condition, par un hon-e uſage de leur bien; & pour le gué-d'un ſale interêt, n'oubliez jamais ui en mettre devant les yeux un au-honorable.

epréſentez à vôtre artificieux Inte-é, que toutes ſes machines feront leur t contre lui-même. Il veut des ſervi-rs fidéles, & l'exemple de ſa méchante corrompra les ſiens : il ſe fait une ha-té ingénieuſe de promettre, & de ne

rien donner ; on ſe fera un droit plus ingénieux de le piller, & chacun ſera lui-même ſa recompenſe : il tient ſes amis dans une familiarité honteuſe, ſans aucun crédit ; ce leur eſt un moyen d'étudier ſes défauts, de pénétrer ſes affaires, ſans que rien les oblige à la deſcrétion & au ſecret.

Pour ces bienfaits concertés que produiſent la méditation, & le deſſein, comme ce n'eſt qu'un petit intervale dans une vilaine conduite, ils ne ſont qu'une legere ſuſpenſion dans les cœurs, & ſi-tôt que vôtre Corrompu retourne à ſon premier procedé, le monde auſſi diligent reprend ſa premiere haine.

Par de ſemblables raiſons, vous lui ferez comprendre les avantages que l'on peut tirer de la Vertu, & le préjudice qu'apporte un ſale Interêt. C'eſt la délicateſſe que j'ai deſirée dans la maniere de vos Corrections, ne pouvant ſouffrir que vous vous érigiez en Philoſophe, ou en Dévot de profeſſion, pour vous animer d'un eſprit chagrin & importun contre les vices. Car enfin, Monſieur, qu'eſperez-vous de ce beau Sermon ? *chaque jour vous apporte des Richeſſes, & chaque jour vous en retranche l'uſage : vos biens augmentent, &*

vos

ſens qui en doivent jouïr, diminuent:
s gagnez des choſes étrangeres, & vous
s perdez vous-même. Ces gens-là pren-
it la choſe tout autrement; l'argent
leur vient eſt la conſolation du jour
s'en va. L'affoibliſſement de leurs
s eſt réparé, ce leur ſemble, par l'aug-
ntation de leurs biens; & quand ils ſe
dent eux-mêmes, ils croyent en quel-
e ſorte ſe recouvrer dans l'aquiſition
choſes étrangeres. Vôtre ſageſſe,
nſieur, eſt trop pure pour des hom-
s ſi corrompus; il y a trop d'éloi-
ement de vous à eux, pour pouvoir
ais convenir enſemble. Contentons-
is d'être gens de bien pour nous,
n'affectons pas une Probité qui
is rende fâcheux aux autres: choiſiſ-
s le commerce des honnêtes-gens,
s avoir en horreur ceux qui ne le
t pas: ſouffrons toutes ſortes de per-
nes, & pratiquons le plus celles qui
is plaiſent davantage.

Comme il y a peu de ces pleines vertus
puiſſent tout-à-fait vous ſatisfaire, il
i peu de vices extrêmes qui doivent
is aigrir avec raiſon. D'ailleurs ſi on
uve des défauts au plus honnête-hom-
, quand on l'étudie bien; on découvre

que choſe de bon en celui qui l'eſt le moins, quand on ſe donne la peine de le connoître. On voit rarement dans les hommes que tout ſoit vertu, tout ſoit vice : les bonnes & les mauvaiſes qualités ſont confonduës, & un diſcernement délicat peut faire la ſéparation de ce mélange.

Un Avare ne laiſſe pas d'avoir des amis, & de les ſervir, quoi qu'il aime ſon argent beaucoup plus qu'eux. S'il a du crédit, il les ſervira dans leurs affaires, & ſera bien aiſe que ſes diligences l'aquittent envers eux des offices de l'amitié. Un autre méritera la douceur de vôtre commerce par une amitié pure, & un eſprit agréable que ſon peu d'induſtrie vous rend inutile, dès qu'il faut agir pour vos interêts. Je connois des pareſſeux que le moindre office à rendre met au deſeſpoir ; à qui une nonchalance naturelle ne permet pas le plus foible mouvement qu'il ſe faut donner pour vous ſervir : mais en qui vous trouverez les aſſiſtances les plus ſolides de bien & d'argent, quand vous n'exigerez ni leurs ſoins, ni leurs peines.

Comme il y a des perſonnes trop économes & très-agréables, ôtez-leur toute allarme de dépenſe ; & fréquentant peu leurs

maiſons, jouïſſez avec plaiſir de
compagnie dans la vôtre. Tel hom-
ſera un plaiſir de bonne grace, qui
ra pas reconnu un bienfait; & peu
tuel à témoigner ſa gratitude; il
ra la reconnoiſſance à vôtre diſ-
on. Il y a des perſonnes legeres
travagantes, dont le commerce or-
re ſe doit éviter, & dont la témé-
vous peut être utile une fois plus
la prudence des ſages. Les pru-
agiront moins dans vos interêts; mais
jugement réglera vôtre conduite.
ailleurs nous ne ſommes pas toûs
les mêmes: c'eſt faire trop d'hon-
à la nature humaine, que de lui
ier de l'uniformité; celui qui vous
ge aujourd'hui avec froideur, cher-
demain par quelque mouvement
ordinaire, l'occaſion de vous ſervir.
n, les hommes ſont changeans &
s, mêlés de bonnes & de mauvai-
arties. Tirons d'eux ce que l'in-
ie nous en peut faire tirer honnête-
, & ne fuyons pas des perſonnes pour
défauts, qui pourroient avec au-
le droit nous éviter pour les nôtres.
eſt tems de recueillir en peu de mots,
e l'on peut dire ſur des ſentimens ſi

opposés. Ils ont cela de commun dans leur opposition, qu'ils nous tiennent, quoi que differemment, trop attachés à nous-mêmes. Les uns, par l'amour-propre d'une vertu qui n'est bonne que pour nous, nous éloignent trop de la Vie civile; les autres, nous jettent dans la société, pour rapporter les droits du Public à nôtre utilité seule. Si nous voulons suivre les premiers, tout sera vice pour nous, dans l'idée d'une vertu que le monde ne met point en usage; si nous nous laissons aller à ceux-ci, il n'y aura plus de Foi ni d'Honnêteté parmi nous. Nous vivrons parmi les hommes, comme si nous n'étions pas de leur espece, indifferens au mérite, exemts de leurs passions, insensibles à leurs plaisirs, & possedés de nôtre seul Interêt. D'un côté, les Intentions sont trop pures; de l'autre, trop corrompuës: mais on se passe plus aisément du bien, qui ne produit pas une vertu inutile, qu'on ne souffre les effets d'une si dangereuse Corruption.

LET-

LETTRE
A Mr. LE COMTE
DE LIONNE.

MONSIEUR,

PEUT-ETRE n'êtes-vous pas à Paris: peut-être y êtes-vous, & que vôtre ſilence eſt plûtôt un effet de vôtre oubli, que de vôtre abſence: mais quand cela ſeroit, je vous ai trop d'obligation de vos ſoins paſſés, pour me plaindre de vôtre indifference préſente. Je ne demande point de vos nouvelles pour vous fatiguer d'une Réponſe, & rétablir un Commerce qui vous déroberoit des heures que vous ſaurez mieux employer: mais, Monſieur, vous devez quelque choſe encore à vôtre Amitié, & vous vous en aquiterez ſi vous trouvez quelque moyen par vous ou par autrui, de me faire ſavoir que vous vous

portez bien. La nouvelle de vôtre ſanté me donnera une joye où vous êtes plus intereſſé que perſonne; & ſi vous étiez de mon humeur, vous croiriez que ſe bien porter, vaut mieux que commander à tout le monde. Il n'eſt point de tréſors qui vaillent une année de ſanté.

Excuſez, Monſieur, le caquet d'un infirme, qui ſe trouvant un quart d'heure de ſanté, ne croit pas qu'on puiſſe parler d'autre choſe. Peut-étre étiez-vous de mon humeur, quand vous aviez quelque relâche dans les douleurs de vôtre bras caſſé, & de toutes vos bleſſures. Aujourd'hui que vous êtes pleinement gueri, goûtez-en le plaiſir, & me laiſſez faire de triſtes réflexions ſur la Chanſon que vous m'avez appriſe:

Mais, helas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

S'il y a quelques Airs auſſi agréables que celui-là dans la Muſique de LA FETE DE VERSAILLES, je vous prie de me les envoyer notés, & vous obligerez un homme qui eſt plus que jamais, &c.

AU

AU MEME.

JE viens de recevoir la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec les Airs que vous m'avez envoyez. J'aurois mille graces à vous rendre, mais connoiſſant vôtre inclination à m'obliger, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'être un peu lent aux remercimens; car le redoublement continuel des obligations pourroit fatiguer une reconnoiſſance délicate comme la mienne. Croyez pourtant que je ſuis ſenſible comme je dois, & que vous pouvez diſpoſer de moi plus que d'homme que vous connoiſſiez.

Je n'ai jamais été ſi ſurpris que de voir vendre ici trois petits Livres qu'on dit de moi, & qui s'impriment à Amſterdam. Il y a environ vingt ans que je fis de petits Diſcours ſur les Maximes qui ſont dans ce petit Livre-là : je ne ſai qui les a pû avoir.

Continuez, je vous ſupplie, à m'aimer toûjours; & croyez que vous n'aurez jamais un Ami plus ſûr & plus paſſionné pour vôtre ſervice.

Quand il y aura quelque choſe d'agréable, je vous ſupplie de me l'envoyer. Si-tôt que la REPONSE de Monſieur Arnauld à Monſieur Claude (1) ſera imprimée, je vous ſupplierai de me l'envoyer avec la REPLIQUE de Monſieur Claude, qui ſuivra bien-tôt aſſûrément; *habitâ ratione* du port, c'eſt à dire, par une autre voye que celle de la poſte.

Ne laiſſez pas de continuer à m'obliger : quelque délicate que ſoit ma reconnoiſſance, elle durera autant que moi, & je n'oublierai jamais tout ce que vous faites pour mes interêts.

AU MEME (2).

SI je ne conſultois que la diſcretion, je pourrois vous épargner la fatigue de recevoir de mes Lettres, & la peine que vous donnera une Réponſe, que par honnêteté

(1) *La Perpetuité de la Foi de l'Egliſe Catholique touchant l'Euchariſtie, défenduë contre le Livre du Sieur Claude Miniſtre de Charenton.* Mr. Claude y répondit bien tôt, & les Janſéniſtes n'ont fait qu'une REPLIQUE générale à cet Ouvrage. Voyez le

eté vous me voudrez faire : mais com-
je ſuis homme à ſonger autant à mon
ſir qu'au vôtre, vous trouverez bon
: je prenne celui que j'ai de vous en-
enir ; & tout ce que je puis faire pour
is, Monſieur, eſt de n'en pas abuſer
un trop fréquent uſage. Si vous fa-
z la peine que j'ai à me contraindre
deſſus, vous me pardonneriez aiſé-
nt ce que je fais, par la violence que
me donne à n'en pas faire davantage.
Je ſuis revenu dans une Cour, après
oir été quatre ans dans une Républi-
e, ſans plaiſir ni douceur ; car je
oi que La Haye eſt le vrai pays de
ndolence. Je ne ſai comme j'ai ra-
mé mes ſentimens : mais enfin il m'a
is envie de ſentir quelque choſe de
us vif ; & quelque imagination de re-
urner en France, m'avoit fait cher-
er Londres, comme un milieu entre
s Courtiſans François & les Bourgue-
eſtres de Hollande. Juſques ici je
ouvois demeurer dans la peſanteur,
ou,

: DICTIONNAIRE de Mr. Bayle, aux Articles
. ARNAULD & CLAUDE.

(2) Mr. de St. Evremond écrivit cette Lettre après ſon Retour en Angleterre, en 1670.

ou, pour parler plus obligeamment, dans la gravité de Meſſieurs les Hollandois: car je ne me trouve gueres plus avancé vers la France que j'étois; & l'étude de vivacité que j'ai faite, nuit fort à mon repos, & me recule de l'indolence, ſans m'avancer vers les plaiſirs. J'entens celui que je m'imaginois, à vous voir à Paris; ne laiſſant pas, à dire le vrai, d'en trouver ici parmi beaucoup d'honnêtes-gens.

Monſieur le Duc de Buckingham, vôtre ami, m'a dit que j'avois beaucoup d'obligations à Monſieur de Lionne le Miniſtre. Je vous ſupplie, Monſieur, de lui rendre mille graces de ma part: Je ſuis un de ſes admirateurs; mais mon admiration ne vaut pas la peine qu'il s'eſt donnée, & ſa ſeule généroſité l'a fait agir ſi noblement. Je vous conjure d'en avoir aſſez pour vous ſouvenir quelquefois de vôtre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

AU

(1) Hugues de Lionne, Marquis de Freſne & de Berny, Miniſtre & Secretaire d'Etat, mourut en 1671. Voyez l'ABREGE' *de ſa Vie* dans le Mer-

AU MEME.

QUAND je ne regreterois pas Monſieur de Lionne le Miniſtre par ſon propre interêt, vôtre ſeule conſideration m'auroit fait recevoir la nouvelle de ſa mort (1) avec beaucoup de douleur. Tout le monde le regrete à Paris, à ce qu'on me mande; & je vous puis aſſûrer que les Etrangers honorent ſa mémoire avec les mêmes ſentimens qu'en ont les François. Quelque mérite qu'ayent eû les plus grands Miniſtres de nôtre Etat, on s'eſt toûjours réjouï de leur mort, & il a falu du tems pour paſſer de la haine de leur perſonne, à la vénération de leurs vertus. Monſieur de Lionne eſt le ſeul qui ait fait appréhender de le perdre, & fait connoître ce qu'on a perdu au même inſtant qu'il eſt mort. Faire de longs diſcours ſur la Mort des grands-hommes, c'eſt vouloir ajoûter quelque choſe de triſte & de dou-

MELANGE *curieux des meilleures Pieces attribuées à Mr. de St. Evremond.*

douloureux à la mort même : elle n'a pas beſoin de ces aides-là pour être funeſte ; ce qui m'en fait finir l'entretien, & vous aſſûrer qu'on ne peut pas être plus veritablement que je ſuis, &c.

A

Mr. LE MARECHAL DE CREQUI,

Qui m'avoit demandé en quelle ſituation étoit mon eſprit, & ce que je penſois ſur toutes choſes dans ma Vieilleſſe.

QUAND nous ſommes jeunes, l'opinion du monde nous gouverne, & nous nous étudions plus à être bien avec les autres qu'avec nous : arrivés enfin à la vieilleſſe, nous trouvons moins précieux ce qui eſt étranger ; rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, qui ſommes ſur le point de nous manquer. Il en eſt de la Vie comme de nos autres biens ; tout ſe diſſipe quand on penſe en avoir un grand fond ;

nd : l'economie ne devient exacte que
our ménager le peu qui nous reſte.
'eſt par là qu'on voit faire aux jeunes
ens comme une profuſion de leur être,
uand ils croyent avoir long-tems à le
oſſeder. Nous nous devenons plus
hers, à meſure que nous ſommes plus
rêts de nous perdre. Autrefois mon
magination errante & vagabonde ſe
portoit à toutes les choſes étrangeres :
aujourd'hui mon eſprit ſe ramene au
corps, & s'y unit davantage. A la verité ce n'eſt point par le plaiſir d'une douce liaiſon ; c'eſt par la néceſſité du ſecours & de l'appui mutuel qu'ils cherchent à ſe donner l'un à l'autre.

En cet état languiſſant, je ne laiſſe pas de me conſerver encore quelques plaiſirs : mais j'ai perdu tous les ſentimens du vice, ſans ſavoir ſi je dois ce changement à la foibleſſe d'un corps abattu, ou à la moderation d'un eſprit devenu plus ſage qu'il n'étoit auparavant. Je crains de le devoir aux infirmités de la vieilleſſe, plus qu'aux avantages de ma vertu ; & d'avoir plus à me plaindre de la docilité de mes mouvemens, qu'à m'en réjouïr. En effet, j'attribuerois mal-à-propos à ma raiſon la force

force de les ſoûmettre, s'ils n'ont pas celle de ſe ſoûlever. Quelque ſageſſe dont on ſe vante en l'âge où je ſuis, il eſt mal-aiſé de connoître ſi les paſſions qu'on ne reſſent plus, ſont éteintes ou aſſujetties.

Quoi qu'il en ſoit, dès lors que nos ſens ne ſont plus touchés des objets, & que l'ame n'eſt plus émûë par l'impreſſion qu'ils font ſur elle, ce n'eſt proprement chez nous qu'indolence : mais l'indolence n'eſt pas ſans douceur ; & ſonger qu'on ne ſouffre point de mal, eſt aſſez à un homme raiſonnable pour ſe faire de la joye. Il n'eſt pas toûjours beſoin de la jouïſſance des plaiſirs : ſi on fait un bon uſage de la privation des douleurs, on rend ſa condition aſſez heureuſe.

Quand il m'eſt arrivé des malheurs, je m'y ſuis trouvé naturellement aſſez peu ſenſible, ſans méler à cette heureuſe conſtitution le deſſein d'être conſtant ; car la Conſtance n'eſt qu'une plus longue attention à nos maux. Elle paroît la plus belle vertu du monde à ceux qui n'ont rien à ſouffrir ; & elle eſt veritablement comme une nouvelle gêne à ceux qui ſouffrent. Les eſprits s'aigriſſent à réſiſter,

, & au lieu de ſe défaire de leur pre-
re douleur, ils en forment eux-mê-
; une ſeconde : ſans la réſiſtance, ils
uroient que le mal qu'on leur fait ;
elle, ils ont encore celui qu'ils ſe
t. C'eſt ce qui m'oblige à remettre
t à la nature dans les maux préſens :
garde ma ſageſſe pour le tems où je
i rien à endurer. Alors par des ré-
xions de mon indolence, je me fais
plaiſir du tourment que je n'ai pas,
trouve le ſecret de rendre heureux
tat le plus ordinaire de la vie.
L'expérience ſe forme avec l'âge,
la ſageſſe eſt communément le fruit
l'expérience : mais quand on attri-
ë cette vertu aux vieilles-gens, ce
eſt pas à dire qu'ils la poſſedent toû-
urs. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ils
it toûjours la liberté d'être ſages, &
: pouvoir s'exemter avec bienſéance
: toutes les gênes que l'opinion a ſû
troduire dans le monde. C'eſt à eux
ulement qu'il eſt permis de prendre
s choſes pour ce qu'elles ſont. La
aiſon a preſque tout fait dans les
remieres inſtitutions : la Fantaiſie a
reſque tout gagné ſur elle dans la ſuite.
)r, la Vieilleſſe ſeule a le droit de rappel-
ler

ler ce que l'une a perdu, & de ſe dégager de ce qu'a gagné l'autre.

Pour moi, je me tiens ſcrupuleuſement aux veritables devoirs. Je rebute ou admets les imaginaires ſelon qu'ils me choquent, ou qu'ils me plaiſent; car en ce que je ne dois pas, je me fais une ſageſſe également, de rejetter ce qui me déplaît, & de recevoir ce qui me contente. Chaque jour je me défais de quelque chaîne, avec autant d'interêt pour ceux dont je me détache, que pour moi qui reprens ma liberté. Ils ne gagnent pas moins dans la perte d'un homme inutile, que je perdrois à me dévouer plus long-tems à eux inutilement.

De tous les liens, celui de l'amitié eſt le ſeul qui me ſoit doux; & n'étoit la honte qu'on ne répondit pas à la mienne, j'aimerois par le plaiſir d'aimer, quand on ne m'aimeroit pas. Dans un faux ſujet d'aimer, les ſentimens d'amitié peuvent s'entretenir par la ſeule douceur de leur agrément: dans un vrai ſujet de haïr, on doit ſe défaire de ceux de la haine par le ſeul interêt de ſon repos. Une ame ſeroit heureuſe, qui pourroit ſe refuſer toute entiere à certaines paſſions, & ne

oit ſeulement que ſe permettre à elques autres. Elle ſeroit ſans crain-, ſans triſteſſe, ſans haine, ſans ja-uſie; elle deſireroit ſans ardeur, eſpe-roit ſans inquietude, & jouïroit ſans anſport.

L'état de la vertu n'eſt pas un état ans peine. On y ſouffre une conteſta-ion éternelle de l'inclination & du de-voir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppoſe à ce qui plaît : ſen-tant preſque toûjours de la gêne à faire ce que l'on fait, & de la contrainte à s'abſtenir de ce que l'on ne fait pas. Ce-lui de la ſageſſe eſt doux & tranquille. La ſageſſe regne en paix ſur nos mou-vemens, & n'a qu'à bien gouverner des ſujets; au lieu que la vertu avoit à com-battre des ennemis.

Je puis dire de moi une choſe aſſez ex-traordinaire, & aſſez vraye; c'eſt que je n'ai preſque jamais ſenti en moi-méme ce combat intérieur de la Paſſion & de la Raiſon: la paſſion ne s'oppoſoit point à ce que j'avois réſolu de faire par devoir; & la raiſon conſentoit volontiers à ce que j'avois envie de faire par un ſentiment de plaiſir. Je ne prétens pas que cet accom-modement ſi aiſé me doive attirer de la loüan-

loüange : je confeſſe au contraire, que j'en ai été ſouvent plus vicieux ; ce qui ne venoit point d'une perverſion d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice ſe faiſoit agréer comme une douceur, au lieu de ſe laiſſer connoître comme un crime.

Il eſt certain qu'on connoît beaucoup mieux la nature des choſes par la réflexion, quand elles ſont paſſées, que par leur impreſſion, quand on les ſent. D'ailleurs le grand commerce du monde empêche toute attention, lors qu'on eſt jeune. Ce que nous voyons en autrui, ne nous laiſſe pas bien examiner ce que nous ſentons en nous-mêmes. La foule plaît dans un certain âge, où l'on aime, pour ainſi parler, à ſe répandre : la multitude importune dans un autre, où l'on revient naturellement à ſoi, ou pour le plus à un petit nombre d'amis, qui s'uniſſent à nous davantage.

C'eſt cette humeur-là qui nous retire inſenſiblement des Cours. Nous commençons par elle à chercher un milieu entre l'aſſiduité & l'éloignement. Il nous vient enſuite quelque honte de montrer un vieux viſage parmi des jeunes gens, qui

qui loin de prendre pour ſageſſe nôtre ſérieux, ſe moquent de nous, de vouloir paroître encore en des lieux publics où il n'y a que de la galanterie & de la gayeté. Ne nous flatons pas de nôtre bon-ſens : une folie enjouée le ſaura confondre ; & le faux d'une imagination qui brille dans la jeuneſſe, fera trouver ridicules nos plus délicates converſations. Si nous avons de l'eſprit, allons-en faire un meilleur uſage dans les entretiens particuliers ; car on ſe ſoûtient mal dans la foule par les qualités de l'eſprit contre les avantages du corps.

Cette juſtice que nous ſommes obligés de nous faire, ne nous doit pas rendre injuſtes à l'égard des jeunes gens. Il ne faut ni louër avec importunité le tems dont nous étions, ni accuſer ſans ceſſe avec chagrin celui qui leur eſt favorable. Ne crions point contre les plaiſirs que nous n'avons plus : ne condamnons point des choſes agréables, qui n'ont que le crime de nous manquer.

Nôtre jugement doit toûjours être le même. Il nous eſt permis de vivre, & non pas de juger ſelon nôtre humeur. Il ſe forme dans la mienne je ne ſai quoi de par-

particulier, qui me fait moins conſidérer les magnificences par l'éclat qu'elles ont, que par l'embarras qu'elles donnent. Les Spectacles, les Fêtes, les Aſſemblées ne m'attirent plus aux plaiſirs qui ſe trouvent en les voyant : elles me rebutent des incommodités qu'il faut eſſuyer pour les voir. Je n'aime pas tant les Concerts par la beauté de leur harmonie, que je les crains par la peine qu'il y a de les ajuſter. L'abondance me dégoûte dans le repas; & ce qui eſt fort recherché me paroît une curioſité affectée. Mon imagination n'aide pas mon goût à trouver plus délicat ce qui eſt plus rare : mais je veux du choix dans les choſes qui ſe rencontrent aiſément, pour conſerver une délicateſſe ſéparée de tout agrément de fantaiſie.

De la Lecture & du Choix des Livres.

J'Aime le plaſir de la Lecture autant que jamais, pour dépendre plus particuliérement de l'eſprit, qui ne s'affoiblit pas comme les ſens. A la verité, je cherche plus dans les Livres ce qui me plaît, que

que ce qui m'inſtruit. A meſure que j'ai moins de tems à pratiquer les choſes, j'ai moins de curioſité pour les apprendre. J'ai plus de beſoin du fonds de la vie que de la maniere de vivre, & le peu que j'en ai s'entretient mieux par des agrémens que par des inſtructions. Les Livres Latins m'en fourniſſent le plus, & je relis mille fois ce que j'y trouve de beau ſans m'en dégoûter.

Un choix délicat me réduit à peu de Livres, où je cherche beaucoup plus le bon-eſprit que le bel-eſprit; & le bon-goût, pour me ſervir de la façon de parler des Eſpagnols, ſe rencontre ordinairement dans les Ecrits des perſonnes conſiderables. J'aime à connoître dans les EPITRES de Ciceron, & ſon caractére & celui des gens de qualité qui lui écrivent. Pour lui il ne ſe défait jamais de ſon art de Rhétorique: & la moindre recommendation qu'il fait au meilleur de ſes amis, s'inſinuë auſſi artificieuſement que s'il vouloit gagner l'eſprit d'un inconnu pour la plus grande affaire du monde. Les LETTRES des autres n'ont pas la fineſſe de ces détours: mais, à mon avis, il y a plus de bon-ſens que dans les ſiennes; &

c'eſt

c'eſt ce qui me fait juger le plus avantageuſement de la grande & générale capacité des Romains de ce tems-là.

Nos Auteurs font toûjours valoir le Siécle d'Auguſte, par la conſideration de Virgile & d'Horace; & peut-être plus par celle de Mécénas qui faiſoit du bien aux gens de Lettres, que par les gens de Lettres même. Il eſt certain néanmoins que les eſprits commençoient alors à s'affoiblir auſſi bien que les courages. La grandeur d'ame ſe tournoit en circonſpection à ſe conduire, & le bon diſcours en politeſſe de converſation: encore ne ſai-je, à conſiderer ce qui nous reſte de Mécénas, s'il n'avoit pas quelque choſe de moû, qu'on faiſoit paſſer pour délicat. Mécénas étoit le grand Favori d'Auguſte, l'homme qui plaiſoit, & à qui les gens polis & ſpirituels tâchoient de plaire. N'y a-t-il pas apparence que ſon goût régloit celui des autres; qu'on affectoit de ſe donner ſon tour, & de prendre autant qu'on pouvoit ſon caractére?

Auguſte lui-même ne nous laiſſe pas une grande opinion de ſa Latinité. Ce que nous voyons de Térence, ce qu'on diſoit à Rome de la Politeſſe de Scipion

& de Lélius, ce que nous avons de Céſar, ce que nous avons de Ciceron, la plainte que fait ce dernier ſur la perte de ce qu'il appelle *ſales*, *lepôres*, *venuſtas*, *urbanitas*, *amœnitas*, *feſtivitas*, *jucunditas*; tout cela me fait croire, après y avoir mieux penſé, qu'il faut chercher en d'autres tems que celui d'Auguſte le bon & agréable eſprit des Romains, auſſi bien que les graces pures & naturelles de leur Langue.

On me dira qu'Horace avoit très-bon goût en toute choſe; c'eſt ce qui me fait croire que ceux de ſon tems ne l'avoient pas; car ſon goût conſiſtoit principalement à trouver le Ridicule des autres. Sans les impertinences, les affectations, les fauſſes manieres dont il ſe moquoit, la juſteſſe de ſon ſens ne nous paroîtroit pas aujourd'hui ſi grande.

De la Poëſie.

LE Siécle d'Auguſte a été celui des excellens Poëtes, je l'avouë; mais il ne s'enſuit pas que ç'ait été celui des Eſprits bien faits. La Poëſie demande un génie particulier, qui ne s'accommode

pas trop avec le bon-ſens. Tantôt c'eſt le langage des Dieux, tantôt c'eſt le langage des foux, rarement celui d'un honnête-homme. Elle ſe plaît dans les fictions, dans les figures, toûjours hors de la réalité des choſes; & c'eſt cette réalité qui peut ſatisfaire un entendement bien ſain.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelque choſe de galant à faire agréablement des Vers; mais il faut que nous ſoyons bien maîtres de nôtre génie, autrement l'eſprit eſt poſſédé de je ne ſai quoi d'étranger qui ne lui permet pas de diſpoſer aſſez facilement de lui-même. *Il faut être ſot*, diſent les Eſpagnols, *pour ne pas faire deux Vers*; *il faut être fou pour en faire quatre*. A la verité, ſi tout le monde s'en tenoit à cette maxime, nous n'aurions pas mille beaux ouvrages dont la lecture nous donne un plaiſir fort délicat : mais la maxime regarde bien plus les gens du monde que les Poëtes de profeſſion. D'ailleurs, ceux qui ſont capables de ces grandes Productions ne réſiſteront pas à la force de leur génie pour ce que je dis; & il eſt certain que parmi les Auteurs, ceux-là s'abſtiendront ſeulement de faire beaucoup de vers, qui

i ſe ſentiront plus gênés de leur ſtéri-
é que de mes raiſons.

Il faut qu'il y ait d'excellens Poëtes
our nôtre plaiſir, comme de grands
athématiciens pour nôtre utilité: mais
ſuffit pour nous de nous bien con-
oître à leurs ouvrages, & nous n'avons
ie faire de rêver ſolitairement comme
s uns, ni d'épuiſer nos eſprits à mé-
ter toûjours comme les autres.

De tous les Poëtes, ceux qui ſont
es Comédies devroient être les plus
ropres pour le commerce du monde;
ar ils s'attachent à dépeindre naïve-
ient tout ce qui s'y fait, & à bien ex-
rimer les ſentimens & les paſſions des
ommes. Quelque nouveau tour qu'on
onne à de vieilles penſées, on ſe laſſe
l'une Poëſie qui ramene toûjours les
Comparaiſons de l'*Aurore*, du *Soleil*, de
a *Lune*, des *Etoiles*. Nos Deſcriptions
l'une Mer calme & d'une Mer agi-
tée, ne repréſentent rien que celles des
anciens n'ayent beaucoup mieux repré-
ſenté. Aujourd'hui ce ne ſont pas ſeu-
lement les mêmes idées que nous don-
nons; ce ſont les mêmes expreſſions
& les mêmes rimes. Je ne trouve ja-
mais le *chant des Oiſeaux*, que je ne

me prépare au *bruit des Ruiſſeaux*; les *Bergeres* ſont toûjours couchées ſur des *Fougeres*; & on voit moins les *Bocages* ſans les *Ombrages* dans nos vers, qu'au veritable lieu où ils ſont. Or, il eſt impoſſible que cela ne devienne à la fin fort ennuyeux: ce qui n'arrive pas dans les Comédies où nous voyons repréſenter avec plaiſir les mêmes choſes que nous pouvons faire, & où nous ſentons des mouvemens ſemblables à ceux que nous voyons exprimer.

Un diſcours où l'on ne parle que de Bois, de Riviéres, de Prés, de Campagnes, de Jardins, fait ſur nous une impreſſion bien languiſſante, à moins qu'il n'ait des agrémens tout nouveaux: mais ce qui eſt de l'humanité, les Penchans, les Tendreſſes, les Affections, trouvent naturellement au fond de nôtre ame à faire ſentir: la même nature les produit & les reçoit; ils paſſent aiſément des hommes qu'on repréſente en des hommes qui voyent repréſenter.

De quelques Livres Eſpagnols, Italiens, & François.

CE que l'Amour a de délicat me flate, ce qu'il a de tendre me fait toucher ; & comme l'Eſpagne eſt le pays du monde où l'on aime le mieux, je ne me laſſe jamais de lire dans les Auteurs Eſpagnols des Avantures amoureuſes. Je ſuis plus touché de la paſſion d'un de leurs Amans, que je ne ſerois ſenſible à la mienne, ſi j'étois capable d'en avoir encore : l'imagination de ſes Amours me fait trouver des mouvemens pour lui, que je ne trouverois pas pour moi méme.

Il y a peut-être autant d'eſprit dans les autres ouvrages des Auteurs de cette nation que dans les nôtres ; mais c'eſt un eſprit qui ne me ſatisfait pas, à la réſerve de celui de Cervantes en DON QUICHOTTE, que je puis lire toute ma vie ſans en être dégoûté un ſeul moment. De tous les Livres que j'ai jamais lûs, DON QUICHOTTE eſt celui que j'aimerois mieux avoir fait : il n'y en a point à mon avis, quis puiſſe contribuer davantage à nous former un bon goût ſur toutes

choſes. J'admire comme dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantes a trouvé le moyen de ſe faire connoître l'homme le plus entendu, & le plus grand connoiſſeur qu'on ſe puiſſe imaginer. J'admire la diverſité de ſes caractéres, qui ſont les plus recherchés du monde pour les eſpeces, & dans leurs eſpeces les plus naturels. Quevedo paroît un Auteur fort ingénieux : mais je l'eſtime plus d'avoir voulu brûler tous ſes Livres quand il liſoit DON QUICHOTTE, que de les avoir ſû faire.

Je ne me connois pas aſſez aux vers Italiens, pour en goûter la delicateſſe ou en admirer la force & la beauté : je trouve quelques Hiſtoires en cette langue au deſſus de toutes les modernes, & quelques Traités de Politique au deſſus même de ce que les Anciens en ont écrit. Pour la Morale des Italiens, elle eſt pleine de *Concetti*, qui ſentent plus une imagination qui cherche à briller, qu'un bon-ſens formé par de profondes réflexions.

J'ai une curioſité fort grande pour tout ce qu'on fait de beau en François, & un grand dégoût de mille Auteurs, qui ſemblent n'écrire que pour ſe donner la réputation

putation d'avoir écrit. Je n'aime pas ſeulement à lire, pour me donner celle d'avoir beaucoup lû; & c'eſt ce qui me fait tenir particuliérement à certains Livres, où je puis trouver une ſatisfaction aſſûrée.

Les ESSAIS de Montagne, les POESIES de Malherbe, les TRAGE'DIES de Corneille, & les OEUVRES de Voiture, ſe ſont établi comme un droit de me plaire toute ma vie. Montagne ne fait pas le même effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particulierement l'Homme, les jeunes & les vieux aiment à ſe trouver en lui par la reſſemblance des ſentimens. L'eſpace qui éloigne ces deux âges, nous éloigne de la nature pour nous donner aux profeſſions; & alors nous trouvons dans Montagne moins de choſes qui nous conviennent. La Science de la Guerre fait l'occupation du Géneral; la Politique, du Miniſtre; la Théologie, du Prélat; la Juriſprudence, du Juge. Montagne revient à nous quand la nature nous y ramene, & qu'un âge avancé, où l'on ſent veritablement ce qu'on eſt, rappelle le Prince, comme ſes ſujets, de l'attachement au perſonnage à un interêt

plus proche & plus ſenſible de la perſonne.

Je n'écris point ceci par un eſprit de vanité, qui porte les hommes à donner au Public leurs fantaiſies. Je me ſens en ce que je dis, & me connois mieux par l'expreſſion du ſentiment que je forme de moi-même, que je ne ferois par des penſées ſecretes, & de réflexions intérieures. L'idée qu'on a de ſoi par la ſimple attention à ſe conſiderer au dedans, eſt toûjours un peu confuſe: l'image qui s'en exprime au dehors eſt beaucoup plus nette, & fait juger de nous plus ſainement, quand elle repaſſe à l'examen de l'eſprit après s'être préſentée à nos yeux. D'ailleurs, l'opinion flateuſe de nôtre mérite perd la moitié de ſon charme ſi-tôt qu'elle ſe produit : les complaiſances de l'amour-propre venant à s'évanouïr inſenſiblement, il ne nous reſte qu'un dégoût de ſa douceur, & de la honte pour une vanité auſſi follement conçûë que judicieuſement quittée.

Pour égaler Malherbe aux Anciens, je ne veux rien de plus beau que ce qu'il a fait. Je voudrois ſeulement retrancher de ſes ouvrages ce qui n'eſt pas digne

digne de lui. Nous lui ferions injuſtice de le faire céder à qui que ce fût : mais il ſouffrira pour l'honneur de nôtre jugement, que nous le faſſions céder à lui-même.

On peut dire la même choſe de Corneille (1). Il ſeroit au deſſus de tous les Tragiques de l'Antiquité, s'il n'avoit été fort au deſſous de lui en quelques-unes de ſes Piéces. Il eſt ſi admirable dans les belles, qu'il ne ſe laiſſe pas ſouffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'eſt pas excellent en lui me ſemble mauvais ; moins pour être mal, que pour n'avoir pas la perfection qu'il a ſû donner à d'autres choſes. Ce n'eſt pas aſſez à Corneille de nous plaire legerement ; il eſt obligé de nous toucher. S'il ne ravit nos eſprits, ils employeront leurs lumieres à connoître avec dégoût la difference qu'il y a de lui à lui-méme. Il eſt permis à quelques Auteurs de nous émouvoir ſimplement. Ces émotions inſpirées par eux, ſont de petites douceurs aſſez agréables, quand on ne cherche qu'à s'attendrir. Avec Corneille, nos ames ſe préparent à des tranſports ; & ſi elles ne ſont pas enlevées, il les laiſſe dans un état

(1) Pierre Corneille.

plus difficile à ſouffrir que la langueur. Il eſt mal-aiſé de charmer éternellement, je l'avouë; il eſt mal-aiſé de tirer un eſprit de ſa ſituation quand il nous plaît; d'enlever une ame hors de ſon aſſiette: mais Corneille, pour l'avoir fait trop ſouvent, s'eſt impoſé la loi de le faire toûjours, qu'il ſupprime ce qui n'eſt pas aſſez noble pour lui, il laiſſera admirer des beautés qui ne lui ſont communes avec perſonne.

Je pardonnerois auſſi peu à Voiture un grand nombre de LETTRES qu'il devroit avoir ſupprimées, ſi lui-même les avoit fait mettre au jour: (1): mais il étoit comme ces peres également bons & diſcrets, à qui la nature laiſſe de la tendreſſe pour leurs enfans, & qui aiment en ſecret ceux qui n'ont point de mérite, pour n'expoſer pas au public par cette amitié la réputation de leur jugement. Il pouvoit donner tout ſon amour à quelques-uns de ſes Ouvrages: car ils ont je ne ſai quoi de ſi ingénieux & de ſi poli, de ſi fin & de ſi

(1) Les OEUVRES de Voiture ont été publiées après ſa mort, par ſon Neveu Pinchêne, aſſiſté de Conrart & de Chapelain.

ſi délicat, qu'ils font perdre le goût des *Sels attiques*, & des *Urbanités Romaines* ; qu'ils effacent tout ce que nous voyons de plus ſpirituel chez les Italiens, & de plus galant chez les Eſpagnols.

Nous avons quelques Piéces particuleres en François d'une beauté admirable. Telles ſont les ORAISONS FUNEBRES de la Reine d'ANGLETERRE, & celle de MADAME par Monſieur de Condom (2). Il y a dans ces Diſcours un certain eſprit répandu par tout, qui fait admirer l'Auteur ſans le connoître, autant que les ouvrages après les avoir lûs. Il imprime ſon caractére en tout ce qu'il dit ; de ſorte que ſans l'avoir jamais vû, je paſſe aiſément de l'admiration de ſon diſcours à celle de ſa perſonne.

De la Converſation.

QUELQUE plaiſir que je prenne à la Lecture, celui de la Converſation me-

(2) Jaques Benigne Boſſuet, premierement Evêque de Condom & enſuite Evêque de Meaux. Il eſt mort le 12. d'Avril 1704.

me ſera toûjours le plus ſenſible. Le commerce des Femmes me fourniroit le plus doux, ſi l'argrément qu'on trouve à en voir d'aimables, ne laiſſoit la peine de ſe défendre de les aimer. Je ſouffre néanmoins rarement cette violence. A meſure que mon âge leur donne du dégoût pour moi, la connoiſſance me rend délicat pour elles; & ſi elles ne trouvent pas en ma perſonne de quoi leur plaire, par une eſpece de compenſation, je me ſatisfais d'elles mal-aiſément. Il y en a quelques-unes dont le mérite fait aſſez d'impreſſion ſur mon eſprit; mais leur beauté ſe donne peu de pouvoir ſur mon ame; & ſi j'en ſuis touché par ſurpriſe, je reduis bien-tôt ce que je ſens à une amitié douce & raiſonnable, qui n'a rien des inquiétudes de l'amour.

Le premier mérite auprès des Dames c'eſt d'aimer; le ſecond eſt d'entrer dans la confidence de leurs inclinations; le troiſiéme, de faire valoir ingénieuſement tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne nous mene au ſecret du cœur, il faut gagner au moins leur eſprit par des louanges; car au défaut des amans à qui tout cede, celui-là plaît le mieux qui leur donne

donne le moyen de plaire davantage. Dans leur converſation, ſongez bien à ne les tenir jamais indifferentes; leur ame eſt ennemie de cette langueur: ou faites-vous aimer, ou flatez-les ſur ce qu'elles aiment, ou faites leur trouver en elles dequoi s'aimer mieux: car, enfin, il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puiſſe être; leur cœur n'eſt jamais vuide de cette paſſion. Aidez un pauvre cœur à en faire quelque uſage.

On en trouve à la verité qui peuvent avoir de l'eſtime & de la tendreſſe même ſans amour; on en trouve qui ſont auſſi capables de ſecret & de confiance, que les plus fideles de nos amis. J'en connois qui n'ont pas moins d'eſprit & de diſcretion, que de charme & de beauté: mais ce ſont des ſingularités, que la nature par deſſein ou par caprice, ſe plaît quelquefois à nous donner; & il ne faut rien conclure en faveur du général par des endroits ſi particuliers, & des qualités ſi détachées. Ces femmes extraordinaires ſemblent avoir emprunté le mérite des hommes; & peut-être qu'elles ſont une eſpece d'infidélité à leur ſexe, de paſſer ainſi de leur naturelle condi-

tion aux vrais avantages de la nôtre.

Pour la converſation des hommes, j'avouë que j'y ai été autrefois plus difficile que je ne ſuis; & je penſe y avoir moins perdu du côté de la délicateſſe, que je n'ai gagné du côté de la raiſon. Je cherchois alors des perſonnes qui me plûſſent en toutes choſes : je cherche aujourd'hui dans les perſonnes quelque choſe qui me plaiſe. C'eſt une rareté trop grande que la converſation d'un homme en qui vous trouviez un agrément univerſel; & le bon-ſens ne ſouffre pas une recherche curieuſe, de ce qu'on ne rencontre preſque jamais. Pour un plaiſir délicieux qu'on imagine toûjours, & dont on jouït trop rarement, l'eſprit malade de délicateſſe ſe fait un dégoût de ceux qu'il pourroit avoir toute la vie. Ce n'eſt pas, à dire vrai, qu'il ſoit impoſſible de trouver des ſujets ſi précieux : mais il eſt rare que la nature les forme, & que la fortune nous en favoriſe. Mon bonheur m'en a fait connoître en France, & m'en avoit donné un aux Pays étrangers, qui faiſoit toute ma joye. La Mort m'en a ravi la douceur : & parlant du jour que mourut Monſieur d'Aubiguy, je dirai toute

toute ma vie avec une vérité funeſte & ſenſible ;

Quem ſemper acerbum
Semper honoratum, ſic, Dii voluiſtis, habebo (1).

Dans les meſures que vous prendrez pour la Société, faites état de ne trouver les bonnes choſes que ſéparément : faites état même de démêler le ſolide & l'ennuyeux, l'agrément & le peu de ſens, la ſcience & le ridicule. Vous verrez enſemble ces qualités, non ſeulement en des gens que vous puiſſiez choiſir ou éviter ; mais en des perſonnes avec qui vous aurez des liaiſons d'interêt, ou d'autres habitudes auſſi néceſſaires. J'ai pratiqué un homme du plus beau naturel du monde, qui laſſé quelquefois de l'heureuſe facilité de ſon génie, ſe jettoit ſur des matieres de Science & de Religion, où il faiſoit voir une ignorance ridicule. Je connois un des Savans hommes de l'Europe (2), de qui vous pouvez apprendre mille choſes curieuſes ou profondes, en qui vous trouverez une Crédulité imbécile pour tout ce qui

(1) VIRG. *Æneid. Lib. V.* vs. 49, 50.
(2) Mr. Iſaac Voſſius.

qui eſt extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.

Ce grand maître du Théatre, à qui les Romains ſont plus redevables de la beauté de leurs ſentimens, qu'à leur eſprit & à leur vertu; Corneille, qui ſe faiſoit aſſez entendre ſans le nommer, devient un homme commun lors qu'il s'exprime pour lui-même. Il oſe tout penſer pour un Grec, ou pour un Romain: un François ou un Eſpagnol diminuë ſa confiance; & quand il parle pour lui, elle ſe trouve tout-à-fait ruïnée. Il prête à ſes vieux Héros tout ce qu'il a de noble dans l'imagination, & vous diriez qu'il ſe défend l'uſage de ſon propre bien, comme s'il n'étoit pas digne de s'en ſervir.

Si vous connoiſſez le monde parfaitement, vous y trouverez une infinité de perſonnes recommendables par leurs talens, & auſſi mépriſables par leurs foibles. N'attendez pas qu'ils faſſent toûjours un bon uſage de leur mérite, & qu'ils ayent la diſcretion de vous cacher leurs défauts. Vous leur verrez ſouvent un dégoût pour leurs bonnes qualités, & une complaiſance fort naturelle pour ce qu'ils ont de mauvais. C'eſt à vôtre diſcernement à faire

faire le choix qu'ils ne font pas, & il dépendra plus de vôtre adreſſe de tirer le bien qui ſe trouve en eux, qu'il ne leur ſera facile de vous le donner.

Depuis dix ans que je ſuis en Pays étranger, je me trouve auſſi ſenſible au plaiſir de la converſation, & auſſi heureux à le goûter, que ſi j'avois été en France. J'ai rencontré des perſonnes d'autant de mérite que de conſideration, dont le commerce a ſû faire le plus doux agrément de ma vie. J'ai connu des hommes auſſi ſpirituels que j'en aye jamais vû, qui ont joint la douceur de leur amitié à celle de leur entretien. J'ai connu quelques Ambaſſadeurs ſi délicats, qu'ils me paroiſſoient faire une perte conſiderable, autant de fois que les fonctions de leur emploi ſuſpendoient l'uſage de leur mérite particulier.

J'avois crû autrefois qu'il n'y avoit d'Honnêtes-gens qu'en nôtre Cour; que la molleſſe des pays chauds, & une eſpece de barbarie des pays froids, n'en laiſſoient former dans les uns & dans les autres que fort rarement: mais à la fin j'ai connu par expérience qu'il y en avoit par tout; & ſi je ne les ai pas goûtés aſ-

fez-

ſez-tôt, c'eſt qu'il eſt difficile à un François, de pouvoir goûter ceux d'un autre pays que le ſien. Chaque nation a ſon mérite, avec un certain tour qui eſt propre & ſingulier à ſon génie. Mon diſcernement trop accoûtumé à l'air du nôtre, rejettoit comme mauvais ce qui lui étoit étranger. Pour voir toûjours imiter nos Modes dans les choſes extérieures, nous voudrions attirer l'imitation juſques aux manieres que nous donnons à nôtre vertu. A la verité, le fond d'une qualité eſſentielle eſt par tout le même : mais nous cherchons des dehors qui nous conviennent; & ceux parmi nous qui donnent le plus à la raiſon, y veulent encore des agrémens pour la fantaiſie. La difference que je trouve de nous aux autres, dans ce tour qui diſtingue les nations, c'eſt qu'à parler véritablement nous nous le faiſons nous-mêmes, & la nature l'imprime en eux comme un caractére dont ils ne ſe défont preſque jamais.

Je n'ai guere connu que deux perſonnes en ma vie, qui pûſſent bien réüſſir par tout; mais diverſement. L'un avoit toute ſorte d'agrémens : il en avoit pour les gens ordinaires, pour les gens ſinguliers,

liers, pour les bizarres même; & il ſembloit avoir dans ſon naturel de quoi plaire à tous les hommes. L'autre avoit tant de belles qualités, qu'il pouvoit s'aſſûrer d'avoir de l'approbation dans tous les lieux où l'on fait quelque cas de la vertu. Le premier étoit inſinuant, & ne manquoit jamais de s'attirer les inclinations : le ſecond avoit quelque fierté; mais on ne pouvoit pas lui refuſer ſon eſtime. Pour achever cette difference, on ſe rendoit avec plaiſir aux inſinuations de celui-là, & on avoit quelquefois du chagrin de ne pouvoir réſiſter à l'impreſſion du mérite de celui-ci. J'ai eu avec tous les deux une amitié fort étroite; & je puis dire que je n'ai jamais rien vû en l'un que d'agréable, & rien en l'autre que l'on ne dût eſtimer.

Des Belles-Lettres & de la Juriſprudence.

QUAND je ſuis privé du commerce des gens du monde, j'ai recours à celui des Savans; & ſi j'en rencontre qui ſachent les Belles-Lettres, je ne croi pas beaucoup perdre, de paſſer de la délicateſſe

cateſſe de nôtre tems à celle des autres ſiécles. Mais rarement on trouve des perſonnes de bon goût : ce qui fait que la connoiſſance des Belles-Lettres devient en pluſieurs Savans une Erudition fort ennuyeuſe. Je n'ai point connu d'homme à qui l'Antiquité ſoit ſi obligée qu'à Mr. Waller. Il lui prête ſa belle imagination, auſſi bien que ſon intelligence fine & délicate ; en ſorte qu'il entre dans l'eſprit des Anciens, non-ſeulement pour bien entendre ce qu'ils ont penſé, mais pour embellir encore leurs penſées (1).

J'ai vû depuis quelques années un grand nombre de Critiques, & peu de bons Juges. Or je n'aime pas ces gens doctes qui employent toute leur étude à reſtituer un Paſſage dont la reſtitution ne nous plaît en rien. Ils font un myſtere de ſavoir ce qu'on pourroit bien ignorer, & n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu. Pour ne rien ſentir, pour ne rien penſer délicatement, ils ne peuvent entrer dans la délicateſſe du ſenti-

(1) Mr. Waller joignoit à une grande délicateſſe d'eſprit, ſoutenue de beaucoup d'érudition, un talent particulier pour la Poëſie. Il s'eſt ſur-tout diſtingué dans la Poëſie lyrique. Il eſt le premier qui.

ſentiment, ni dans la fineſſe de la penſée. Ils réüſſiront à expliquer un Grammairen; ce Grammairien s'appliquoit à leur même étude, & avoit leur même eſprit: mais ils ne prendront jamais celui d'un Honnête-homme des Anciens; car le leur y eſt tout-à-fait contraire. Dans les Hiſtoires, ils ne connoiſſent ni les hommes, ni les affaires: ils rapportent tout à la Chronologie; & pour nous pouvoir dire quelle année eſt mort un Conſul, ils négligeront de connoître ſon Génie, & d'apprendre ce qui s'eſt fait ſous ſon Conſulat. Ciceron ne ſera jamais pour eux qu'un faiſeur d'ORAISONS, Céſar qu'un faiſeur de COMMENTAIRES. Le Conſul, le Général leur échappent: le génie qui anime leurs Ouvrages n'eſt point apperçû, & les choſes eſſentielles qu'on y traite ne ſont point connuës.

Il eſt vrai que j'eſtime infiniment une *Critique du Sens*, ſi on peut parler de la ſorte. Tel eſt l'excellent Ouvrage de Machiavel ſur les DECADES de Tite Live;

qui ait ſû donner de l'harmonie & de la douceur aux vers Anglois. On peut l'appeller à cet égard-là, *le Malherbe d'Angleterre.* Nous avons un Recueil de ſes Poëſies.

Live; & telles feroient les Réflexions de Monſieur de Rohan ſur les COMMENTAIRES de Céſar, s'il avoit pénétré plus avant dans ſes deſſeins, & mieux expliqué les reſſorts de ſa conduite. J'avouërai pourtant qu'il a égalé la pénétration de Machiavel dans les Remarques qu'il a faites ſur la Clémence de Céſar aux guerres civiles. Mais on voit que ſa propre expérience en ces ſortes de guerres lui a fourni beaucoup de lumieres pour ces judicieuſes obſervations.

Après l'étude des Belles-Lettres, qui me touche particulierement, j'aime la Science de ces grands Juriſconſultes, qui pourroient être des Légiſlateurs eux-mêmes; qui remontent à cette premiere Juſtice qui régla la Société humaine; qui connoiſſent ce que la nature nous laiſſe de Liberté dans les gouvernemens établis, & ce qu'en ôte aux particuliers, pour le bien public, la néceſſité de la Politique. C'eſt dans l'entretien de Mr. Sluſe (1) qu'on pourroit trouver ces Inſtructions avec autant de plaiſir que d'utilité:

(1) Chanoine de St. Lambert à Liege; Frere de Mr. Sluſe Secretaire des Brefs, & enſuite Cardinal.

tilité : c'eſt de Hobbes, ce grand génie d'Angleterre, qu'on pourroit recevoir ces belles lumieres ; mais avec moins de juſteſſe, pour être un peu outré en quelques endroits, & extrême en d'autres.

Que ſi Grotius vivoit préſentement, on pourroit apprendre toutes choſes de ce Savant univerſel, plus recommandable encore par ſa raiſon que par ſa doctrine. Ses Livres à ſon défaut éclairciſſent aujourd'hui les difficultés les plus importantes ; & ſi la Juſtice ſeule étoit écoutée, ils pourroient régler toutes les nations dans les Droits de la Paix & de la Guerre. Celui DE JURE BELLI ET PACIS devroit faire la principale étude des Souverains, des Miniſtres, de tous ceux généralement qui ont part au Gouvernement des Peuples.

Mais cette Science du Droit qui deſcend aux affaires des particuliers, n'en devroit pas être ignorée. On la laiſſe pour l'inſtruction des Gens de Robe, & on la rejette de celle des Princes comme honteuſe, quoi qu'ils ayent à donner des Arrêts à chaque moment de leur regne, ſur la fortune, ſur la liberté, ſur la vie de leurs Sujets. On parle toûjours aux Prin-

Princes de la Valeur, qui ne ſait que détruire, & de la Libéralité, qui ne fait que diſſiper, ſi la Juſtice ne les a réglées. Il eſt vrai qu'il faut appliquer, pour ainſi dire, l'enſeignement de chaque vertu au beſoin de chaque naturel; inſpirer la libéralité aux avares, animer du deſir de la gloire ceux qui aiment le repos, & retenir autant qu'on peut les ambitieux dans la régle de la juſtice. Mais quelque diverſité qui ſe trouve dans leurs génies, la Juſtice eſt toûjours la plus néceſſaire; car elle maintient l'ordre en celui qui la fait, auſſi bien qu'en ceux à qui elle eſt renduë. Ce n'eſt point une contrainte qui limite le Pouvoir du Prince, puis qu'en la rendant à autrui il apprend à ſe la rendre à lui-même, & qu'il ſe la fait volontairement, quand nous la recevons de lui néceſſairement par ſa puiſſance.

Je ne voi point de Prince dans l'Hiſtoire qui ait été mieux inſtruit que le grand Cyrus. On ne ſe contentoit pas de lui enſeigner exactement tout ce qui regardoit la Juſtice, on lui en faiſoit pratiquer les leçons ſur chaque choſe qui ſe préſentoit; de ſorte qu'en même tems on imprimoit dans ſon eſprit la ſcience de la juſti-

juſtice, & on formoit dans ſon ame l'habitude d'être juſte. L'Inſtitution d'Alexandre eut quelque choſe de trop vaſte: on lui fit tout connoître dans la nature, excepté lui ſeulement. Son Ambition enſuite alla auſſi loin que ſa connoiſſance: après avoir voulu tout ſavoir, il voulut tout conquerir: mais il eut peu de régle dans ſes Conquêtes, & beaucoup de deſordre dans ſa vie, pour n'avoir pas appris ce qu'il devoit au public, aux particuliers, & à lui-même.

Tous les hommes en général ne ſauroient ſe donner trop de préceptes pour être juſtes; car ils ont naturellement trop de penchant à ne l'être pas. C'eſt la Juſtice qui a établi la Société, & qui la conſerve: ſans la Juſtice nous ſerions encore errans & vagabonds, & ſans elle nos impétuoſités nous rejetteroient bien-tôt dans la premiere confuſion dont nous ſommes heureuſement ſortis. Cependant au lieu de reconnoître avec agrément cet avantage, nous nous ſentons gênés de l'heureuſe ſujettion où elle nous tient, & ſoûpirons encore pour une Liberté funeſte qui produiroit le malheur de nôtre vie.

Quand l'Ecriture nous parle du petit

nombre de *Juſtes*, elle n'entend pas, à mon avis, qu'on ne ſe porte encore à faire de bonnes-œuvres. Elle nous veut faire comprendre le peu d'inclination qu'ont les hommes à agir comme ils devroient par un principe de juſtice. En effet, ſi vous examinez tout le bien qui ſe pratique parmi les hommes, vous trouverez qu'il eſt fait preſque toûjours par le ſentiment d'une autre vertu. La Bonté, l'Amitié, la Bienveillance en font faire: la Charité court au beſoin du prochain, la Libéralité donne, la Généroſité ſait obliger: la Juſtice qui devroit entrer en tout, eſt rejettée comme une fâcheuſe; & la néceſſité ſeulement lui fait donner quelque part en nos actions. La nature cherche à ſe complaire dans ces premieres vertus, où nous agiſſons par un mouvement agréable: mais elle trouve une ſecrete violence en celle-ci, où le droit des autres exige ce que nous devons, & où nous nous acquittons plûtôt de nos obligations, qu'ils ne demeurent redevables à nos bienfaits.

C'eſt par une averſion ſecrette pour la Juſtice, qu'on aime mieux donner que de rendre, & obliger que de recon-

connoître : auſſi voyons-nous que les perſonnes liberales & généreuſes ne ſont pas ordinairement les plus juſtes. La Juſtice a une régularité qui les gêne, pour être fondée ſur un ordre conſtant de la raiſon, oppoſé aux impulſions naturelles, dont la libéralité ſe reſſent preſque toûjours. Il y a je ne ſai quoi d'héroïque dans la grande libéralité, auſſi bien que dans la grande valeur; & ces deux vertus ont de la conformité, en ce que la premiere éleve l'ame au deſſus de la conſideration du bien, comme la ſeconde pouſſe le courage au delà du ménagement de la vie. Mais avec ces beaux & généreux mouvemens, ſi elles ne ſont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruïneuſe, & l'autre funeſte.

Ceux qui ſe trouvent ruïnés par quelque accident de la fortune, ſont plaints d'ordinaire de tout le monde, parce que c'eſt un malheur dans la condition humaine à quoi tout le monde eſt ſujet: mais ceux qui tombent dans la miſere par une vaine diſſipation, s'attirent plus de mépris que de pitié, pour être l'effet d'une ſottiſe particuliere, dont chacun ſe tient exemt par la bonne opinion

qu'il a de lui-même. Ajoûtez, que la nature ſouffre toûjours un peu dans la compaſſion ; & pour ſe délivrer d'un ſentiment douloureux, elle enviſage la folie du diſſipateur, au lieu de s'arrêter à la vûë du miſerable. Toutes choſes conſiderées, c'eſt aſſez aux particuliers d'être bienfaiſans ; encore ne faut-il pas que ce ſoit par une facilité de naturel qui laiſſe aller nonchalamment ce qu'on n'a pas la force de retenir. Je mépriſe une foibleſſe, que l'on appelle mal-à-propos *Libéralité*, & ne hais pas moins ces humeurs vaines, qui ne ſont jamais aucun plaiſir que pour avoir celui de le dire.

Sur les Ingrats.

IL y a beaucoup moins d'Ingrats qu'on ne croit ; car il y a bien moins de Généreux qu'on ne penſe. Celui qui taît la grace qu'il a reçûë, eſt un Ingrat, qui ne la méritoit pas : celui qui publie celle qu'il a faite, la tourne en injure ; montrant le beſoin que vous avez eu de lui, à vôtre honte, & le ſecours qu'il vous a donné par oſtentation. J'aime qu'un honnête-homme ſoit un peu délicat

licat à recevoir, & ſenſible à l'obligation qu'il a reçûë: j'aime que celui qui oblige ſoit ſatisfait de la généroſité de ſon action, ſans ſonger à la reconnoiſſance de ceux qui ſont obligés. Quand il attend quelque retour vers lui du bien qu'il fait, ce n'eſt plus une libéralité, c'eſt une eſpece de trafic que l'eſprit d'interêt a voulu introduire dans les graces.

Il eſt vrai qu'il y a des hommes que la nature a formés purement Ingrats. L'Ingratitude fait le fond de leur naturel: tout eſt ingrat en eux; le cœur ingrat, l'ame ingrate. On les aime, & ils n'aiment point, moins pour être durs & inſenſibles, que pour être ingrats.

C'eſt l'*Ingratitude du cœur*, qui de toutes les Ingratitudes eſt la plus contraire à l'humanité: car il arrive à des perſonnes généreuſes de ſe défaire quelquefois du ſouvenir d'un bienfait, pour ne plus ſentir la gêne importune que leur donnent certaines obligations. Mais l'Amitié a des nœuds qui uniſſent, & non pas des chaînes qui lient; & ſans avoir quelque choſe de fort oppoſé à la nature, il n'eſt pas poſſible de reſiſter à ce qu'elle a de plus engageant & de plus doux.

Je croirois qu'il n'eſt pas permis aux femmes de reſiſter à un ſi legitime ſentiment, quelque prétexte que leur donnent les égards de la vertu. En effet elles penſent être vertueuſes, & ne ſont qu'ingrates, lors qu'elles refuſent leur affection à des gens paſſionnés, qui leur ſacrifient toutes choſes. Se rendre trop favorables, ſeroit aller contre les droits de l'honneur: ſe rendre trop peu ſenſibles, c'eſt aller contre la nature du cœur, qu'elles doivent garentir du trouble, s'il eſt poſſible, & non pas défendre de l'impreſſion.

L'*Ingratitude de l'ame* eſt une diſpoſition naturelle à ne reconnoître aucun bienfait; & cela, ſans conſideration de l'interêt. Car l'eſprit d'avarice empêche quelquefois la reconnoiſſance, pour ne pas laiſſer aller un bien que l'on veut garder: mais l'ame purement ingrate eſt portée d'elle-même, ſans aucun motif, à ne pas répondre aux graces qu'elle reçoit.

Il y a une autre eſpece d'Ingratitude fondée ſur l'opinion de nôtre mérite, où l'amour-propre repréſente une grace que l'on nous fait comme une juſtice que l'on nous rend.

L'amour

L'amour de la Liberté a ſes Ingrats, comme l'amour-propre a les ſiens. Toute la ſujettion que cet eſprit de liberté fait permettre, eſt ſeulement pour les loix : ennemi d'ailleurs de la dépendance, il hait à ſe ſouvenir des obligations qui lui font ſentir la ſuperiorité du bienfacteur. De là vient que les Républicains ſont ingrats : il leur ſemble qu'on ôte à la liberté ce qu'on donne à la gratitude. Brutus ſe fit un mérite de ſacrifier le ſentiment de la reconnoiſſance à celui de la liberté : les bienfaits lui devinrent des injures, lorſqu'il commença à les regarder comme des chaînes. Pour tout dire, il pût tuer un bienfacteur qui alloit devenir un maître. Crime horrible à l'égard des partiſans de la reconnoiſſance : vertu admirable au gré des défenſeurs de la liberté.

Comme il y a des hommes purement Ingrats par les veritables ſentimens de l'ingratitude, il y en a de purement reconnoiſſans par un plein ſentiment de reconnoiſſance. Leur cœur eſt ſenſible non ſeulement au bien qu'on leur fait, mais à celui qu'on leur veut ; & leur ame eſt portée d'elle-même à reconnoître toutes ſortes d'obligations.

Suivant les diverſités qui ſe trouvent

dans la reconnoiſſance auſſi bien que dans l'ingratitude, il y a des ames baſſes qui ſe tiennent obligées de tout, comme il y a des humeurs vaines qui ne ſe tiennent obligées de rien.

Si l'amour-propre a ſes ingrats préſomptueux, la défiance de mérite a d'imbéciles reconnoiſſans, qui reçoivent pour une faveur particuliere la pure juſtice qu'on leur rend. Cette défiance de mérite fait le penchant à la ſujettion; & ce penchant à la ſujettion fait cette ſorte de reconnoiſſans. Ceux-ci embarraſſés de la liberté, & honteux de la ſervitude, ſe font des obligations qu'ils n'ont pas, pour ſe donner un prétexte honnête de dépendance.

Je ne mettrai pas au nombre des reconnoiſſans, certains miſérables qui s'obligent du mal qu'on ne leur fait pas. Non ſeulement ils ſervent, mais dans la ſervitude ils n'oſent enviſager aucun bien. Tout ce qui n'eſt pas rigueur eſt pour eux un traitement favorable: ce qui n'eſt pas une injure leur ſemble un bienfait.

Il me reſte à dire un mot d'une certaine reconnoiſſance des gens de la Cour, où

où il y a moins d'égard pour le passé que de dessein pour l'avenir. Ils se tiennent obligés à ceux que la fortune a mis dans un poste où ils peuvent les obliger. Par une gratitude affectée de graces qu'ils n'ont point reçûës, ils gagnent l'esprit des personnes qui en peuvent faire, & se mettent industrieusement en état d'en recevoir. Cet art de reconnoissance n'est pas, bien assurément, une vertu; mais c'est moins un vice qu'une adresse, dont il n'est pas défendu de se servir, & dont il est permis de se défendre.

Les Grands à leur tour se servent d'un art aussi délicat pour s'empêcher de faire les graces, que peut-être celui des courtisans pour s'en attirer. Ils reprochent des biens qu'ils n'ont pas faits; & se plaignant toûjours des ingrats sans avoir presque jamais obligé personne, ils se donnent un prétexte specieux de n'obliger qui que ce soit.

Mais laissons ces affectations de reconnoissance, & ces plaintes mysterieuses sur les Ingrats, pour vous dire ce qu'il y auroit à desirer dans la Prétention & dans la Distribution des bienfaits. Je desirerois en ceux qui les prétendent, moins d'a-

dreſſe que de mérite; & en ceux qui les diſtribuent, moins d'éclat que de généroſité.

La Juſtice a des égards ſur tout, dans la diſtribution des graces: elle ſait regler la liberalité de celui qui donne; elle conſidere le mérite de celui qui reçoit. La Généroſité avec toutes ſes circonſtances eſt une vertu admirable: ſans la juſtice c'eſt le mouvement d'une ame veritablement noble, mais mal reglée; ou une fantaiſie libre & glorieuſe, qui ſe fait une gêne de la dépendance qu'elle doit avoir de la raiſon.

Il y a tant de choſes à examiner touchant la diſtribution des bienfaits, que le plus ſûr eſt de s'en tenir toûjours à la Juſtice, conſultant la raiſon également ſur les gens à qui l'on donne, & ſur ce que l'on peut donner. Mais parmi ceux qui ont deſſein même d'être juſtes, combien y en a-t-il qui ne ſuivent que l'erreur d'un faux naturel à récompenſer & à punir? Quand on ſe rend aux inſinuations, quand on ſe laiſſe gagner aux complaiſances, l'amour-propre nous fait voir comme une juſtice la profuſion que nous faiſons envers ceux qui nous flatent; & nous récom-

compenſons des meſures artificieuſes, dont on ſe ſert pour tromper nôtre jugement, & ſurprendre le foible de nôtre volonté.

Ceux-là ſe trompent plus facilement encore, qui font de l'auſtérité de leur naturel une inclination à la juſtice. L'envie de punir eſt ingénieuſe en eux à trouver du mal en toutes choſes. Les plaiſirs leur ſont des vices, les erreurs des crimes. Il faudroit ſe défaire de l'humanité pour ſe mettre à couvert de leur rigueur. Trompés par une fauſſe opinion de vertu, ils croyent châtier un criminel, quand ils ſe plaiſent à tourmenter un miſérable.

Si la Juſtice ordonne un grand châtiment, (ce qui eſt néceſſaire quelquefois) elle ſe proportionne à un grand crime; mais elle n'eſt ni ſévére, ni rigoureuſe. La ſévérité & la rigueur ne ſont jamais d'elle, à le bien prendre; elles ſont de l'humeur de ceux qui penſent la pratiquer. Comme ces ſortes de punitions ſont de la juſtice ſans rigueur, le pardon en eſt auſſi en certaines occaſions, plûtôt que de la clémence. Dans une faute d'erreur, pardonner eſt une juſtice à nôtre nature défectueuſe: l'indulgence qu'on a pour les

femmes qui font l'amour, eſt moins une grace à leur péché, qu'une juſtice à leur foibleſſe.

Sur la Religion.

JE pourrois deſcendre à beaucoup d'autres ſingularités qui regardent la Juſtice; mais il eſt tems de venir à la Religion, dont le ſoin nous doit occuper avant toutes choſes. C'eſt à faire aux inſenſés de compter ſur une vie qui doit finir, & qui peut finir à toute heure.

La ſimple curioſité nous feroit chercher avec ſoin ce que nous deviendrons après la mort. Nous nous ſommes trop chers pour conſentir à nôtre perte toute entiere: l'amour-propre réſiſte en ſecret à l'opinion de nôtre Anéantiſſement. La volonté nous fournit ſans ceſſe le deſir d'être toûjours; & l'eſprit intereſſé en ſa propre conſervation, aide ce deſir de quelque lumiere, dans une choſe d'elle-même fort obſcure. Cependant le Corps qui ſe voit mourir ſûrement; comme s'il ne vouloit pas mourir ſeul, préte des raiſons pour envelopper l'eſprit dans ſa ruïne; tandis que l'Ame s'en fait une pour

pour croire qu'elle peut ſubſiſter toûjours.

Pour pénétrer dans une choſe ſi cachée, j'ai appellé au ſecours de mes Réflexions les lumieres des Anciens & des Modernes: j'ai voulu lire tout ce qui s'eſt écrit de l'*Immortalité de l'Ame*; & après l'avoir lû avec attention, la Preuve la plus ſenſible que j'aye trouvée de l'Eternité de mon Eſprit, c'eſt le Deſir que j'ai de toûjours être.

Je voudrois n'avoir jamais lû les MEDITATIONS de Monſieur Deſcartes. L'eſtime où eſt parmi nous cet excellent homme m'auroit laiſſé quelque créance de la démonſtration qu'il nous promet: mais il m'a paru plus de vanité dans l'aſſûrance qu'il en donne, que de ſolidité dans les preuves qu'il en apporte; & quelqu'envie que j'aye d'être convaincu de ſes raiſons, tout ce que je puis faire en ſa faveur & en la mienne, c'eſt de demeurer dans l'incertitude où j'étois auparavant.

J'ai paſſé d'une étude de Métaphyſique à l'examen des Religions, & retournant à cette Antiquité qui m'eſt ſi chere, je n'ai vû chez les Grecs & chez les Romains qu'un Culte ſuperſtitieux d'Ido-

latres, ou une Invention humaine politiquement établie pour bien gouverner les hommes. Il ne m'a pas été difficile de reconnoître l'avantage de la Religion Chrétienne ſur les autres ; & tirant de moi tout ce que je puis pour me ſoûmettre reſpectueuſement à la Foi de ſes Myſtéres, j'ai laiſſé goûter à ma raiſon avec plaiſir, la plus pure & la plus parfaite Morale qui fût jamais.

Dans la diverſité des Créances qui partagent le Chriſtianiſme, la vraye Catholicité me tient à elle autant par mon élection, ſi j'avois encore à choiſir, que par habitude & par les impreſſions que j'en ai reçûës. Mais cet attachement à ma créance ne m'anime point contre celle des autres, & je n'eûs jamais ce Zéle indiſcret qui nous fait haïr les perſonnes, parce qu'elles ne conviennent pas de ſentiment avec nous. L'amour-propre forme ce faux Zéle, & une ſéduction ſecrete nous fait voir de la charité pour le prochain où il n'y a rien qu'un excès de complaiſance pour nôtre opinion.

Ce que nous appellons aujourd'hui LES RELIGIONS, n'eſt, à le bien prendre, que *Difference dans la Religion*, & non pas

pas *Religion differente.* Je me réjouïs de croire plus ſainement qu'un Huguenot : cependant, au lieu de le haïr pour la difference d'opinion, il m'eſt cher de ce qu'il convient de mon principe. Le moyen de convenir à la fin en tout, c'eſt de ſe communiquer toûjours par quelque choſe. Vous n'inſpirerez jamais l'amour de la réünion, ſi vous n'ôtez la haine de la diviſion auparavant. On peut ſe rechercher comme ſociables, mais on ne revient point à des ennemis. La Feinte, l'Hypocriſie dans la Religion, ſont les ſeules choſes qui doivent être odieuſes ; car qui croit de bonne foi, quand il croiroit mal, ſe rend digne d'être plaint, au lieu de mériter qu'on le perſécute. L'Aveuglement du Corps attire la compaſſion : que peut avoir celui de l'Eſprit pour exciter de la haine ? Dans la plus grande Tyrannie des Anciens, on laiſſoit à l'Entendement une pleine Liberté de ſes Lumieres ; & il y a des nations aujourd'hui parmi les Chrétiens, où l'on impoſe la loi de ſe perſuader ce qu'on ne peut croire ! Selon mon ſentiment chacun doit être libre dans ſa Créance, pourvû qu'elle n'aille pas à exciter des factions qui puiſ-

ſent

ſent trouber la tranquilité publique. Les Temples ſont du Droit des Souverains, ils s'ouvrent & ſe ferment comme il leur plaît : mais nôtre Cœur en eſt un ſecret, où il nous eſt permis d'adorer leur maître (1).

Outre la difference de Doctrine en certains points, affectée à chaque Religion, je trouve qu'elles ont toutes comme un eſprit particulier qui les diſtingue. Celui de la Catholicité va ſingulierement à aimer Dieu, & à faire de bonnes-œuvres. Nous regardons ce premier être comme un objet ſouverainement aimable, & les ames tendres ſont touchées des douces & agréables impreſſions qu'il fait ſur elles. Les bonnes-œuvres ſuivent néceſſairement ce principe : car ſi l'amour ſe forme au dedans, il fait agir au dehors, & nous oblige à mettre tout en uſage pour plaire à ce que nous aimons. Ce qu'il y a ſeulement à craindre, c'eſt que la ſource de cet amour qui eſt dans le cœur, ne ſoit alterée par le mélange de quelque paſſion toute

(1) L'Empereur Conſtance Chlore, tout Payen qu'il étoit, ſe contenta de faire abattre les Temples des Chrétiens; il ne voulût pas qu'on leur fît d'autre violence. CONSTANTIUS, *ne diſſentire à ma-*

toute humaine. Il eſt à craindre auſſi qu'au lieu d'obéïr à Dieu en ce qu'il ordonne, nous ne tirions de nôtre fantaiſie des manieres de le ſervir qui nous plaiſent. Mais ſi cet amour a une pureté véritable, rien au monde ne fait goûter une plus véritable douceur. La joye intérieure des ames dévotes vient d'une aſſûrance ſecrete qu'elles penſent avoir d'être agréables à Dieu; & les vrayes mortifications, les ſaintes auſtérités ſont d'amoureux ſacrifices d'elles-mêmes.

La Religion Réformée dépouille les hommes de toute confiance au mérite. Le ſentiment de la Prédeſtination, dont elle ſe dégoûte, & qu'elle n'oſeroit quitter pour ne ſe démentir pas, laiſſe une ame languiſſante, ſans affection & ſans mouvement, ſous prétexte de tout attendre du Ciel avec ſoûmiſſion: elle ne cherche pas à plaire, elle ſe contente d'obéïr; & dans un Culte exact & commun, elle fait Dieu l'objet de ſa Régularité plûtôt que de ſon amour. Pour tenir

majorum præceptis videretur, Conventicula, id eſt parietes, qui reſtitui poterant, dirui paſſus eſt; verum autem Dei Templum quod eſt in hominibus, incolume ſervavit. LACT. de Mort. Perſ. §. 15.

tenir la Religion dans ſa pureté, les Calviniſtes veulent réformer tout ce qui paroît humain : mais ſouvent ils retranchent trop de ce qui s'adreſſe à Dieu, pour vouloir trop retrancher de ce qui part de l'homme. Le dégoût de nos Cérémonies les fait travailler à ſe rendre plus purs que nous. Il eſt vrai qu'étant arrivés à cette Pureté trop ſéche & trop nuë, ils ne ſe trouvent pas eux-mêmes aſſez dévots ; & les perſonnes pieuſes parmi eux ſe font un eſprit particulier, qui leur ſemble ſurnaturel, dégoûtées qu'elles ſont d'une Regularité qui leur paroît trop commune.

Il y a deux ſortes d'eſprits en matière de Religion : les uns vont à augmenter les choſes établies ; les autres à en retrancher toûjours. Si l'on ſuit les premiers, il y a danger de donner à la Religion trop d'exterieur, & de la couvrir de certains dehors qui n'en laiſſent pas voir le fond véritable : ſi on s'attache aux derniers, le péril eſt qu'après avoir retranché tout ce qui eſt ſuperflu, on ne vienne à retrancher la Religion elle-même. La Catholique pourroit avoir un peu moins de choſes extérieures ; mais rien n'empêche les

les gens éclairés de la connoître telle qu'elle eſt ſous ces dehors. La Réformée n'en a pas aſſez ; & ſon Culte trop ordinaire ne ſe diſtingue pas autant qu'il faut des autres occupations de la vie. Aux lieux où elle n'eſt pas tout-à-fait permiſe, la difficulté empêche le dégoût ; la diſpute forme une chaleur qui l'anime : où elle eſt la maîtreſſe elle produit ſeulement l'exactitude du devoir, comme feroit le Gouvernement politique, ou quelque autre obligation.

Pour les bonnes Mœurs, elles ne ſont chez les Hugenots que des effets de leur Foi, & des ſuites de leur Créance. Nous demeurons d'accord que tous les Chrétiens ſont obligés à bien croire & à bien vivre ; mais la maniere de nous exprimer ſur ce point eſt differente, & quand ils diſent que *les bonnes-œuvres ſont des œuvres mortes ſans la Foi*, nous diſons que *la Foi ſans les bonnes-œuvres eſt une Foi morte.*

Le Miniſtre Morus avoit accoûtumé de dire parmi ſes amis, " Que ſon Egliſe „ avoit quelque choſe de trop dur dans „ ſon opinion, & qu'il conſeilloit de ne „ lire jamais les EPITRES de St. Paul,

„ ſans

„ ſans finir par celle de St. Jaques; de
„ peur, diſoit-il, que la chaleur de St.
„ Paul contre le mérite des bonnes-œu-
„ vres, ne nous inſpirât inſenſiblement
„ quelque languer à les pratiquer".

On pourroit dire, à mon avis, que Saint Pierre & St. Jaques avoient eu raiſon de prêcher à des gens auſſi corrompus qu'étoient les Juifs, la néceſſité des bonnes-œuvres; car c'étoit leur preſcrire ce qui leur manquoit, & dont ils pouvoient ſe ſentir convaincus eux-mêmes. Mais ces Apôtres auroient peu avancé leur miniſtere par le diſcours de la Grace, avec un Peuple qui penſoit avoir plus de foi que tout le reſte du monde; avec un Peuple qui avoit vû les Miracles faits en ſa faveur, & qui avoit éprouvé mille fois les aſſiſtances viſibles d'un Dieu.

St. Paul n'agiſſoit pas moins ſagement avec les Gentils; étant certain qu'il eût converti peu de gens à Jesus-Christ par le diſcours des bonnes-œuvres. Les Gentils étoient juſtes & tempérans: ils avoient de l'intégrité & de l'innocence: ils étoient fermes & conſtans, juſques à mourir pour la patrie. Leur prêcher les bonnes-œuvres, c'étoit faire comme les

Phi-

Philoſophes, qui leur enſeignoient à bien vivre. La Morale de JESUS-CHRIST étoit plus pure, je l'avouë ; mais elle n'avoit rien qui pût faire aſſez d'impreſſion ſur leurs eſprits. Il faloit leur prêcher la néceſſité de la Grace, & anéantir autant qu'on pouvoit la confiance qu'ils avoient en leur vertu.

Il me ſemble que depuis la Réformation, dont le deſordre des Gens d'Egliſe a été le prétexte ou le ſujet; il me ſemble, dis-je, que depuis ce tems-là on a voulu faire rouler le Chriſtianiſme ſur la doctrine des Créances. Ceux qui ont établi la Réformation, ont accuſé nos ſcandales & nos vices ; & aujourd'hui nous faiſons valoir contre eux les bonnes-œuvres. Les mêmes qui nous reprochoient de vivre mal, ne veulent tirer avantage préſentement que de l'imagination qu'ils ont de bien croire. Nous confeſſons la néceſſité de la Créance, mais la Charité a été ordonnée par JESUS-CHRIST ; & la doctrine des Myſtéres n'a été bien établie que long-tems après ſa mort. Lui-même n'a pas expliqué ſi nettement ce qu'il étoit, que ce qu'il a voulu: d'où l'on peut conclure qu'il a mieux aimé ſe-

faire

faire obéïr, que de ſe laiſſer connoître. La Foi eſt obſcure; la Loi eſt nettement exprimée. Ce que nous ſommes obligés de croire eſt au deſſus de nôtre intelligence: ce que nous avons à faire eſt de la portée de tout le monde. En un mot, Dieu nous donne aſſez de lumieres pour bien agir: nous en voulons pour ſavoir trop; & au lieu de nous en tenir à ce qu'il nous découvre, nous voulons pénétrer dans ce qu'il nous cache.

Je ſai que la contemplation des choſes divines fait quelquefois un heureux détachement de celles du monde: mais ſouvent ce n'eſt que pure ſpeculation, & l'effet d'un vice fort naturel & fort humain. L'eſprit intemperant dans le deſir de ſavoir ſe porte à ce qui eſt au deſſus de la nature, & cherche ce qu'il y a de plus ſecret en ſon Auteur, moins pour l'adorer que par une vaine curioſité de tout connoître. Ce vice eſt bientôt ſuivi d'un autre: la Curioſité fait naître la Préſomption; & auſſi hardis à définir qu'indiſcrets à rechercher, nous établiſſons une ſcience comme aſſurée, de choſes qu'il nous eſt impoſſible même de concevoir. Tel eſt le méchant

uſage

uſage de l'entendement & de la volonté. Nous aſpirons ambitieuſement à tout comprendre, & nous ne le pouvons religieuſement tout obſerver, & nous ne le voulons point. Soyons juſtes, charitables, patiens par le principe de nôtre Religion, nous connoîtrons & nous obéïrons tout enſemble.

Je laiſſe à nos Savans à confondre les Erreurs des Calviniſtes, & il me ſuffit d'être perſuadé que nous avons les ſentimens les plus ſains. Mais, à le bien prendre, j'oſe dire que l'eſprit des deux Religions eſt fondé differemment ſur de bons Principes, ſelon que l'une enviſage la pratique du bien plus étenduë, & que l'autre ſe fait une régle plus préciſe d'éviter le mal. La Catholique a pour Dieu une volonté agiſſante, & une induſtrie amoureuſe, qui cherche éternellement quelque ſecret de lui plaire. La Huguenote toute en circonſpection & en reſpect, n'oſe paſſer au delà du précepte qui lui eſt connu; de peur que des nouveautés imaginées ne viennent à donner trop de crédit à la fantaiſie.

Le moyen de nous réünir n'eſt pas de diſputer toûjours ſur la doctrine. Comme

me les raiſonnemens ſont infinis, les Controverſes dureront autant que le Genre humain qui les fait: mais ſi laiſſant toutes les Diſputes qui entretiennent l'aigreur, nous remontons ſans paſſion à cet eſprit particulier qui nous diſtingue, il ne ſera pas impoſſible d'en former un général qui nous réüniſſe.

Que nos Catholiques fixent ce Zéle inquiet qui les fait un peu trop agir d'eux-mêmes: que les Huguenots ſortent de leur Régularité pareſſeuſe, & animent leur langueur, ſans rien perdre de leur ſoûmiſſion à la Providence. Faiſons quelque choſe de moins en leur faveur: qu'ils faſſent quelque choſe de plus pour l'amour de nous. Alors ſans ſonger au *Libre-Arbitre*, ni à la *Prédeſtination*, il ſe formera inſenſiblement une véritable Régle pour nos actions, qui ſera ſuivie de celle de nos ſentimens.

Quand nous ſerons parvenus à la reconciliation de la volonté ſur le bon uſage de la vie, elle produira bien-tôt celle de l'entendement ſur l'intelligence de la doctrine. Faiſons tant que de bien agir enſemble, & nous ne croirons pas long-tems ſéparément.

Je

Je conclus de ce petit Diſcours, que c'eſt un mauvais moyen pour convertir les hommes, que de les attaquer par la jalouſie de l'eſprit. Un homme défend ſes Lumieres, ou comme vrayes, ou comme ſiennes (1), & de quelque façon que ce ſoit, il forme cent oppoſitions contre celui qui le veut convaincre. La nature donnant à chacun ſon propre ſens, paroît l'y avoir attaché avec une ſecrete & amoureuſe complaiſance. L'homme peut ſe ſoûmettre à la volonté d'autrui, tout libre qu'il eſt: il peut s'avouër inferieur en courage & en vertu; mais il a honte de ſe confeſſer aſſujetti au ſens d'un autre: ſa répugnance la plus naturelle eſt de reconnoître en qui que ce ſoit une Supériorité de raiſon.

Nôtre premier avantage, c'eſt d'être nez raiſonnables: nôtre premiere jalouſie c'eſt de voir que d'autres veuillent l'être plus que nous. Si nous prenons garde aux anciennes Converſions qui ſe ſont faites, nous trouverons que les ames ont été touchées, & les entendemens peu convaincus. C'eſt dans le cœur que ſe forme

(1) Penſée de Montagne.

me la premiere diſpoſition à recevoir les Verités Chrétiennes. Aux choſes qui ſont purement de la nature, c'eſt à l'eſprit de concevoir, & ſa connoiſſance précede l'attachement aux objets: aux ſurnaturelles, l'ame s'y prend, s'y affectionne, s'y attache, s'y unit, ſans que nous les puiſſions comprendre.

Dieu a mieux préparé nos cœurs à l'impreſſion de ſa Grace, que nos entendemens à celle de ſa Lumiere. Son Immenſité confond nôtre petite intelligence: ſa Bonté a plus de rapport à nôtre amour. Il y a je ne ſai quoi au fond de nôtre ame qui ſe meut ſecretement pour un Dieu que nous ne pouvons connoître; & de là vient que pour travailler à la Converſion des hommes, il nous faut établir avec eux la douceur de quelque commerce où nous puiſſions leur inſpirer nos mouvemens: car dans une Diſpute de Religion, l'eſprit s'efforce en vain de faire voir ce qu'il ne voit pas; mais dans une habitude douce & pieuſe, il eſt aiſé à l'ame de faire ſentir ce qu'elle ſent.

A bien conſiderer la Religon Chrétienne, on diroit que Dieu a voulu la dérober aux lumieres de nôtre eſprit, pour

pour la tourner ſur les mouvemens de nôtre cœur. *Aimer Dieu & ſon Prochain*, la comprend toute, ſelon St. Paul. Et qu'eſt-ce autre choſe, que nous demander la diſpoſition de nôtre cœur, tant à l'égard de Dieu qu'à celui des hommes? C'eſt nous obliger proprement à vouloir faire par les tendreſſes de l'amour, ce que la Politique nous ordonne avec la rigueur des Loix, & ce que la Morale nous preſcrit par un ordre auſtere de la raiſon.

La Charité nous fait aſſiſter & ſecourir, quand la Juſtice nous défend de faire injure; & celle-ci empêche l'oppreſſion avec peine, quand celle-là procure avec plaiſir le ſoulagement. Avec les vrais ſentimens que nôtre Religion nous inſpire, il n'y a point d'Infidéles dans l'amitié: il n'y a point d'Ingrats dans les bienfaits. Avec ces bons ſentimens un cœur aime innocemment les objets que Dieu a rendus aimables; & ce qu'il y a d'innocent en nos amours eſt ce qu'il y a de plus doux & de plus tendre.

Que les perſonnes groſſieres & ſenſuelles ſe plaignent de nôtre Religion pour la contrainte qu'elle leur donne; les gens

délicats ont à ſe louer de ce qu'elle leur épargne les dégoûts & les repentirs. Plus entenduë que la Philoſophie voluptueuſe dans la ſcience des plaiſirs; plus ſage que la Philoſophie auſtere dans la ſcience des Mœurs; elle épure nôtre goût pour la Délicateſſe, & nos ſentimens pour l'Innocence. Regardez l'homme dans la Société civile; ſi la Juſtice lui eſt néceſſaire, vous verrez qu'elle lui eſt rigoureuſe. Dans le pur état de la nature, ſa Liberté aura quelque choſe de farouche; & s'il ſe gouverne par la Morale, ſa propre raiſon aura de l'auſtérité. Toutes les autres Religions remuent dans le fond de ſon ame des ſentimens qui l'agitent, & des paſſions qui le troublent. Elles ſoûlevent contre la nature des Craintes ſuperſtitieuſes, ou des Zéles furieux, tantôt pour ſacrifier ſes enfans, comme Agamemnon, tantôt pour ſe dévouër ſoi-même, comme Decie. La ſeule Religion Chrétienne appaiſe ce qu'il y a d'inquiet : elle adoucit ce qu'il y a de féroce : elle employe ce que nous avons de tendre en nos mouvemens, non ſeulement avec nos amis & avec nos proches, mais avec les indifferens & en faveur même de nos ennemis.

Voila

Voila quelle eſt la Fin de la Religion Chrétienne, & quel en étoit autrefois l'uſage. Si on en voit d'autres effets aujourd'hui, c'eſt que nous lui avons fait perdre les droits qu'elle avoit ſur nôtre cœur, pour en faire uſurper à nos imaginations ſur elle. De là eſt venuë la Diviſion des eſprits ſur la créance, au lieu de l'Union des volontés ſur les bonnes-œuvres; en ſorte que ce qui devoit être un lien de Charité entre les hommes, n'eſt plus que la matiere de leurs Conteſtations, de leurs Jalouſies, & de leurs Aigreurs.

De la diverſité des opinions on a vû naître celle des partis, & l'attachement des partis a produit les Perſécutions & les Guerres. Des millions d'hommes ont péri à conteſter de quelle maniere on prenoit au Sacrement, ce qu'on demeuroit d'accord d'y prendre. C'eſt un mal qui dure encore & qui durera toûjours, juſqu'à ce que la Religion repaſſe de la Curioſité de nos eſprits à la Tendreſſe de nos cœurs; & que rebutée de la folle préſomption de nos Lumieres, elle aille retrouver les doux mouvemens de nôtre amour.

Sur la Vanité des Diſputes de Religion, & ſur le faux Zéle des Perſecuteurs.

STANCES IRREGULIERES.

CLAUDE le Proteſtant allegue l'ECRITURE,
Dont le ſens par Nicolle eſt toûjours conteſté;
Dans la TRADITION que Nicolle tient ſûre,
Claude ne reconnoît aucune vérité (1).

Toutes ces belles Controverſes
Sur les Religions diverſes,
N'ont jamais produit aucun bien:
Chacun s'anime pour la ſienne;
Et que fait-on pour la Chrétienne?
On diſpute, & l'on ne fait rien.

Comment? *On ne fait rien* pour elle!
On condamne les Juifs au feu;
On extermine l'Infidelle:
Si vous jugez que c'eſt trop peu;

On

(1) Mr Nicolle eſt l'Auteur du Livre intitulé, PRE-JUGEZ LEGITIMES CONTRE LES CALVINISTES. Mr. Claude l'a refuté dans ſa DEFENSE DE LA RE-FOR-

On fera pendre l'Hérétique,
Et quelquefois le Catholique
Aura même peine à ſon tour :
Où pourroit-on trouver plus de zele & d'amour?

Non, non, tu travailles contre elle:
Tout Supplice, Gêne, Tourment,
Tient d'un noir & funeſte zele,
Que ſon humanité dément.

Tu combats ſa propre nature,
Sous prétexte de l'honorer?
Quand pour elle tu fais l'injure,
Qu'elle t'ordonne d'endurer.

PRO-

FORMATION. Voyez là-deſſus le DICTIONAIRE de Mr. Bayle, à l'Article NICOLLE.

PROBLEME

A l'imitation des Eſpagnols :

A

MADEMOISELLE

DE QUEROUALLE (1).

JE ne ſai ce qui nuit le plus au bonheur de la vie des femmes, ou de s'abandonner à tous les mouvemens de la Paſſion, ou de ſuivre tous les ſentimens de la Vertu : je ne ſai ſi leur abandonnement eſt ſuivi de plus de maux, que la contrainte ne leur ôte de plaiſirs. J'ai vû des Voluptueuſes au deſeſpoir du mépris où elles étoient tombées : j'ai vû des Prudes ſoûpirer de leur vertu ; leur cœur géné de leur ſageſſe cherchoit à ſe ſoulager par des ſoû-

(1) Mademoiſelle de Querouallefut envoyée en Angleterre, en 1671, pour donner de l'amour à Charles II. Elle y réuſſit ſi bien, que ce Prince lui

ſoûpirs, du ſecret tourment de n'oſer aimer : enfin j'ai vû les unes pouſſer des regrets vers l'eſtime qu'elles avoient perduë ; j'ai vû les autres pouſſer des deſirs vers les voluptés qu'elles n'oſoient prendre. Heureuſe qui peut ſe conduire diſcretement ſans gêner ſes inclinations ! car s'il y a de la honte à aimer ſans retenuë, il y a bien de la peine à paſſer la vie ſans amour.

Pour éviter ce dernier malheur, Mademoiſelle, il ſera bon que vous ſuiviez un avis que je veux vous donner ſans interêt. Ne rebutez pas trop ſévérement les tentations en ce Pays-ci : elles y ſont modeſtes, elles ont plus de pudeur à s'offrir, que n'en doit avoir une honnête Fille à les écouter. Peut-être êtes-vous aſſez vaine pour ne vous contenter que de vous-même : mais vous vous laſſerez bientôt d'être ſeule à vous plaire & à vous aimer ; & quelque complaiſance que fourniſſe l'amour-propre, vous aurez beſoin de celui d'un autre pour le véritable agrément de vôtre vie. Laiſſez-vous donc aller à la douceur des tentations, au lieu d'écou-

lui donna le titre de *Ducheſſe de Portsmouth* &c. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1671.

d'écouter vôtre fierté. Vôtre fierté vous feroit bien-tôt retourner en France, & la France vous jetteroit, ſelon le deſtin de beaucoup d'autres, en quelque Couvent : mais quand vous choiſiriez de vôtre propre mouvement ce triſte lieu de retraite, encore faudroit-il auparavant vous être renduë digne d'y entrer. Quelle figure y ferez-vous, ſi vous n'avez pas le caractére d'une penitente ? La vraye penitente eſt celle qui s'afflige & ſe mortifie au ſouvenir de ſes fautes : dequoi fera penitence une bonne fille qui n'aura rien fait ? Vous paroîtrez ridicule aux autres Sœurs, qui ſe repentent avec un juſte ſujet, de vous repentir par pure grimace.

Voici un autre inconvénient que vous ne manquerez pas d'eſſuyer, c'eſt qu'au lieu de porter au Couvent le dégoût de l'amour, le Couvent vous en fera naître l'envie. Ce lieu ſaint change l'Amour en Dévotion, quand on a aimé dans le monde : ce lieu plus dangereux que les lieux profanes, change la Dévotion en Amour, quand on n'en a pas fait l'expérience. Alors toute la ferveur de vôtre Zéle s'étant convertie en amour, vous ſoûpirerez inutilement pour

ſes

ſes plaiſirs ; & dans la difficulté de les goûter, vous vous repréſenterez ſans ceſſe pour vôtre tourment la facilité que vous en aviez dans le monde. Ainſi vous ſerez conſumée de regrets, ou devorée de deſirs, ſelon que vôtre ame ſe tournera au ſouvenir de ce que vous avez pû faire, ou à l'imagination de ce que vous ne pourrez exécuter.

Mais ce qu'il y aura de plus étrange pour vous dans le Couvent, c'eſt que vôtre raiſon ne contribuera pas moins que vôtre paſſion, à vous rendre malheureuſe. Plus vous ſerez éclairée, plus vous aurez à ſouffrir de l'imbécilité d'une vieille Supérieure ; & les lumieres de vôtre eſprit ne ſerviront qu'à exciter le murmure de vôtre cœur. Sous une contenance mortifiée vous aurez des ſentimens révoltés ; & obéïſſant à des ordres, où vous ne pourrez ſincerement vous ſoûmettre, ni ouvertement vous oppoſer, vous paſſerez des jours malheureux dans le deſeſpoir de vôtre condition, avec la grimace d'une fauſſe penitence. Triſte vie, ma pauvre Sœur, d'être obligée à pleurer par coûtume le Péché qu'on n'a pas fait, dans le tems que vient l'envie de le faire !

Voila le miſérable état des bonnes Fil-

les, qui portent au Couvent leur innocence. Elles y ſont malheureuſes, pour n'avoir pas fait un bon fondement de leur repentir : fondement ſi néceſſaire aux Maiſons Religieuſes, qu'il faudra vous envoyer aux eaux par pitié, pour vous faire, s'il eſt poſſible, quelque petit ſujet de penitence.

Soit que vous demeuriez dans le monde, comme je le ſouhaite, ſoit que vous en ſortiez, comme je le crains, vôtre interêt eſt d'accommoder deux choſes qui paroiſſent incompatibles, & qui ne le ſont pas, L'AMOUR & LA RETENUE. On vous a dit, peut-être, qu'il vaut mieux n'aimer point du tout, que d'aimer avec cette contrainte : mais la régle de ma Retenuë n'a rien d'auſtere, puis qu'elle preſcrit ſeulement de n'aimer qu'une perſonne à la fois. Celle qui n'en aime qu'une ſe donne ſeulement : celle qui en aime pluſieurs s'abandonne ; & de cette ſorte de bien, comme des autres, l'uſage eſt honnête, & la diſſipation honteuſe.

LET-

(1) Le Comte d'Olonne, Mr. de Vineuil, l'Abbé d'Effiat, & deux ou trois autres, ayant tenu quelques diſcours libres contre le Roi, furent exilés

LETTRE

A

Mr. LE COMTE

D'OLONNE.

AUssi-tôt que je ſûs vôtre Diſgrace (1), je me donnai l'honneur de vous écrire pour vous témoigner mon déplaiſir; & je vous écris préſentement pour vous dire qu'il faut éviter au moins le chagrin, dans le tems où il n'eſt pas en nôtre pouvoir de goûter la joye. S'il y a d'honnêtes-gens au lieu où vous êtes, leur converſation pourra vous conſoler des commerces que vous avez perdus. Et ſi vous n'y en trouvez pas, les Livres & la Bonne-chere vous peuvent être d'un grand ſecours, & d'une aſſez douce conſolation.

lés de la Cour en 1674. Mr. d'Olonne fût d'abord relegué à Orleans ; mais il eut enſuite permiſſion de ſe retirer dans ſa Terre de Montmirel, près de *Villers Cotrets*.

ſolation. Je vous parle en maître qui peut donner des Leçons; non pas que je préſume beaucoup de la force de mon eſprit: mais je penſe avoir quelque droit à prendre de l'autorité ſur les nouveaux Diſgraciés, par une longue expérience des méchantes affaires, & des malheurs.

Parmi les Livres que vous choiſirez pour vôtre entretien à la Campagne, attachez-vous à ceux qui font leurs effets ſur vôtre humeur par leur agrément, plûtôt qu'à ceux qui prétendent fortifier vôtre eſprit par leurs raiſons. Les derniers combattent le mal; ce qui ſe fait toûjours aux dépens de la perſonne en qui le combat ſe paſſe, les premiers le font oublier; & à une douleur oubliée il n'eſt pas difficile de faire ſucceder le ſentiment de la joye.

La Morale n'eſt propre qu'à former méthodiquement une bonne conſcience; & j'ai vû ſortir de ſon écôle des gens graves & compoſés qui donnoient un tour fort ridicule à la prud'hommie. Les vrais honnêtes-gens n'ont que faire de ſes leçons. Ils connoiſſent le bien par la ſeule jeuſteſſe de leur goût, & s'y portent de leur propre mouvement. Ce n'eſt

n'eſt pas qu'il n'y ait de certaines occaſions où ſon aide n'eſt pas à rejetter : mais où l'on peut avoir beſoin de ſon aide, on ſe paſſeroit bien de ces occaſions.

Si vous étiez réduit à la néceſſité de vous faire couper les veines, je vous permettrois de lire SE'NE'QUE, & de l'imiter, encore aimerois-je mieux me laiſſer aller à la nonchalance de PE'TRONE, que d'étudier une fermeté que l'on n'aquiert pas ſans beaucoup d'effort.

Si vous étiez d'humeur à vous dévouër pour la Patrie, je vous conſeillerois de ne lire autre choſe que la vie de ces vieux Romains qui cherchoient à mourir pour le bien de leur Pays : mais en l'état où vous êtes, il vous convient de vivre pour vous, & de paſſer le plus agréablement que vous pourrez le reſte de vôtre vie. Or cela étant comme il eſt, laiſſez-là toute étude de Sageſſe qui ne va pas à diminuer vos chagrins, ou à vous redonner des plaiſirs. Vous chercherez de la conſtance dans SE'NEQUE, & vous n'y trouverez que de l'auſtérité. PLUTARQUE ſera moins génant : cependant il vous rendra grave & ſérieux plus que tranquille. MONTAGNE vous fera mieux connoître l'hom-

l'homme qu'aucun autre ; mais c'eſt l'homme avec toutes ſes foibleſſes, connoiſſance utile dans la bonne fortune pour la moderation, triſte & affligeante dans la mauvaiſe.

Que les Malheureux donc ne cherchent pas dans les Livres à s'attriſter de nos miſéres, mais à ſe réjouïr de nos folies ; & par cette raiſon vous préfererez à la lecture de SE'NE'QUE, de PLUTARQUE & de MONTAGNE ; celle de LUCIEN, de PE'TRONE, de DON-QUICHOTTE. Je vous recommande ſur tout DON QUICHOTTE : quelque affliction que vous ayez, la fineſſe de ſon Ridicule vous conduira imperceptiblement à la joye.

Vous me direz peut-être que je n'ai pas été d'une humeur ſi enjoüée dans mes Malheurs, que je le parois dans les vôtres ; & qu'il eſt malhonnête de donner toutes ſes douleurs à ſes maux, lors qu'on garde ſon indifference, & ſa gayeté même pour ceux de ſes amis. J'en demeurerois d'accord avec vous, ſi j'en uſois de la ſorte : mais je puis dire avec verité, que je ne ſuis gueres moins ſenſible à vôtre Exil que vous-même ; & la joye que je vous conſeil-

le:

le eſt à deſſein de m'en attirer quand je vous aurai vû capable d'en recevoir.

Pour ce qui regarde mes Malheurs, ſi je vous y ai paru plus triſte que je ne vous parois aujourd'hui, ce n'eſt pas que je le fuſſe en effet. Je croyois que les Diſgraces exigeoient de nous la bienſéance d'un air douloureux, & que cette mortification apparente étoit un reſpect dû à la volonté des Supérieurs, qui ſongent rarement à nous punir ſans deſſein de nous affliger : mais ſachez que ſous de triſtes dehors & une contenance mortifiée, je me ſuis donné toute la ſatisfaction que j'ai ſû trouver en moi-même, & tout le plaiſir que j'ai pû prendre dans le commerce de mes amis.

Après avoir trouvé ridicule la gravité de la Morale, je ſerois ridicule moi-même ſi je continuois un diſcours ſi ſérieux : ce qui me fait paſſer à des conſeils moins gênans que les inſtructions.

Accommodez autant qu'il vous ſera poſſible vôtre Goût à vôtre Santé : c'eſt un grand ſecret de pouvoir concilier l'agréable & le néceſſaire en deux choſes qui ont été preſque toûjours oppoſées. Pour ce

ce grand ſecret, néanmoins, il ne faut qu'être ſobre & délicat: & que ne doit-on pas faire, pour apprendre à manger délicieuſement aux heures du repas; ce qui tient l'eſprit & le corps dans une bonne diſpoſition pour toutes les autres? On peut être ſobre ſans être délicat; mais on ne peut jamais être délicat ſans être ſobre. Heureux qui a les deux qualités enſemble! il ne ſépare point ſon régime d'avec ſon plaiſir.

N'épargnez aucune dépenſe pour avoir des Vins de Champagne, fuſſiez-vous à deux cens lieuës de Paris. Ceux de Bourgogne ont perdu leur crédit avec les gens de bon-goût, & à peine conſervent-ils un reſte de vieille réputation chez les marchands. Il n'y a point de Province qui fourniſſe d'excellens Vins pour toutes les ſaiſons que la Champagne. Elle nous fournit le Vin d'Ay, d'Avenet, d'Auvilé, juſqu'au printems; Teſſy, Sillery, Verſenai, pour le reſte de l'année.

Si vous me demandez lequel je préfere de tous les Vins, ſans me laiſſer aller à des modes de goûts qu'introduiſent de faux délicats, je vous dirai que le bon Vin d'Ay eſt le plus naturel de tous

tous les Vins, le plus ſain, le plus épuré de toute ſenteur de terroir, d'un agrément le plus exquis, par ſon goût de pêche qui lui eſt particulier, & le premier, à mon avis, de tous les goûts. Leon X, Charles-Quint, François I, Henri VIII, avoient tous leur propre Maiſon dans Ay, ou proche d'Ay, pour y faire plus curieuſement leurs proviſions. Parmi les plus grandes affaires du monde qu'eurent ces grands Princes à démêler, avoir du Vin d'Ay ne fut pas un des moindres de leurs ſoins.

Ayez peu de curioſité pour les Viandes rares, & beaucoup de choix pour celles qu'on peut avoir commodément. Un Potage de ſanté bien naturel, qui ne ſera ni trop peu fait, ni trop conſommé, ſe doit préferer pour un ordinaire à tous les autres, tant par la juſteſſe de ſon goût, que par l'utilité de ſon uſage. Du Mouton tendre & ſucculent; du Veau de bon lait, blanc & délicat; la Volaille de bon ſuc, moins engraiſſée que nourrie; la Caille graſſe priſe à la campagne; un Faiſan, une Perdrix, un Lapin, qui ſentent bien chacun dans ſon goût ce qu'ils doivent ſentir, ſont les véritables Viandes qui pourront faire en differentes ſaiſons les délices

de

de vôtre repas. La Gelinote de Bois eſt eſtimable ſur tout par ſon excellence, mais peu à conſeiller où vous êtes & où je ſuis, par ſa rareté.

Si une néceſſité indiſpenſable vous fait dîner avec quelques-uns de vos Voiſins, que leur argent ou leur adreſſe aura ſauvé de l'Arriere-ban, louëz le Lievre, le Cerf, le Chevreuil, le Sanglier, & n'en mangez point: que les Canards & quaſi les Cercelles s'attirent la même louange. De toutes les Viandes noires, la ſeule Becaſſine ſera ſauvée en faveur du goût, avec un leger préjudice de la ſanté.

Que tous Mêlanges & Compoſitions de cuiſine, appellés *Ragouts* ou *Hors-d'œuvres*, paſſent auprès de vous pour des eſpeces de poiſons. Si vous n'en mangez qu'un peu, ils ne vous feront qu'un peu de mal: ſi vous en mangez beaucoup, il n'eſt pas poſſible que leur poivre, leur vinaigre & leurs oignons ne ruïnent à la fin vôtre goût, & n'alterent bien-tôt vôtre ſanté. Les Sauces toutes ſimples que vous ferez vous-même, ne peuvent avoir rien de malfaiſant. Le ſel & l'orange ſont l'aſſaiſonnement le plus général & le plus naturel.

turel. Les fines herbes ſont plus ſaines & ont quelque choſe de plus exquis que les Epices: mais elles ne ſont pas également propres à toutes choſes. Il faut les employer avec diſcernement aux mets où elles s'accommodent le mieux, & les diſpenſer avec tant de diſcretion, qu'elles relevent le propre goût de la Viande ſans faire quaſi ſentir le leur.

Après avoir parlé de la qualité des Vins, & de la condition des Viandes, il faut venir au conſeil le plus néceſſaire pour l'accommodement du Goût & de la Santé.

Que la nature vous incite à boire & à manger par une diſpoſition ſecrete, qui ſe fait legérement ſentir, & ne vous y preſſe pas par le beſoin. Où il n'y a point d'appetit, la plus ſaine nourriture eſt capable de nous nuire, & la plus agréable de nous dégoûter: où il y a de la faim, la néceſſité de manger eſt une eſpece de mal qui en cauſe un autre après le repas, pour avoir fait manger plus qu'il ne faut. L'appetit donne de l'exercice à nôtre chaleur naturelle dans la digeſtion: l'avidité lui prépare du travail & de la peine. Le moyen de nous tenir toûjours dans une diſpoſition agréable, c'eſt de ne ſouffrir

frir ni vuide, ni répletion; afin que la nature n'ait jamais à ſe remplir avidement de ce qui lui manque, ni à ſe ſoulager avec empreſſement de ce qui la charge.

Voila tous les Conſeils que mon Expérience m'a ſû fournir pour la Lecture & pour la Bonne-chere. Je ne veux pas finir ſans toucher un mot de ce qui regarde l'Amour.

Si vous avez une Maîtreſſe à Paris, oubliez-la le plûtôt qu'il vous ſera poſſible: car elle ne manquera pas de changer, & il eſt bon de prévenir les infidéles. Une perſonne aimable à la Cour y veut être aimée, & là où elle eſt aimée elle aime à la fin. Celles qui conſervent de la paſſion pour les gens qu'elles ne voyent plus, en font naître bien peu en ceux qui les voyent: la continuation de leur amour pour les abſens eſt moins un honneur à leur conſtance, qu'une honte à leur beauté. Ainſi, Monſieur, que vôtre Maîtreſſe en aime un autre, ou qu'elle vous aime encore, le bon-ſens vous la doit faire quitter comme trompeuſe, ou comme mépriſée. Cependant, en cas que vous voyiez quelque jour à la fin de vôtre

Diſ-

Diſgrace, vous ne devez pas en mettre à vôtre amour. Les courtes abſences animent les paſſions, au lieu que les longues les font mourir.

De quelque côté que ſe tourne vôtre eſprit, ne lui donnez pas un nouveau poids par la gravité des choſes trop ſérieuſes. La diſgrace n'a que trop de ſa propre peſanteur. Faites, en vôtre Exil, ce que Petrone fit à ſa Mort: *Amove res ſerias quibus gravitatis & conſtantiæ gloria peti ſolet; tibi, ut illi, levia carmina & faciles verſus.*

Il y en a que leur Malheur a rendu Dévots par un certain attendriſſement, par une pitié ſecrete qu'on a pour ſoi, aſſez propre à diſpoſer les hommes à une vie plus religieuſe. Jamais diſgrace ne m'a donné cette eſpece d'attendriſſement: la nature ne m'a pas fait aſſez ſenſible à mes propres maux. La perte de mes amis pourroit me donner de ces douleurs tendres, & de ces triſteſſes délicates dont les ſentimens de dévotion ſe forment avec le tems. Je ne conſeillerois jamais à perſonne de reſiſter à la dévotion qui ſe forme de la tendreſſe, ni à celle qui nous donne de la confiance. L'une touche l'ame agréablement; l'autre aſſûre à l'eſprit un

un doux repos : mais tous les hommes & particulierement les Malheureux, doivent ſe défendre avec ſoin d'une dévotion ſuperſtitieuſe qui mêleroit ſa noirceur avec celle de l'infortune.

Sur les premieres Années de la Régence.

A

MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

STANCES IRREGULIERES.

J'Ai vû le tems de la bonne Régence,
Tems, où régnoit une heureuſe abondance;
Tems, où la Ville auſſi bien que la Cour
Ne reſpiroient que les jeux & l'amour.

Une Politique indulgente,
De nôtre nature innocente
Favoriſoit tous les deſirs;
Tout goût paroiſſoit légitime,
La douce erreur ne s'appelloit point crime,
Les vices délicats ſe nommoient des plaiſirs.

Meu-

Meubles, habits, repas, danſes, Muſiques;
Un air facile avec la propreté;
Rien de contraint, pas trop de liberté;
Peu de gens vains, preſque tous magnifiques:
N'avoir chez ſoi que la commodité;
Faiſoit alors les chagrins domeſtiques
Qu'aux autres tems fait la néceſſité.

Dans le commerce, on étoit ſociable;
Dans l'entretien naturel, agréable;
On haïſſoit un chagrin médiſant,
On mépriſoit un fade complaiſant;
La vérité délicate & ſincere
Avoit trouvé le ſecret de nous plaire.

L'art de flater en parlant librement,
L'art de railler toûjours obligeamment,
En ce tems ſeul étoient choſes connuës;
Auparavant nullement entenduës;
Et l'on pourroit aujourd'hui ſûrement
Les mettre au rang des ſciences perduës.

Le ſérieux n'avoit point les défauts
Des gravités, qui ſont les importantes;
Et le plaiſant rien d'outré ni de faux:
Femmes ſavoient, ſans faire les ſavantes,
Moliere en vain eût cherché dans la Cour
Ses RIDICULES affectées;
Et ſes FACHEUX n'auroient pas vû le jour
Manque d'objets à fournir les idées.

Aucun amant qui ne ſervît ſon Roi,
Guerrier aucun qui ne ſervît ſa Dame:
On ménageoit l'honneur de ſon emploi,
On ménageoit la douceur de ſa flame;
Tantôt les cœurs s'attachoient aux appas
Libres tantôt ils cherchoient les combats.

Un jeune Duc (1) qui tenoit la Victoire
Comme une Eſclave attachée à ſon Char,
Par ſa Valeur, par l'éclat de ſa Gloire
Fit oublier Alexandre & Céſar.
Que ne mouroit alors ſon Eminence (2),
Pour ſon bonheur, & pour nôtre repos!
Elle eût fini ſes beaux jours à propos
Laiſſant un nom toûjours cher à la France.

DE

LA TRAGEDIE

ANCIENNE ET MODERNE.

ON n'a jamais vû tant de Régles pour faire de belles Tragédies, & on

(1) Le Duc d'Enguien.
(2) Le Cardinal Mazarin.
(3) François Hedelin, Abbé d'Aubignac, publia

on en fait ſi peu qu'on eſt obligé de repréſenter toutes les vieilles. Il me ſouvient que l'Abbé d'Aubignac en compoſa une ſelon toutes les Loix qu'il avoit impérieuſement données pour le Théatre (3). Elle ne réüſſit point ; & comme il ſe vantoit par tout d'être le ſeul de nos Auteurs qui eût bien ſuivi les Préceptes d'ARISTOTE ; *je ſai bon gré à Mr. d'Aubignac*, dit Monſieur le Prince, *d'avoir ſi bien ſuivi les Régles d'Ariſtote : mais je ne pardonne point aux Régles d'Ariſtote d'avoir fait faire une ſi méchante Tragédie à Mr. d'Aubignac.*

Il faut convenir que la POETIQUE d'Ariſtote eſt un excellent ouvrage : cependant il n'y a rien d'aſſez parfait pour régler toutes les Nations & tous les Siécles. Deſcartes & Gaſſendi ont découvert des vérités qu'Ariſtote ne connoiſſoit pas: Corneille a trouvé des beautés pour le Théatre qui ne lui étoient pas connuës: nos Philoſophes ont remarqué des erreurs

(3) blia en 1657, un Traité de la PRATIQUE DU THE'ATRE. Quelque tems après il donna une Tragedie en proſe, intitulée ZENOBIE, qui ne réuſſit point.

reurs dans ſa PHYSIQUE : nos Poëtes ont vû des défauts dans ſa POETIQUE, pour le moins à nôtre égard, toutes choſes étant auſſi changées qu'elles le ſont.

Les Dieux & les Déeſſes cauſoient tout ce qu'il y avoit de grand & d'extraordinaire ſur le Théatre des Anciens, par leurs haines, par leurs amitiés, par leurs vengeances, par leurs protections; & de tant de choſes ſurnaturelles, rien ne paroiſſoit fabuleux au Peuple, dans l'opinion qu'il avoit d'une ſociété entre les Dieux & les hommes. Les Dieux agiſſoient preſque toûjours par des paſſions humaines : les hommes n'entreprenoient rien ſans le conſeil des Dieux, & n'exécutoient rien ſans leur aſſiſtance. Ainſi dans ce mêlange de la divinité & de l'humanité, il n'y avoit rien qui ne ſe pût croire.

Mais toutes ces merveilles aujourd'hui nous

(1) C'eſt ce qu'on a vû dans le XV & le XVI ſiécle, où les Hiſtoires de l'Ancien & du Nouveau Teſtament étoient repreſentées, ou pour parler le langage de ce tems-là, étoient *jouées par perſonnages*, ſur des Théatres publics. Caſtelvetro dit qu'on *jouoit* à Rome la *Paſſion* de Jeſus-Chriſt de telle maniere, que les Spectateurs éclatoient de rire.

nous ſont fabuleuſes. Les Dieux nous manquent, & nous leur manquons; & ſi voulant imiter les Anciens en quelque façon, un Auteur introduiſoit des Anges & des Saints ſur nôtre ſcéne, il ſcandaliſeroit les dévots comme profane, & paroîtroit imbécille aux Libertins. Les Prédicateurs ne ſouffriroient point que la Chaire & le Théatre fuſſent confondus, & qu'on allât apprendre de la bouche des Comédiens, ce qu'on débite avec autorité dans les Egliſes à tous les peuples.

D'ailleurs, ce ſeroit donner un grand avantage aux Libertins, qui pourroient tourner en ridicule à la Comédie, les mêmes choſes qu'ils reçoivent dans les Temples avec une apparente ſoûmiſſion; & par le reſpect du lieu où elles ſont dites, & par la révérence des perſonnes qui les diſent (1).

Mais poſons que nos Docteurs abandonnent

rire. On la *jouoit* auſſi en France: & j'ai une Piece imprimée en 1541, ſous ce titre; *Senſuit le miſtere de la Paſſion de noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt. Nouuelllement reueu & corrige oultre les precedentes impreſſions. Auec les additions faictes, par treseloquent & ſcientificque docteur Maiſtre Iehan Michel. Lequel miſtere fuſt ioue a Angiers moult triumphamment.*

nent toutes les matieres ſaintes à la liberté du Théatre; faiſons en ſorte que les moins dévots les écoutent avec toute la docilité que peuvent avoir les perſonnes les plus ſoûmiſes: il eſt certain que de la doctrine la plus ſainte, des actions les plus Chrétiennes, & des vérités les plus utiles, on fera les Tragédies du monde qui plairont le moins.

L'eſ-

Et dernierement à Paris. Auec le nombre des perſonnages qui ſont a la fin dudit liure. Et ſont en nombre, CXLI.

On *jouoit*, de même, les *Actes des Apôtres.* Cet ouvrage, qui contient deux Volumes, eſt intitulé: *Le premier Volume des Catholiques œuvres & Actes des Apoſtres rodigez en eſcript par Sainct Luc Euangeliſte & Hyſtoriographe depute par le Sainct Eſprit. Icellui Sainct Luc eſcripuant a Theophile. Auecques pluſieurs Hyſtoires en icellui inſerez des geſtes des Céſars. . . . . Le tout ueu & corrige bien & deuement ſelon la vraie verite. Et ioue par perſonnages à Paris en l'Hoſtel de Flandres Lan Mil cinq cens XLI. Auec Priuilege du Roy* &c. Mr. Bayle en a donné quelques extraits dans le Supplement *de ſon* Dictionaire, à l'Article Choquet (*Louïs*).

Les deſordres cauſez par ces ſortes de *Jeux*, furent repreſentez, au Parlement de Paris d'une maniere très-vive & très-forte en 1541 par le Procureur général du Roi. „ Pendant leſdits ieux, (dit-il, parlant du *Myſtere de la Paſſion*, & des *Actes des Apôtres*), „ le commun peuple dez huit „ à neuf heures du matin és iours de Feſtes delaiſ- „ ſoit ſa Meſſe Paroiſſiale, Sermon & Veſpres, pour

L'eſprit de nôtre Religion eſt directement oppoſé à celui de la Tragédie. L'humilité & la patience de nos Saints ſont trop contraires aux vertus des Heros que demande le Théatre. Quel zele, quelle force, le Ciel n'inſpire-t-il pas à Néarque & à Polyeucte (2) ; & que ne font pas ces nouveaux Chrétiens pour répondre

„ pour aller esdits ieux garder ſa place, & y eſtre „ juſqu'à cinq heures du ſoir: ont ceſſé les Predi- „ cations, car n'euſſent eu les Predicateurs qui les „ euſt eſcoutez. Et retournant desdits ieux, ſe „ mocquoient hautement & publiquement par les „ ruës desdits ieux & des ioueurs, contrefaiſant „ quelque langage impropre qu'ils auoient ouis „ deſdits ieux ou autre choſe mal faite, criant par „ deriſion que *le S. Eſprit n'auoit point voulu deſ-* „ *cendre*, & par d'autres mocqueries. Et le plus „ ſouvent les Preſtres des Paroiſſes pour auoir leur „ paſſe-tems d'aller eſdits ieux, ont delaiſſé dire „ Veſpres les iours de Feſte, ou les ont dites tous „ ſeuls dez l'heure de Midy, heure non accouſ- „ tumée : & meſme les Chantres ou Chapellains „ de la Sainte Chapelle de ce Palais tant que „ leſdits ieux ont duré. [Il avoit dit auparavant qu'on les *avoit fait durer l'eſpace de ſix ou ſept mois*], „ ont dit Veſpres les iours de Feſtes à „ l'heure de Midy, & encore les diſoient en poſte „ & à la legere pour aller eſdits ieux, &c". Je donnerai cette Piece toute entiere dans mes Additions au COLOMESIANA.

(2) Voyez le POLYEUCTE de Corneille.

pondre à ces heureuſes inſpirations? L'amour & les charmes d'une jeune épouſe cherement aimée, ne font aucune impreſſion ſur l'eſprit de Polyeucte. La conſideration de la politique de Felix, comme moins touchante, fait moins d'effet. Inſenſible aux prieres & aux menaces, Polyeucte a plus d'envie de mourir pour Dieu, que les autres hommes n'en ont de vivre pour eux. Néanmoins ce qui eût fait un beau Sermon, faiſoit une miſérable Tragédie, ſi les entretiens de Pauline & de Sévére, animés d'autres ſentimens & d'autres paſſions, n'euſſent conſervé à l'Auteur la réputation que les Vertus Chrétiennes de nos Martyrs lui euſſent ôtée.

Le Théatre perd tout ſon agrément dans la repréſentation des choſes ſaintes, & les choſes ſaintes perdent beaucoup de la religieuſe opinion qu'on leur doit, quand on les repréſente ſur le Théatre.

A la vérité, les Hiſtoires du Vieux Teſtament s'accommoderoient beaucoup mieux à nôtre ſcéne. Moïſe, Samſon, Joſué y feroient tout un autre effet que Polyeucte & Néarque. Le merveilleux qu'ils y produiroient, a quelque choſe de plus

plus propre pour le Théatre. Mais il me ſemble que les Prêtres ne manqueroient pas de crier contre la profanation de ces Hiſtoires ſacrées, dont ils rempliſſent leurs converſations ordinaires, leurs Livres, & leurs Sermons. Et à parler ſainement, le Paſſage de la Mer rouge, ſi miraculeux, le Soleil arrêté dans ſa courſe, à la priere de Joſué; les Armées défaites par Samſon avec une Mâchoire d'Ane; toutes ces merveilles, disje, ne ſeroient pas crûës à la Comédié, parce qu'on y ajoûte foi dans la Bible : mais on en douteroit bien-tôt dans la Bible, parce qu'on n'en croiroit rien à la Comédie.

Si ce que je dis eſt fondé ſur de bonnes & de ſolides raiſons, il faut nous contenter de choſes purement naturelles, mais extraordinaires; & choiſir en nos Héros des actions principales, qui ſoient reçûës dans nôtre créance comme humaines, & qui nous donnent de l'admiration comme rares & élevées au deſſus des autres. En deux mots, il ne nous faut rien que de grand, mais d'humain: dans l'humain, éviter le médiocre; dans le grand, le fabuleux.

Je ne veux pas comparer la PHARSALE à l'ENEIDE; je connois la juſte difference de leur valeur: mais à l'égard de l'élevation, Pompée, Céſar, Caton, Curion, Labienus ont plus fait pour LUCAIN; que n'ont fait pour VIRGILE, Jupiter, Mercure, Junon, Venus, & toute la ſuite des autres Déeſſes & des autres Dieux.

Les idées que nous donne Lucain des Grands-hommes, ſont véritablement plus belles & nous touchent plus que celles que nous donne Virgile des Immortels. Celui-ci a revêtu ſes Dieux de nos foibleſſes, pour les ajuſter à la portée des hommes: celui-là éleve ſes Héros juſqu'à pouvoir ſouffrir la comparaiſon des Dieux:

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

Dans Virgile, les Dieux ne valent pas des Héros: dans Lucain, les Héros valent des Dieux.

Pour vous dire mon véritable ſentiment, je croi que la Tragédie des Anciens auroit fait une perte heureuſe en perdant ſes Dieux avec ſes Oracles & ſes Devins.

C'étoit

C'étoit par ces Dieux, ces Oracles, ces Divins, qu'on voyoit régner au Théatre un eſprit de Superſtition & de Terreur, capable d'infecter le genre humain de mille erreurs, & de l'affliger encore de plus de maux. Et à conſiderer les impreſſions ordinaires que faiſoit la Tragédie dans Athénes ſur l'ame des Spectateurs, on peut dire que Platon étoit mieux fondé pour en défendre l'uſage, que ne fut Ariſtote pour le conſeiller: car la Tragédie conſiſtant, comme elle faiſoit, aux mouvemens exceſſifs de la *Crainte* & de la *Pitié*; n'étoit-ce pas faire du Théatre une Ecole de frayeur & de compaſſion, où l'on apprenoit à s'épouvanter de tous les périls, & à ſe deſoler de tous les malheurs?

On aura de la peine à me perſuader qu'une ame accoûtumée à s'effrayer ſur ce qui regarde les maux d'autrui, puiſſe être dans une bonne aſſiette ſur les maux qui la regardent elle-méme. C'eſt peut-être par là que les Athéniens devinrent ſi ſuſceptibles des impreſſions de la peur; & que cet eſprit d'épouvante inſpiré au Théatre avec tant d'art, ne devint que trop naturel dans les Armées.

A Sparte & à Rome, où le public n'expoſoit à la vûë des citoyens que des exemples de valeur & de fermeté, le peuple ne fut pas moins fier & hardi dans les combats, que ferme & conſtant dans les calamités de la République. Depuis qu'on eut formé dans Athénes cet Art de craindre & de ſe lamenter; on mit en uſage à la guerre ces malheureux mouvemens qui avoient été comme appris aux repréſentations.

Ainſi l'eſprit de Superſtition cauſa la déroute des armées; & celui de Lamentation fit qu'on ſe contenta de pleurer les grands malheurs, quand il faloit y chercher quelque remede. Mais comment n'eût-on pas appris à ſe déſoler dans cette pitoyable école de commiſération? Ceux qu'on y repréſentoit étoient des exemples de la derniere miſére, & des ſujets d'une médiocre vertu.

Telle étoit l'envie de ſe lamenter, qu'on expoſoit bien moins de vertus que de malheurs; de peur qu'une ame élevée à l'admiration des Héros, ne fût moins propre à s'abandonner à la Pitié pour un miſérable: & afin de mieux imprimer les ſentimens de Crainte & d'Affliction

fliction aux ſpectateurs, il y avoit toûjours ſur le Théatre des Chœurs d'Enfans, de Vierges, de Vieillards, qui fourniſſoient à chaque évenement, ou leurs frayeurs, ou leurs larmes.

Ariſtote connut bien le préjudice que cela pourroit faire aux Athéniens; mais il crut y apporter aſſez de remede en établiſſant une certaine *Purgation* que perſonne juſqu'ici n'a entenduë, & qu'il n'a pas bien compriſe lui-même, à mon jugement: car y a-t-il rien de ſi ridicule que de former une ſcience qui donne ſûrement la maladie, pour en établir une autre qui travaille incertainement à la gueriſon? que de mettre la perturbation dans une ame, pour tâcher après de la calmer par les réflexions qu'on lui fait faire ſur le honteux état où elle s'eſt trouvée?

Entre mille perſonnes qui aſſiſteront au Théatre, il y aura peut-être ſix Philoſophes, qui ſeront capables d'un retour à la tranquillité, par ces ſages & utiles méditations: mais la Multitude ne fera point ces réflexions; & on peut preſque aſſûrer que par l'habitude de ce qu'on voit au Théatre, on s'en formera une de ces malheureux mouvemens.

On ne trouve pas les mêmes inconveniens dans nos Repréſentations, que dans celles de l'Antiquité; puis que nôtre Crainte ne va jamais à cette ſuperſtitieuſe Terreur, qui produiſoit de ſi méchans effets pour le courage. Nôtre Crainte n'eſt le plus ſouvent qu'une agréable inquiétude qui ſubſiſte dans la ſuſpenſion des eſprits; c'eſt un cher interêt que prend nôtre ame aux ſujets qui attirent ſon affection.

On peut dire à peu près la même choſe de la Pitié à nôtre égard. Nous la dépouillons de toute ſa foibleſſe, & nous lui laiſſons tout ce qu'elle peut avoir de charitable & d'humain. J'aime à voir plaindre l'infortune d'un grand-homme malheureux; j'aime qu'il s'attire de la compaſſion, & qu'il ſe rende quelquefois maître de nos larmes: mais je veux que ces larmes tendres & généreuſes regardent enſemble ſes malheurs & ſes vertus, & qu'avec le triſte ſentiment de la Pitié nous ayons celui d'une Admiration animée, qui faſſe naître en nôtre ame comme un amoureux deſir de l'imiter.

Il nous reſtoit à mêler un peu d'amour dans la nouvelle Tragédie, pour nous

nous ôter mieux ces noires idées que nous laiſſoit l'ancienne par la Superſtition & par la Terreur. Et dans la vérité, il n'y a point de paſſion qui nous excite plus à quelque choſe de noble & de généreux qu'un honnête amour. Tel peut s'abandonnner lâchement à l'inſulte d'un ennemi peu redoutable, qui défendra ce qu'il aime juſqu'à la mort contre les attaques du plus vaillant. Les Animaux les plus foibles & les plus timides; les animaux que la nature a formés pour toûjours craindre & toûjours fuir, vont fierement au devant de ce qu'ils craignent le plus, pour garantir le ſujet de leur amour. L'amour a une chaleur qui ſert de courage à ceux qui en ont le moins. Mais, à confeſſer la vérité, nos Auteurs ont fait un auſſi méchant uſage de cette belle paſſion, qu'en ont fait les Anciens de leur Crainte & de leur Pitié: car, à la reſerve de huit ou dix Piéces, où ſes mouvemens ont été ménagés avec beaucoud d'avantage, nous n'en avons point où les Amans & l'Amour ne ſe trouvent également défigurés.

Nous mettons une tendreſſe affectée où nous devons mettre les ſentimens les plus nobles. Nous donnons de la moleſſe à

ce

ce qui devroit être le plus touchant ; & quelquefois nous penſons exprimer naïvement les graces du naturel, que nous tombons dans une ſimplicité baſſe & honteuſe.

Croyant faire les Rois & les Empereurs de parfaits Amans, nous en faiſons des Princes ridicules ; & à force de plaintes & de ſoûpirs, où il n'y auroit ni à plaindre ni à ſoûpirer, nous les rendons imbécilles comme Amans & comme Princes. Bien ſouvent nos plus grands Héros aiment en Bergers ſur nos Théatres, & l'innocence d'une eſpece d'amour champêtre leur tient lieu de toute gloire & de toute vertu.

Si une Comédienne a l'art de ſe plaindre & de pleurer d'une maniere touchante, nous lui donnons des larmes aux endroits qui demandent de la gravité ; & parce qu'elle plaît mieux quand elle eſt ſenſible, elle aura par tout indifferemment de la douleur.

Nous voulons un amour quelquefois naïf, quelquefois tendre, quelquefois douloureux ; ſans prendre garde à ce qui deſire de la naïveté, de la tendreſſe, de la douleur : & cela vient de ce que voulant par tout de l'amour,

mour, nous cherchons de la diverſité dans les manieres, n'en mettant preſque jamais dans les paſſions.

J'eſpere que nous trouverons un jour le véritable uſage de cette paſſion, devenuë trop ordinaire. Ce qui doit être l'adouciſſement des choſes, ou trop barbares, ou trop funeſtes; ce qui doit toucher noblement les ames, animer les courages, & élever les eſprits; ne ſera pas toûjours le ſujet d'une petite tendreſſe affectée, ou d'une imbécille ſimplicité. Alors nous n'aurons que faire de porter envie aux anciens: ſans un amour trop grand pour l'Antiquité, ou un trop grand dégoût pour nôtre ſiécle, on ne fera point des Tragédies de Sophocle & d'Euripide, les modelles des Piéces de nôtre tems.

Je ne dis point que ces Tragédies n'ayent eû ce qu'elles devoient avoir pour plaire au goût des Athéniens: mais qui pourroit traduire en François dans toute ſa force l'OEDIPE même, ce chef-d'œuvre des Anciens; j'oſe aſſûrer que rien au monde ne nous paroîtroit plus barbare, plus funeſte, plus oppoſé aux vrais ſentimens qu'on doit avoir.

Nô-

Nôtre Siécle a du moins cet avantage, qu'il y eſt permis de haïr librement les vices, & d'avoir de l'amour pour les vertus. Comme les Dieux cauſoient les plus grands crimes ſur le Théatre des Anciens, les crimes captivoient le reſpect des ſpectateurs, & on n'oſoit pas trouver mauvais ce qui étoit abominable. Quand Agamemnon ſacrifia ſa propre fille, & une fille tendrement aimée, pour appaiſer la colere des Dieux; ce Sacrifice barbare fut regardé comme une pieuſe obéïſſance, comme le dernier effet d'une religieuſe ſoûmiſſion.

Que ſi l'on conſervoit en ce tems-là les vrais ſentimens de l'humanité, il faloit murmurer contre la Cruauté des Dieux en impie; & ſi l'on vouloit être dévot envers les Dieux, il faloit être cruel & barbare envers les Hommes: il faloit faire, comme Agamemnon, la derniere violence à la nature & à ſon amour:

Tantum Religio potuit ſuadere malorum,

dit Lucrece ſur ce ſacrifice barbare.

Aujourd'hui nous voyons repréſenter les Hommes ſur le Théatre ſans l'intervention

vention des Dieux, plus utilement cent fois pour le public & pour les particuliers ; car il n'y aura dans nos Tragédies, ni de Scelerat qui ne ſe déteſte, ni de Héros qui ne ſe faſſe admirer. Il y aura peu de crimes impunis, peu de Vertus qui ne ſoient recompenſées. Avec les bons exemples que nous donnons au public ſur le Théatre; avec ces agréables ſentimens d'Amour & d'Admiration, diſcretement ajoûtés à une Crainte & à une Pitié rectifiées, on arrivera chez nous à la perfection que deſire Horace :

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci ;

ce qui ne pouvoit jamais être ſelon les Régles de l'ancienne Tragédie.

Je finirai par un ſentiment hardi & nouveau. C'eſt qu'on doit rechercher à la Tragédie, devant toutes choſes, une Grandeur d'ame bien exprimée, qui excite en nous une tendre Admiration. Il y a dans cette ſorte d'Admiration quelque raviſſement pour l'eſprit, le courage y eſt élevé, l'ame y eſt touchée.

SUR

SUR

LES CARACTERES DES TRAGEDIES.

J'Ai eu deſſein autrefois de faire une Tragédie, & ce qui me faiſoit le plus de peine, c'étoit de me défendre d'un ſentiment ſecret d'amour-propre, qui nous laiſſe renoncer difficilement à nos qualités pour prendre celles des autres. Il me ſouvient que je formois mon Caractére ſans y penſer, & que le Héros deſcendoit inſenſiblement au peu de mérite de Saint Evremond, au lieu que Saint Evremond devoit s'élever aux grandes vertus de ſon Héros. Il étoit de mes paſſions comme de mon caractére; j'exprimois mes mouvemens voulant exprimer les ſiens. Si jétois amoureux, je tournois toutes choſes ſur l'amour; ſi je me trouvois pitoyable, je ne manquois pas de fournir des infortunes à ma Pitié: je faiſois dire ce que je ſentois moi-même

me ; & pour comprendre tout en peu de mots, je me repréſentois ſous le nom d'autrui. N'accuſons pas quelques Héros de nos Tragédies de verſer des pleurs, qui devoient couler ſeulement en quelques endroits ; ce ſont les larmes des Poëtes, qui trop ſenſibles de leur naturel ne peuvent réſiſter à la tendreſſe qu'ils ſe ſont formée. S'ils ne faiſoient qu'entrer dans le ſentiment des Héros, leur ame prêtée ſeulement à la douleur, pourroit garder quelque meſure dans la paſſion : mais pour s'en faire une propre à eux-mêmes, ils expriment avec vérité ce qu'ils devoient repréſenter dans la vrai-ſemblance. C'eſt un grand ſecret de ſavoir nous exprimer avec juſteſſe en ce qui regarde les penſées, & beaucoup plus en ce qui touche le ſentiment : car l'ame a bien plus de peine à ſe défaire de ce qu'elle ſent, que l'eſprit à ſe dégager de ce qu'il penſe.

Véritablement la paſſion doit être remplie, mais jamais outrée ; & ſi les Spectateurs étoient réduits à choiſir entre deux vices, ils ſouffriroient le défaut plus aiſément que l'excès. Celui qui ne pouſſe pas aſſez les mouvemens, ne contente pas ; c'eſt ne pas donner ſujet de ſe louër : celui qui les outre, bleſſe l'eſprit ; c'eſt don-

donner ſujet de ſe plaindre. Le premier laiſſe à nôtre imagination le plaiſir d'ajoûter d'elle-même ce qu'il n'a ſû fournir : le ſecond nous donne la peine de retrancher, toûjours difficile & ennuyeuſe. Quand le cœur particulierement s'eſt ſenti touché autant qu'il doit l'être, il cherche à ſe ſoulager : revenus de ces mouvemens aux lumieres de l'eſprit, nous jugeons peu favorablement de la tendreſſe & des larmes. Celles du plus malheureux doivent être ménagées avec grande diſcretion ; car le Spectateur le plus tendre a bien-tôt ſeché les ſiennes : *citò areſcit lacryma in aliena miſeria* (1).

En effet, ſi on s'afflige trop longtems ſur le Théatre, ou nous nous moquons de la foibleſſe de celui qui pleure : ou la longue pitié d'un long tourment qui fait paſſer les maux d'autrui en nous-mêmes, bleſſe la nature, qui a dû être ſeulement touchée. Toutes les fois que je me trouve à des Piéces fort touchantes, les larmes des Acteurs attirent

(1) *Nihil eſt tam miſerabile, quàm ex beato miſer. Et hoc totum quidem moveat, ſi bona ex fortuna quis cadat; & à quorum caritate divellatur; quæ amittat, aut amiſerit; in quibus malis ſit, futuruſve*

rent les miennes avec une douceur ſecrete que je ſens à m'attendrir : mais ſi l'affliction continuë, mon ame s'en trouve incommodée, & attend avec impatience quelque changement qui la délivre d'une impreſſion douloureuſe. J'ai vû arriver ſouvent en de longs diſcours de Tendreſſe, que l'Auteur donne à la fin toute autre idée que celle de l'Amant qu'il a deſſein de repréſenter. Cet Amant devient quelquefois un Philoſophe, qui raiſonne dans la paſſion, ou qui nous explique par une eſpece de leçon, de quelle maniere elle s'eſt formée. Quelquefois l'eſprit du Spectateur qui pouſſoit d'abord ſon imagination juſqu'à la Perſonne qu'on repréſente, revient à ſoi-même, deſabuſé qu'il eſt, & ne connoît plus que le Poëte, qui dans une eſpece d'Elegie nous veut faire pleurer de la douleur qu'il a feinte, ou qu'il s'eſt formée.

Un homme ſe mécompte auprès de moi en ces occaſions : il tombe dans le ridicule, quand il prétend me donner de la pitié. Je trouve plus ridicule encore qu'on faſſe l'éloquent à ſe plaindre de ſes mal-

turuſve ſit exprimatur breviter. CITO ENIM ARESCIT LACRYMA, PRÆSERTIM IN ALIENIS MALIS. Cic. Part. Orat. §. 17.

malheurs. Celui qui prend la peine d'en diſcourir, m'épargne celle de l'en conſoler; c'eſt la nature qui ſouffre; c'eſt à elle de ſe plaindre: elle cherche quelquefois à dire ce qu'elle ſent, pour ſe ſoulager; non pas à le dire éloquemment, pour ſe complaire.

Je ſuis auſſi peu perſuadé de la violence d'une paſſion qui eſt ingénieuſe à s'exprimer par la diverſité des penſées. Une ame touchée ſenſiblement, ne laiſſe pas à l'eſprit la liberté de penſer beaucoup, & moins encore de ſe divertir dans la varieté de ſes conceptions. C'eſt en quoi je ne puis ſouffrir la belle imagination d'Ovide: il eſt ingénieux dans la douleur, il ſe met en peine de faire voir de l'eſprit quand vous n'attendez que du ſentiment. Virgile touche d'une impreſſion toute juſte, où il n'y a rien de languiſſant, rien de trop pouſſé. Comme il ne vous laiſſe rien à deſirer, il n'a auſſi rien qui vous bleſſe; & c'eſt-là que vôtre ame ſe rend avec plaiſir à une proportion ſi aimable.

Je m'étonne que dans un tems où l'on tourne toutes les Piéces de Théatre ſur l'amour, on en ignore aſſez & la nature

& les mouvemens. Quoi que l'amour agiſſe diverſement ſelon la diverſité des complexions, on peut rapporter à trois mouvemens principaux tout ce que nous fait ſentir une paſſion ſi générale; *aimer*, *brûler*, *languir*.

Aimer ſimplement, eſt le premier état de nôtre ame, lors qu'elle s'émeut par l'impreſſion de quelque objet agréable : là il ſe forme un ſentiment ſecret de complaiſance en celui qui aime, & cette complaiſance devient enſuite un attachement à la perſonne qui eſt aimée. *Brûler*, eſt un état violent, ſujet aux inquietudes, aux peines, aux tourmens; quelquefois aux troubles, aux tranſports, au deſeſpoir; en un mot à tout ce qui nous inquiete, ou qui nous agite. *Languir*, eſt le plus beau des mouvemens de l'amour. C'eſt l'effet délicat d'une flame pure, qui nous conſume doucement: c'eſt une maladie chere & tendre, qui nous fait haïr la penſée de nôtre gueriſon. On l'entretient ſecretement au fond de ſon cœur; & ſi elle vient à ſe découvrir, les yeux, le ſilence, un ſoûpir qui nous échappe, une larme qui coule malgré nous, l'expriment mieux que ne pourroit faire tou-

te l'éloquence du diſcours. Pour ces longues converſations de tendreſſe, ces ſoûpirs pouſſés inceſſamment, ces pleurs à tout moment répandus, ils pourront ſe rapporter à quelque autre cauſe. Si l'on m'en veut croire, ils tiendront moins de l'Amour que de la Sottiſe de celui qui aime. La paſſion m'eſt trop précieuſe pour la couvrir d'une honte étrangere, où elle n'a aucune part. Peu de larmes ſuffiſent aux Amans pour exprimer leur amour: quand ils en ont trop, ils expliquent moins leur paſſion que leur foibleſſe. J'oſe dire qu'une Dame qui aura pitié de ſon Amant ſur les diſcretes & reſpectueuſes expreſſions du mal qu'elle cauſe, ſe moquera de lui comme d'un miſérable pleureur, s'il gémit éternellement auprès d'elle.

J'ai obſervé que Cervantes eſtime toûjours dans ſes Chevaliers le mérite vraiſemblable: mais il ne manque jamais à ſe moquer de leurs Combats fabuleux, & de leurs Pénitences ridicules. Par cette derniere conſideration, il fait préferer Don Galaor

(1) Michel Cervantes, dans ſon Histoire *de l'admirable Don Quichotte de la Manche.* Tom. I. Chap. I.

(2) Dans

GALAOR au bon AMADIS DE GAULE, *Porque tenia muy acommodada condicion para todo ; que no era Cavallero melindroſo , ni tan lloron como ſu hermaño* (1).

Un grand défaut des Auteurs dans les Tragédies, c'eſt d'employer une paſſion pour une autre ; de mettre de la douleur où il ne faut que de la tendreſſe, de mettre au contraire du deſeſpoir où il ne faut que de la douleur. Dans les TRAGEDIES de Quinaut, vous deſireriez ſouvent de la douleur où vous ne voyez que de la tendreſſe. Dans le TITUS de Racine, vous voyez du deſeſpoir où il ne faudroit qu'à peine de la douleur. L'Hiſtoire nous apprend que Titus plein d'égards & de circonſpections renvoya Berenice en Judée, pour ne pas donner le moindre ſcandale au Peuple Romain ; & le Poëte en fait un deſeſperé, qui veut ſe tuer lui-même, plûtôt que de conſentir à cette ſéparation.

Corneille n'a pas eu des ſentimens plus juſtes ſur le ſujet de ſon Titus (2). Il nous

(2) Dans ſa Comédie héroïque, intitulée TITE ET BERENICE.

nous le repréſente prêt à quitter Rome, & à laiſſer le gouvernement de l'Empire pour aller faire l'amour en Judée. Certes il va contre la vérité & la vrai-ſemblance, ruïnant le naturel de Titus, & le caractére de l'Empereur, pour donner tout à une paſſion éteinte: c'eſt vouloir que ce Prince s'abandonne à Berenice comme un fou, lors qu'il s'en défait comme un homme ſage, ou dégoûté.

J'avouë qu'il y a de certains ſujets où la bienſeance & la raiſon même favoriſent les ſentimens de la paſſion; & alors la paſſion le doit emporter ſur le caractére. Horace veut qu'on repréſente Achille agiſſant, colere, inéxorable, croyant que les loix n'ont pas été faites pour lui, & ne connoiſſant que la force pour tout droit en ſes entrepriſes (1): mais c'eſt dans ſon naturel ordinaire qu'on le doit dépeindre ainſi. C'eſt le caractére qu'Homere lui donne, lors qu'il diſpute ſa captive à Agamemnon. Cependant ni Homere, ni Horace n'ont pas voulu éteindre l'humanité dans Achille; & Euripide a eu

(1) *Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge Scriptor. Honoratum ſi forte reponis Achillem; Impi-*

a eu tort de lui donner ſi peu d'amour pour Iphigenie ſur le point qu'elle devoit être ſacrifiée (2). Le Sacrificateur étoit touché de compaſſion, & l'Amant paroît comme inſenſible : s'il a de la colere il la trouve dans ſon naturel : ſon cœur ne lui fournit rien pour Iphigenie. On m'avouëra que l'humanité demandoit de la pitié ; que la nature, que la bienſéance même exigeoient de la tendreſſe ; & tous les gens de bon-goût blâmeront le Poëte d'avoir trop conſideré le caractére, lors qu'il faloit avoir de grands égards pour la paſſion. Mais quand une paſſion eſt connuë généralement de tout le monde, c'eſt-là qu'il faut donner le moins qu'on peut au caractére.

En effet, ſi vous aviez à dépeindre Antoine depuis qu'il fut abandonné à ſon amour, vous ne le dépeindriez pas avec les belles qualités que la nature lui avoit données. Antoine amoureux de Cléopatre, n'eſt pas l'Antoine Ami de Céſar. D'un

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget ſibi data, nihil non arroget armis.
HORAT. de Art. Poët. vs. 119-122.

(2) Penſée de Grotius.

D'un homme brave, audacieux, entreprenant, il s'en eſt fait un foible, moû, & pareſſeux. D'un homme qui n'avoit manqué en rien, ni à ſon interêt ni à ſon parti, il s'en eſt fait un qui s'eſt manqué à lui-même, & qui s'eſt perdu.

Horace, que j'ai allegué, forme un caractére de la Vieilleſſe, qu'il nous preſcrit de garder fort ſoigneuſement. Si nous avons quelque Vieillard à repréſenter, il veut que nous le dépeignions amaſſant du bien, & s'abſtenant de celui qu'il peut avoir amaſſé; que nous le dépeignions froid, timide, chagrin, peu ſatisfait du préſent, & grand donneur de louanges à tout ce qu'il a vû dans ſa jeuneſſe (1). Mais ſi vous avez à repréſenter un Vieillard fort amoureux, vous ne lui donnerez ni froideur, ni crainte, ni pareſſe, ni chagrin : vous ferez un libéral d'un avare, un complaiſant d'un homme fâcheux & difficile. Il trouvera à redire à toutes les beautés qu'il a vûës, & admirera ſeulement

(1) *Multa Senem circumveniunt incommoda; vel quòd*
Quærit, & inventis miſer abſtinet, ac timet uti;
Vel quòd res omnes timidè, gelidéque miniſtrat,
Dilator, ſpe longus, iners, avidusque futuri,
Diffi-

ment celle qui l'enchante : il fera toutes choſes pour elle, & n'aura plus de volonté que la ſienne, penſant regagner par la ſoûmiſſion, ce qu'il perd par le dégoût que ſon âge peut donner;

Et ſous un front ridé, qu'on a droit de haïr,
Il croit ſe faire aimer à force d'obéïr (2).

Tel a été, & tel a été dépeint par Corneille le vieil & infortuné Syphax. Avant qu'il fût charmé de ſa Sophonisbe, il avoit tenu la balance entre les Carthaginois & les Romains : devenu amoureux ſur ſes vieux jours, il perdit ſes Etats, & ſe perdit lui-même, pour avoir eu trop d'aſſujettement aux volontés de ſa femme.

Quand j'ai parlé de la paſſion, ç'a été proprement de l'amour que j'ai entendu parler : les autres paſſions ſervent à former le caractére, au lieu de le ruïner. Etre naturellement gai, triſte, colére, timide,

Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, cenſor, caſtigatorque minorum.
HORAT. de Art. Poët. vs. 169--174.

(2) Corneille dans la SOPHONISBE.

timide, c'eſt avoir les humeurs, les qualités, les affections qui compoſent un caractére : être fort amoureux, c'eſt avoir pris une paſſion qui ne ruïne pas ſeulement les qualités d'un caractére, mais qui aſſujettit les mouvemens des autres paſſions. Il eſt certain qu'une ame qui aime bien, ne ſe porte aux autres paſſions que ſelon qu'il plaît à ſon amour. Si elle a de la colere contre un amant, l'amour l'excite & l'appaiſe ; elle penſe haïr, & ne fait qu'aimer ; l'Amour excuſe l'ingratitude, & juſtifie l'infidélité. Les tourmens d'une véritable paſſion ſont des plaiſirs ; on en connoît les peines lors qu'elle eſt paſſée, comme après la réverie d'une fiévre, on ſent les douleurs. En aimant bien, l'on n'eſt jamais miſérable : on croit l'avoir été quand on n'aime plus.

Une beauté qui ſait toucher les cœurs,
N'a pas en ſon pouvoir de faire un miſérable ;
Auprès d'une perſonne aimable,
Les appas tiennent lieu d'aſſez grandes faveurs.

A un Auteur qui me demandoit mon Sentiment d'une Piece où l'Héroïne ne faiſoit que ſe lamenter.

LA Princeſſe dont vous faites l'Héroïne de vôtre Piéce, me plairoit aſſez ſi vous aviez un peu ménagé ſes larmes : mais vous la faites pleurer avec excès; & dès qu'il y aura quelque retour à la juſteſſe du ſentiment, le trop de larmes rendra ceux qu'on repréſente moins touchans, & ceux qui voyent repréſenter, moins ſenſibles. Corneille n'a pas plû à la multitude en ces derniers tems, pour avoir été chercher ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs; ce qu'il y a de plus exquis dans le ſentiment, & de plus délicat dans la penſée. Après avoir comme uſé les paſſions ordinaires dont nous ſommes agités, il s'éſt fait un nouveau mérite à toucher des tendreſſes plus recherchées, de plus fines jalouſies, & de plus ſecretes douleurs : mais cette étude de pénétration étoit trop délicate pour les grandes aſſemblées; de ſorte qu'une

découverte ſi précieuſe lui a fait perdre quelque eſtime dans le monde, quand elle devoit lui donner une nouvelle réputation.

Il eſt certain que perſonne n'a mieux entendu la nature que Corneille: mais il l'a expliquée differemment ſelon ſes tems differens. Etant jeune il en exprimoit les mouvemens: étant vieux il nous en découvre les reſſorts. Autrefois il donnoit tout au ſentiment; il donne plus aujourd'hui à la connoiſſance: il ouvre le cœur avec tout ſon ſecret; il le produiſoit avec tout ſon trouble. Quelques autres ont ſuivi plus heureuſement la diſpoſition des eſprits, qui n'aiment aujourd'hui que la douleur & les larmes: mais je crains pour vous quelque retour du bon goût juſtement ſur vôtre Piéce, & qu'on ne vienne à desapprouver le trop grand uſage d'une paſſion dont on enchante préſentement tout le monde.

J'avouë qu'il n'y a rien de ſi touchant que le ſentiment douloureux d'une belle perſonne affligée; c'eſt un nouveau charme qui unit toutes nos tendreſſes par les impreſſions de l'Amour & de la Pitié mêlées enſemble. Mais ſi la belle affligée con-

continuë à ſe déſoler trop long tems, ce qui nous touchoit nous attriſte : laſſés de la conſoler quand elle aime encore à ſe plaindre, nous la remettons comme une importune entre les mains des vieilles & des parens, qui gouvernent dans toutes les formes de la condoléance une ſi ennuyeuſe déſolation.

Un Auteur bien entendu dans les paſſions, n'épuiſera jamais la douleur d'une affligée : cet épuiſement eſt ſuivi d'une indolence qui apporte une langueur infaillible aux Spectateurs. Les premieres larmes ſont naturelles à la paſſion qu'on exprime ; elles ont leur ſource dans le cœur, & portent la douleur d'un cœur affligé dans un cœur tendre. Les dernieres ſont purement de l'eſprit du Poëte ; l'art les a formées, & la nature ne veut pas les reconnoître. L'affliction doit avoir quelque choſe de touchant, & la fin de l'affliction quelque choſe d'animé, qui puiſſe faire ſur nous une impreſſion nouvelle. Il faut que l'affliction ſe termine par une bonne fortune qui finit les malheurs avec la joye, ou par une grande vertu qui attire nôtre admiration. Quelquefois elle s'acheve par la mort ; & il en naît en

nos ames une commiſération propre & naturelle à la Tragédie: mais ce ne doit jamais être après de longues lamentations, qui donnent plus de mépris pour la foibleſſe, que de compaſſion pour le malheur.

Je n'aime pas au Théatre une Mort qui ſe pleure davantage par la perſonne qui ſe meurt, que par ceux qui la voyent mourir. J'aime les grandes douleurs avec peu de plaintes, & un ſentiment profond: j'aime un deſeſpoir qui ne s'exhale pas en paroles; mais où la nature accablée ſuccombe ſous la violence de la paſſion. Les longs diſcours expliquent plus nôtre regret à la vie, que nôtre réſolution à la mort: parler beaucoup dans ces occaſions, c'eſt languir dans le deſeſpoir, & perdre tout le mérite de ſa douleur:

O Silvia, tu ſe' morta,

& s'évanouïr comme Aminte (1):

Non je ne pleure pas, Madame, mais je meurs (2),

& mourir comme Euridice.

Il

(1) Aminte du Taſſe, Act. III. Sc. II.
(2) Surena, Tragédie de Corneille, Act. V. Sc. V.

Il eſt certain que nos maux ſe ſoulagent en pleurant, & la plus grande peine du monde un peu adoucie, r'anime le deſir de vivre à meſure qu'elle ſoulage le ſentiment. Il en eſt de nôtre raiſonnement comme de nos larmes: pour peu que nous raiſonnions dans l'infortune, la raiſon nous porte à l'endurer plûtôt qu'à mourir. Faiſons guerir au Théatre ceux que nous faiſons beaucoup pleurer & beaucoup ſe plaindre: donnons plus de maux que de larmes & de diſcours, à ceux que nous avons deſſein d'y faire mourir.

LETTRE

A

MR. LE COMTE

DE LIONNE.

QUELQUE fâcheuſes que ſoient mes Disgraces, je trouve de la douceur quand je voi un auſſi honnête-homme

que vous, aſſez tendre pour les plaindre, & aſſez généreux pour chercher le moyen de les finir. Je ſuis infiniment obligé aux bontés de Madame ***, & à la chaleur de vos bons offices : mais je ſerai bien-aiſe à l'avenir que perſonne n'excite Monſieur le Comte de Lauzun à me ſervir. Je ſuis ſûr qu'il fera de lui-même tout ce qu'il pourra ſur mon ſujet ſans ſe nuire; & je ſerois fort fâché de lui attirer le moindre desagrément. Il ne doit rien dire à ſon Maître que d'agréable, & n'en rien entendre qui ne lui laiſſe de la ſatisfaction. Un Maître qui refuſe une fois, ſe fait aiſément une habitude de ne pas accorder les autres choſes qui lui ſont demandées. J'ai ouï dire à un grand Courtiſan, qu'*il faloit éviter autant qu'on pouvoit le premier rebut* : je ſerois au deſeſpoir de l'avoir attiré à une perſonne que j'honore autant que Monſieur le Comte de Lauzun.

Ce n'eſt pas que je n'aye presque une néceſſité d'aller en France pour deux mois, à moins que de me réſoudre à perdre le peu que j'y ai, & tout ce qui me fait vivre dans les Pays étrangers. Je croi qu'il m'y eſt dû encore quarante mille

mille Livres, dont je ne puis rien tirer : cependant je crains plus que la néceſſité, le ſecours de la nature qui pourroit finir tous les maux que me fait la fortune. J'ai des diableſſes de Vapeurs qui me tourmentent ; mais elles ne ſont pas ſi-tôt paſſées, que je ſuis plus gai que jamais. Dans une heure tout ce qu'il y a de funeſte, & tout ce qu'il y a d'agréable ſe préſente à mon imagination ; & je ſens ainſi bien plus vivement en moi les effets de l'humeur, que le pouvoir de la raiſon. Je tomberois aiſément dans la morale ; c'eſt le penchant de tous les malheureux, dont l'imagination eſt presque toûjours triſte, ou les penſées du moins ſérieuſes : comme je crains le ridicule de la gravité, je m'arrête tout court, pour vous dire ſeulement, Monſieur, que perſonne au monde n'eſt à vous plus abſolument, &c.

Je vous ſupplie dans l'occaſion d'aſſurer Madame De *** de ma reconnoiſſance très-humble pour toutes ſes bontés.

Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai paſſé mes heures ennuyeuſes ſur des bagatelles. J'ai fait quelques

ques *Obſervations ſur nos Hiſtoriens; ſur la Tragédie, & ſur la Comédie Eſpagnole, Françoiſe, Italienne, Angloiſe; ſur l'Opera, &c* : mais c'étoient ſeulement des Obſervations particulieres ſans beaucoup de deſſein & de régularité. Tout cela étoit fondé ſur les differens génies des nations. J'en ai perdu une partie, & l'autre eſt encore confuſe; je vous les envoyerai toutes. Vous m'obligerez infiniment de m'envoyer ce qu'il y a de nouveau, s'il eſt fort rare.

DISCOURS SUR LES HISTORIENS FRANÇOIS.

IL faut avouër que nos Historiens n'ont eu qu'un mérite bien médiocre. Sans l'envie naturelle qu'ont les hommes de ſavoir ce qui s'eſt paſſé dans leur pays, je ne ſai comment une perſonne qui a le bon

bon goût des Hiſtoires anciennes, pourroit ſe réſoudre à ſouffrir l'ennui que donnent les nôtres. Et certes il eſt aſſez étrange que dans une Monarchie où il y a eu tant de guerres mémorables, & tant de changemens ſignalés dans les affaires; que parmi des gens qui ont la vertu de faire les grandes choſes, & la vanité de les dire, il n'y ait pas un Hiſtorien qui réponde ni à la dignité de la matiere, ni à nôtre propre inclination.

J'ai crû autrefois qu'on devoit attribuer ce défaut là à nôtre Langue; mais quand j'ai conſideré depuis, que la beauté du François dans la Traduction égaloit presque celle du Grec & du Latin dans l'Original, il m'eſt venu dans la penſée malgré moi, que la médiocrité de nôtre Génie ſe trouve au deſſous de la majeſté de l'Hiſtoire. D'ailleurs, quand il y auroit parmi nous quelques génies aſſez élevés, il y a trop de choſes néceſſaires à la compoſition d'une belle Hiſtoire, pour les pouvoir rencontrer dans une même perſonne. On trouveroit peut-être un Stile aſſez pur & aſſez noble en quelques-uns de nos Auteurs, qui pour mener une vie éloignée de la cour & des affaires, les trai-

traiteroient avec des maximes générales & des lieux communs, qui ſentent plus la politique de l'antiquité que la nôtre. Nos habiles gens d'affaires ont une grande connoiſſance de nos interêts; mais ils ont le desavantage de s'être formés à un certain Stile de Dépêches auſſi propre pour les négociations, que peu convenable à la dignité de l'Hiſtoire. Ce leur eſt une choſe ordinaire encore de parler fort mal de la guerre, à moins que la fortune ne les y ait jettés autrefois, ou qu'ils n'ayent vécu dans la confiance & la familiarité des grands hommes qui la conduiſent. C'a été un défaut conſiderable en Grotius, qui après avoir pénétré les cauſes de la guerre les plus cachées, l'eſprit du gouvernement des Eſpagnols, la diſpoſition des peuples de Flandre; qui après être entré dans le vrai génie des nations; après avoir formé le juſte caractére des ſociétés, & celui des perſonnes principales; ſi bien expliqué les differens états de la Religion; remonté à des ſources inconnuës au Cardinal Bentivoglio & à Strada, n'a pû maintenir dans les eſprits l'admiration qu'il y avoit cauſée, auſſi-tôt qu'il a falu ouvrir le champ

champ de la Guerre ; quand il a falu parler du mouvement des armées ; venir à la deſcription des ſiéges, & au recit des combats.

Nous avons des gens de qualité d'un mérite extraordinaire, qui pour avoir paſſé par de grands emplois avec un bon ſens naturel & des connoiſſances aquiſes, ſont également capables de bien agir & de bien parler ; mais ordinairement le génie leur manque, ou ils n'ont pas l'art de bien écrire : outre que rapportant toutes choſes à leur Cour & à la fonction de leurs Charges, ils cherchent peu à s'inſtruire des formes du gouvernement & des ordres du Royaume. Ils croiroient ſe faire tort, & prendre l'eſprit des gens de robe contre la dignité de leur profeſſion, s'ils s'appliquoient à la connoiſſance de nos principales Loix. Et ſans avoir ces lumieres-là, j'oſerois aſſûrer qu'il eſt comme impoſſible de faire une bonne Hiſtoire, remplie, comme elle doit être, de ſaines & de judicieuſes Inſtructions.

Bacon ſe plaignoit ſouvent que les Hiſtoriens prennent plaiſir à s'étendre ſur les choſes étrangeres, & qu'ils ſemblent éviter comme une langueur, le diſcours des Ré-

Réglemens qui ſont la tranquilité publique : que ſe laiſſant aller avec joye au recit des maux qu'apporte la Guerre, ils ne touchent qu'avec dégoût les bonnes Loix qui établiſſent le bonheur de la Société civile. Ses plaintes me paroiſſent d'autant mieux fondées, qu'il n'y a pas une Hiſtoire chez les Romains, où l'on ne puiſſe connoître le dedans de la République par ſes Loix, comme le dehors par ſes Conquêtes. Vous voyez dans Tite Live, tantôt l'abolition des vieilles Loix, & tantôt l'établiſſement des nouvelles; vous y voyez tout ce qui dépend de la Religion, & ce qui regarde les Cérémonies. La Conjuration de Catilina dans Salluſte eſt toute pleine des Conſtitutions de la République ; & la Harangue de Céſar, ſi délicate & ſi détournée, ne roule-t-elle pas toute ſur la Loi *Portia*, ſur les juſtes conſiderations qu'eurent leurs Peres pour quitter l'ancienne rigueur dans la punition des citoyens, ſur les dangereuſes conſéquences qui s'enſuivroient ſi une ordonnance ſi ſage étoit violée?

Le même Céſar en ſes COMMENTAIRES ne perd jamais l'occaſion de parler des mœurs, des coûtumes & de la Re-

Religion des Gaulois. Tacite n'eſt peut-être que trop rempli d'accuſations, de défenſes, de loix, & de jugemens. Quinte Curce, dans une Hiſtoire compoſée pour plaire plus que pour inſtruire, met à la bouche d'Alexandre les loix des Macédoniens pour répondre aux reproches d'Hermolaüs qui avoit conſpiré contre ſa vie. Cet Alexandre, qui ſemble n'avoir connu d'autres loix que ſes volontés dans la conquête du monde; cet Alexandre ne dédaigne pas de s'appuyer de l'autorité des loix, pour avoir fait donner le fouët à un jeune garçon, lors qu'il eſt le maître de l'Univers.

Comme il n'y a point de Peuple qui n'ait à ſe garantir des violences étrangeres, quand il eſt foible, ou à rendre ſa condition plus glorieuſe par des conquêtes, quand il eſt puiſſant; comme il n'y en a point qui ne doive aſſûrer ſon repos par la conſtitution d'un bon Gouvernement, & la tranquilité de ſa conſcience par les ſentimens de ſa Religion: auſſi n'y a-t-il point d'Hiſtorien qui ne doive être inſtruit de tous ces differens interêts, quand il en entreprend l'Hiſtoire; qui ne doive faire connoître ce qui rend les hommes

mes malheureux, afin que l'on l'évite, ou ce qui fait leur bonheur, afin qu'on ſe le procure. On ne ſauroit bien faire l'Hiſtoire de France, quelques Guerres qu'on ait à décrire, ſans faire connoître les Ordres du Royaume, la diverſité de Religion, & les Libertés de l'Egliſe Gallicane.

Il ſeroit ridicule de vouloir écrire celle d'Angleterre, ſans ſavoir les affaires du Parlement, & être bien inſtruit des differentes Religions de ce Royaume. Il ne le ſeroit pas moins d'entreprendre celle d'Eſpagne, ſans ſavoir exactement les diverſes formes de ſes Conſeils, & le myſtere de ſon Inquiſition, auſſi bien que le ſecret de ſes Interêts étrangers, les motifs & les ſuccès de ſes Guerres.

Mais à la vérité, ces diverſités de Loix, de Religion, de Politique, de Guerre, doivent être mêlées ingénieuſement, & ménagées avec une grande diſcrétion: car un homme qui affecteroit de parler ſouvent de la conſtitution & des loix de quelque Etat, ſentiroit plûtôt le Législateur ou le Juriſconſulte que l'Hiſtorien. Ce ſeroit faire des leçons de Théologie, que de traiter chaque point de Religion

ligion avec une curioſité recherchée : on auroit de la peine à le ſouffrir dans l'Hiſtoire de Fra Paolo, quelque belle qu'elle puiſſe être, ſi on ne pardonnoit l'ennui de ſes Controverſes entre les Docteurs, à la néceſſité de ſon ſujet.

Quoi que la deſcription des Guerres ſemble tenir le premier lieu dans l'Hiſtoire, c'eſt ſe rendre une eſpece de conteur fort importun que d'entaſſer évenemens ſur évenemens, ſans aucune diverſité de matieres ; c'eſt trouver le moyen dans les vérités, d'imiter la maniere des vieux faiſeurs de Romans dans leurs faux combats, & leurs avantures fabuleuſes.

Les Hiſtoriens Latins ont ſû mêler admirablement les diverſes connoiſſances dont j'ai parlé : auſſi l'Hiſtoire des Romains devoit-elle avoir du rappport avec leur vie, qui étoit partagée aux fonctions differentes de pluſieurs profeſſions. En effet, il n'y a guere eu de grands perſonnages à Rome, qui n'ayent paſſé par les dignités du Sacerdoce, qui n'ayent été du Sénat, & tirés du Sénat pour commander les Armées. Aujourd'hui chaque profeſſion fait un attachement particulier. La plus grande vertu des gens d'Egliſe, eſt de

de ſe donner tout entiers aux choſes Eccleſiaſtiques; & ceux que leur ambition a pouſſés au maniement des affaires, ont eſſuyé mille reproches d'avoir corrompu la ſainteté de vie où ils s'étoient deſtinés. Les gens de Robe ſont traités de ridicules auſſi-tôt qu'ils veulent ſortir de leur profeſſion; & un homme de guerre ordinairement a de la honte de ſavoir quelque choſe au delà de ſon métier.

Il eſt certain néanmoins que les diverſes applications des Anciens formoient une capacité bien plus étenduë; les mêmes perſonnes apprenant à bien employer les forces de la République, & à contenir les peuples par la révérence de la Religion & par l'autorité des loix. C'étoit un grand avantage aux Magiſtrats d'être maîtres des plus fortes impreſſions qui ſe faſſent ſur les eſprits, & de ſaiſir tous les ſentimens par où ils ſont diſpoſés à la docilité, ou contraints à l'obéïſſance. Ce n'en étoit pas un moindre aux Généraux d'avoir appris dans les ſecrets de leur Religion à pouvoir inſpirer leurs propres mouvemens, & à les faire recevoir avec le même reſpect que s'ils avoient été inſpirés véritablement par les Dieux; d'avoir l'art

l'art de tourner toutes choſes en préſages de bonheur ou d'infortune, & de ſavoir à propos remplir les ſoldats de confiance, ou de crainte. Mais il en revenoit encore une autre utilité à la République; c'eſt que les Magiſtrats ſe faiſoient connoître pleinement eux-mêmes; car il étoit impoſſible que dans ces fonctions differentes, le naturel le plus profond pût également ſe cacher par tout, & que les bonnes & les mauvaiſes qualités ne fuſſent à la fin diſcernées. On découvroit en ces génies bornés que la nature a reſtraints à certains talens, qu'une humeur douce & paiſible qui s'étoit accommodée au miniſtére de la Religion, n'avoit pas quelquefois aſſez de conſtance pour maintenir les loix en vigueur.

On voyoit quelquefois un Sénateur incorruptible dans les jugemens, qui n'avoit ni l'activité, ni la vigilance d'un bon Capitaine. Tel étoit un grand homme de guerre, comme Marius, qui ſe trouvoit ſans capacité en ce qui regardoit la Religion & les affaires. A la vérité, il ſe formoit ſouvent une ſuffiſance générale, & une vertu pleine par tout, qui pouvoit rendre les citoyens utiles au public

en toutes choſes; mais ſouvent auſſi une capacité moins étenduë faiſoit employer les hommes à certains uſages où ils étoient ſeulement propres.

C'eſt ce qu'on a vû dans le Conſulat de Ciceron & d'Antonius, où ce premier eut ordre de veiller au ſalut de la République ſelon ſon talent, & le ſecond fut envoyé aſſembler des Troupes avec Petreius pour combattre celles de Catilina.

Si on fait réflexion ſur ce que j'ai dit, on ne s'étonnera point de trouver d'excellens Hiſtoriens chez un Peuple où ceux qui écrivoient l'hiſtoire, étoient des perſonnes conſiderables, ausquelles il ne manquoit ni génie, ni art pour bien écrire; qui avoient une connoiſſance profonde des affaires de la Religion, de la Guerre, des hommes. A dire vrai, les Anciens avoient un grand avantage ſur nous à connoître les Génies par ces differentes épreuves où l'on étoit obligé de paſſer dans l'adminiſtration de la République; mais ils n'ont pas eu moins de ſoin pour les bien dépeindre; & qui examinera leurs Eloges avec un peu de curioſité & d'intelligence, y découvrira une étude particuliere, & un art infiniment recherché.

En

En effet, vous leur voyez assembler des qualités comme opposées, qu'on ne s'imagineroit pas se pouvoir trouver dans une même personne : *animus audax, subdolus.* Vous leur voyez trouver de la diversité dans certaines qualités qui paroissent tout-à-fait les mêmes, & qu'on ne sauroit démêler sans une grande délicatesse de discernement : *subdolus, varius, cujuslibet rei simulator ac dissimulator* (1).

Il y a une autre diversité dans les Eloges des Anciens plus délicate, qui nous est encore moins connuë. C'est une certaine difference, dont chaque vice ou chaque vertu est marquée par l'impression particuliere qu'elle prend dans les esprits où elle se trouve. Par exemple, le Courage d'Alcibiade a quelque chose de singulier qui le distingue de celui d'Epaminondas, quoi que l'un & l'autre ayent sû exposer leur vie également ; la Probité de Caton est autre que celle de Catulus ; l'Audace de Catilina n'est pas la même que celle d'Antoine ; l'Ambition de Sylla & celle de César n'ont pas une parfaite ressemblance : & de là vient que les Anciens en formant le Caractére de leurs grands-

(1) Salluste, dans le Caractere de Catilina.

grands-hommes, forment, pour ainſi dire, en même tems le caractére des qualités qu'ils leur donnent, afin qu'ils ne paroiſſent pas ſeulement ambitieux & hardis, ou modérés & prudens, mais qu'on ſache plus particulierement quelle étoit l'eſpece d'Ambition & de Courage, ou de Moderation & de Prudence qu'ils ont euë.

Salluſte (1) nous dépeint Catilina comme un homme de méchant naturel, & la méchanceté de ce naturel eſt auſſi-tôt exprimée: *ſed ingenio malo pravoque.* L'eſpece de ſon Ambition eſt diſtinguée par le déréglement des mœurs, & le déréglement eſt marqué à l'égard du caractére de ſon eſprit par des imaginations trop vaſtes & trop élevées: *vaſtus animus immoderata, incredibilia, nimis alta ſemper cupiebat.* Il avoit l'eſprit aſſez méchant pour entreprendre toutes choſes contre les loix, & trop vaſte pour ſe fixer à des deſſeins proportionnés aux moyens de les faire réüſſir.

L'eſprit hardi d'une femme voluptueuſe & impudique, telle qu'étoit Sempronia,

(1) Voyez les OBSERVATIONS *ſur Salluſte & ſur Tacite*, dans le Tome II. pag. 431.

pronia, eût pû faire croire que ſon Audace alloit à tout entreprendre en faveur de ſes Amours : mais comme cette ſorte de hardieſſe eſt peu propre pour les dangers où l'on s'expoſe dans une Conjuration, Salluſte explique d'abord ce qu'elle eſt capable de faire, par ce qu'elle a fait auparavant : *quæ multa ſæpe virilis audaciæ facinora commiſerat.* Voila l'eſpece de ſon Audace exprimée. Il la fait chanter & danſer, non avec les façons, les geſtes, & les mouvemens qu'avoient à Rome les chanteuſes & les baladines ; mais avec plus d'art & de curioſité qu'il n'étoit bienſéant à une honnête-femme : *pſallere, ſaltare elegantius, quam neceſſe eſt probæ.* Quand il lui attribuë un eſprit aſſez eſtimable, il dit en même tems en quoi conſiſtoit le mérite de cet eſprit : *verum, ingenium ejus haud abſurdum : poſſe verſus facere ; jocos movere ; ſermone uti, vel modeſto, vel molli, vel procaci.*

Vous connoîtrez dans l'Eloge de Sylla, que ſon naturel s'accommodoit heureuſement à ſes deſſeins. La République alors étant diviſée en deux factions, ceux qui aſpiroient à la puiſſance n'avoient point de plus grand interêt que de s'aquerir des

Amis, & Sylla n'avoit point de plus grand plaiſir que de s'en faire. La Libéralité eſt le meilleur moyen pour gagner les affections : Sylla ſavoit donner toutes choſes. Parmi les choſes qu'on donne, il n'y a rien qui aſſujettiſſe plus les hommes, & aſſûre tant leurs ſervices, que l'Argent qu'ils reçoivent de nous. C'eſt en quoi la Libéralité de Sylla étoit particulierement exercée : *rerum omnium, pecuniæ maxime largitor* (1). Il étoit libéral de ſon naturel, libéral de ſon argent par interêt. Son loiſir étoit voluptueux; mais ce n'eût pas été donner une idée de ce grand-homme, que de le dépeindre avec de la ſenſualité ou de la pareſſe, ce qui oblige Salluſte de marquer le caractére d'une Volupté d'honnête-homme, ſoûmiſe à la gloire, & par qui les affaires ne ſont jamais retardées; de peur qu'on ne vînt à ſoupçonner Sylla d'une molleſſe où languiſſent d'ordinaire les effeminés : *cupidus voluptatum, gloriæ cupidior; otio luxurioſo eſſe, tamen ab negotiis numquam voluptas remorata.* Il étoit le plus heureux

(1) Mr. de St. Evremond a cité ici Salluſte de memoire. Cet Hiſtorien dit : *multarum rerum ac maxume pecuniæ largitor.*

reux homme du monde avant la guerre civile ; mais ce bonheur n'étoit pas un pur effet du hazard, & ſa fortune quelque grande qu'elle fut toûjours, ne ſe trouva jamais au deſſus de ſon induſtrie : *atque illi, feliciſſimo omnium ante civilem victoriam, numquam ſuper induſtriam fortuna fuit.*

Quand Tacite fait la peinture de Pétrone, il marque les qualités qu'il lui donne avec ces ſortes de diſtinctions : il lui fait dépenſer ſon bien, non pas en diſſipateur dans la débauche, mais en homme délicat, dans un luxe poli & curieux. Le mépris de la Mort qu'il lui attribuë, n'a rien de commun avec celui qu'en ont eu les autres Romains. Ce n'eſt point la gravité conſtante de Thraſeas, faiſant des leçons à celui qui lui apportoit l'ordre de mourir : ce n'eſt point la conſtance forcée de Sénéque, qui a beſoin de s'animer par le ſouvenir de ſes préceptes & de ſes diſcours : ce n'eſt point la fermeté dont Helvidius ſe pique : ce n'eſt point une réſolution formée ſur les ſentimens des Philoſophes ; c'eſt une Indifference molle & nonchalante, qui ne laiſſoit aucun accès dans ſon ame aux funeſtes penſées

de la mort; c'eſt une continuation du train ordinaire de ſa vie, jusqu'au dernier moment (1).

Mais ſi les Anciens ont eu tant de délicateſſe à marquer ces differences, il n'y a pas moins d'art dans le ſtile de leurs Eloges pour attacher nôtre diſcernement à les connoître. Dans leurs Narrations, ils nous engagent à les ſuivre par la liaiſon inſenſible d'un recit agréable & naturel. Ils entraînent nôtre eſprit dans leurs Harangues par la véhemence du diſcours; de peur que s'il demeuroit dans ſon aſſiette, il n'examinât le peu de bon ſens qu'il y a dans les exagerations de l'éloquence, & n'eût le loiſir de former des oppoſitions ſecretes à la perſuaſion. Ils apportent quelquefois dans un Conſeil raiſons ſur raiſons pour déterminer les ames les plus irréſoluës au parti qu'elles doivent prendre: mais dans les éloges où il faut diſcerner les vices d'avec les vertus; où il faut démêler les diverſités qui ſe rencontrent dans un naturel; où il faut non ſeulement diſtinguer les qualités differentes, mais les differences dont chaque qualité eſt

(1) Voyez le JUGEMENT *ſur Sénéque, Plutarque, & Pétrone*, dans le II. Tome pag. 149.

eſt marquée ; on ne doit pas ſe ſervir d'un ſtile qui nous engage ou qui nous entraîne, ni de raiſonnemens ſuivis qui aſſujettiſſent le nôtre. Au contraire, il faut nous dégager de tout ce qui nous attire, de ce qui nous impoſe, de ce qui ſoûmet nôtre entendement, afin de nous laiſſer chez nous-mêmes avec un plein uſage de nos lumieres, attachés néanmoins, autant que nous pouvons l'être, à chaque terme d'un ſtile coupé, & d'une conſtruction variée, de peur que l'eſprit ne vînt à ſe diſſiper en des conſiderations trop vagues. Par là un lecteur eſt obligé de donner toute ſon attention aux diverſes ſingularités, & d'examiner ſéparément chaque trait de la peinture.

C'eſt ainſi que les Anciens formoient leurs éloges. Pour nous, ſi nous avions à dépeindre un naturel ſemblable à celui de Catilina, nous aurions de la peine à concevoir dans une même perſonne des qualités qui paroiſſent oppoſées. Tant de hardieſſe avec un ſi grand artifice, tant de fierté & tant de fineſſe, tant d'ardeur en ce qu'il déſiroit, avec tant de feinte & de diſſimulation.

Il y a des differences délicates entre des

qualités qui ſemblent les mêmes, que nous découvrons mal-aiſément. Il y a quelquefois un mêlange de vice & de vertu dans une ſeule qualité, que nous ne ſéparerons jamais. Véritablement il nous eſt facile de connoître les vertus quand elles ſont nettes & entieres; & d'ordinaire nous donnons de la prudence dans les conſeils, de la promtitude dans l'exécution, & de la valeur dans les combats, pour ce qui regarde les bonnes mœurs; de la pieté envers Dieu, de la probité parmi les hommes, de la fidélité à ſes amis ou à ſon maître. Nous faiſons le même uſage & des défauts & des vices; de l'incapacité dans les affaires, de la lâcheté contre les ennemis, de l'infidélité à ſes amis, de la pareſſe, de l'avarice, de l'ingratitude : mais où la nature n'a pas mis une grande pureté dans les vertus, où elle a laiſſé quelque mêlange de vertu parmi les vices ; nous manquons tantôt de pénétration à découvrir ce qui ſe cache, tantôt de délicateſſe à démêler ce qui ſe confond.

Ces diſtinctions particulieres, qui marquent diverſement les qualités, ſelon les eſ-

(1) Anne de Montmorenci, Connêtable de France, mort le 12. de Novembre 1567. (2) Gaſ-

eſprits où elles ſe rencontrent, nous ſont encore plus cachées. La diverſité de Vaillance nous eſt inconnuë : nous n'avons qu'un même Courage pour tous les gens de valeur; une même Ambition pour tous les ambitieux ; une même Probité pour tous les gens de bien : & à dire vrai, l'éloge que nous faiſons d'un homme de grand mérite, pourroit convenir à tout ce qu'il y a eu de grands perſonnages de nôtre tems. Si nous avions à parler de ces Ducs de Guiſe dont la réputation durera toûjours, nous les ferions vaillans, généreux, courtois, libéraux, ambitieux, zelés pour la Religion Catholique, & ennemis déclarés de la Proteſtante : mais les qualités de l'un trop peu diſtinguées de celles de l'autre, ne formeroient pas des caractéres auſſi divers qu'ils le doivent être. Ces vertus, que la morale & les diſcours généraux nous repréſentent les mêmes, prennent un air different par la difference de l'humeur & du génie des perſonnes qui les poſſedent.

Nous jugeons bien que le Connêtable (1) & l'Amiral (2) ont été capables

(2) Gaſpard de Coligni, Amiral de France, maſſacré à Paris le 24 d'Août, jour du Maſſacre de la Saint Barthelemy l'an 1572.

de ſoûtenir le poids des affaires les plus importantes; mais la difference de leur capacité ne ſe trouve pas aſſez marquée dans nos Auteurs. Ils nous apprennent que d'Andelot (1), Buſſy (2) & Givry (3) ont été les plus braves gens du monde: mais on ne nous dit point qu'il y avoit une opiniâtreté de faction mêlée à la hardieſſe de d'Andelot; qu'il paroiſſoit quelque choſe

(1) François de Coligny, Seigneur d'Andelot, frere de l'Amiral de Coligny, Général de l'Infanterie en France, mort le 27. de Mai 1569.

(2) Louis d'Amboiſe, Seigneur de Buſſy, Marquis de Reinel, Capitaine de cinquante hommes d'Armes du Roi, Gouverneur & Lieutenant Général en Anjou, premier Gentilhomme de la Chambre du Duc d'Alençon, ſe rendit illuſtre par ſon ſavoir, par ſon courage, & par ſa politeſſe. La Reine Marguerite en parle avec éloge dans ſes MEMOIRES, & comme d'une perſonne qui ne lui étoit pas indifferente: elle avouë même qu'on diſoit hautement au Roi Henri IV. ſon mari, qu'*il la ſervoit*. Buſſy fût aſſaſſiné en 1579, ou ſelon Mezerai en 1580, dans ſon Gouvernement d'Anjou, à l'âge d'environ 28 ans. Le Comte de Montſoreau ayant ſû qu'il voyoit ſa femme, la força le poignard ſur la gorge, de lui écrire de ſe rendre inceſſamment auprès d'elle. Buſſy vint; & dès que le Comte ſût qu'il étoit dans la Chambre de ſa femme, il s'y jetta accompagné de cinq ou ſix hommes armez. Buſſy ne trouvant pas la partie égale ſauta par une fenêtre dans la cour: mais

ſe de vain & d'audacieux dans la bravoure de Buſſy ; & que la valeur de Givry avoit toûjours un air de chevalerie.

Il y a quelque choſe de particulier dans les Courages, qui les diſtingue ; comme il y a quelque ſingularité dans les Eſprits qui en fait la difference. Le Courage du Marêchal de Châtillon (4) étoit une intrépidité lente & pareſſeuſe : celui du Marêchal

mais il y fut bientôt attaqué par d'autres perſonnes. Il ſe défendit longtems avec une vigueur & une fermeté incroyable, & leur vendit bien cherement ſa vie. Brantome n'a pas oſé s'étendre ſur la Mort tragique de Buſſy d'Amboiſe, dans l'Abregé qu'il a donné de ſa Vie, au Tome III. des HOMMES ILLUSTRES.

(3) —— de Longvic, Seigneur de Givry, tué au ſiege de Laon, en 1594. *Dans les attaques*, dit Mezerai, *fut tué Givry, le plus accompli Cavalier qui fût à la Cour, ſoit pour ſon heroïque vaillance, ſoit pour les connoiſſances qu'il avoit des belles Lettres, ſoit pour l'eſprit & pour la galanterie. Un deſeſpoir amoureux conçu de l'infidelité d'une Princeſſe, le jetta ſi ſouvent dans les perils qu'il y demeura comme il le ſouhaitoit.* Cette *Princeſſe*, que Mezerai n'a pas voulu nommer, c'étoit Louiſe, fille de Henri Duc de Guiſe, aſſaſſiné aux Etats de Blois en 1588, par ordre du Roi. Elle épouſa François de Bourbon, Prince de Conti, & mourut en 1631.

(4) Gaſpard de Coligny, Marêchal de France, mort en 1646.

rêchal de la Meilleraye (1) avoit une ardeur fort propre à preſſer un ſiége, & un grand emportement dans les combats de campagne. La Valeur du Marêchal de Rantzau (2) étoit admirable pour les grandes actions; elle a pû ſauver une province, elle a pû ſauver une armée: mais on eût dit qu'elle tenoit au deſſous d'elle les périls communs, à la voir ſi nonchalante pour les petites & fréquentes occaſions où le ſervice ordinaire ſe faiſoit. Celle du Marêchal de Gaſſion (3), plus vive & plus agiſſante, pouvoit être utile à tous les momens; il n'y avoit point de jour qu'elle ne donnât à nos troupes quelque avantage ſur les ennemis. Il eſt vrai qu'on la voyoit moins libre à la vûë d'une groſſe affaire. Ce Marêchal ſi avanturier pour les partis, ſi brusque à charger les arriere-gardes, craignoit un engagement entier; occupé de la penſée des évenemens, lors qu'il faloit agir plûtôt que penſer.

Quelquefois nous donnons tout aux qua-

(1) Charles de la Porte, Duc de la Meilleraye, Marêchal de France, mort en 1664.

(2) Joſias, Comte de Rantzau, de l'illuſtre Maiſon de Rantzau dans le Duché de Holſtein, Ma-

qualités, ſans avoir égard à ce que l'humeur y mêle du ſien. Quelquefois nous donnons trop à l'humeur, & ne conſiderons pas aſſez le fond des qualités. La réverie de Monſieur de Turenne, ſon eſprit retiré en lui-même, plein de ſes projets & de ſa conduite, l'ont fait paſſer pour timide, irréſolu, incertain; quoi qu'il donnât une bataille avec autant de facilité que Monſieur de Gaſſion alloit à une eſcarmouche. Et le naturel ardent de Monſieur le Prince l'a fait croire impétueux dans les combats; lui qui ſe poſſede mieux dans la chaleur de l'action qu'homme du monde; lui qui avoit plus de préſence d'eſprit à Lens, à Fribourg, à Nortlingue & à Senef, qu'il n'en auroit eu peut-être dans ſon cabinet.

Après un ſi long diſcours ſur la connoiſſance des hommes, je dirai que nos Hiſtoriens ne nous en donnent pas aſſez, faute d'application, ou de diſcernement pour les bien connoître. Ils ont crû qu'un

Maréchal de France, mort en 1650.

(3) Jean de Gaſſion, Maréchal de France, mort en 1647, d'une bleſſure qu'il reçut au ſiege de Lens.

qu'un recit exact des évenemens ſuffiſoit pour nous inſtruire, ſans conſiderer que les affaires ſe font par des hommes que la paſſion emporte plus ſouvent que la politique ne les conduit. La prudence gouverne les ſages, mais il en eſt peu; & les plus ſages ne le ſont pas en tout tems: la paſſion fait agir presque tout le monde, & presque toûjours.

Dans les Républiques, où les maximes du vrai interêt devroient être mieux ſuivies, on voit la plûpart des choſes ſe faire par un eſprit de faction, & toute faction eſt paſſionnée: la paſſion ſe trouve par tout, le zéle des plus gens de bien n'en eſt pas exemt. L'animoſité de Caton contre Céſar, & la fureur de Ciceron contre Antoine, n'ont guere moins ſervi à ruïner la liberté, que l'ambition de ceux qui ont établi la Tyrannie. L'oppoſition du Prince Maurice & de Barneveld, également, mais diverſement zélés pour le bien de la Hollande, ont failli à la perdre lors qu'elle n'avoit plus rien à craindre des Eſpagnols. Le Prince la vouloit puiſſante au dehors: Barneveld la vouloit libre au dedans. Le premier la mettoit en état de faire tête à un Roi d'Eſpagne: le

ſecond

ſecond ſongeoit à l'aſſûrer contre un Prince d'Orange. Il en coûta la vie à Barneveld; &, ce qui arrive aſſez ſouvent, on vit périr par le peuple même, les partiſans de la liberté.

Je paſſe des obſervations ſur l'Hiſtoire, à des réflexions ſur la Politique: on me le pardonnera peut-être; en tout cas je me ſatisferai moi-même.

Dans les commencemens d'une République, l'amour de la Liberté fait la premiere vertu des citoyens, & la jalouſie qu'elle inſpire établit la principale politique de l'Etat. Laſſés que ſont les hommes des peines, des embarras, des périls qu'il faut eſſuyer pour vivre toûjours dans l'indépendance, ils ſuivent quelque ambitieux qui leur plaît, & tombent aiſément d'une liberté fâcheuſe dans une agréable ſujetion. Il me ſouvient d'avoir dit ſouvent en Hollande, & au Penſionnaire même (1), qu'on ſe mécomptoit ſur le naturel des Hollandois. On ſe perſuade que les Hollandois aiment la liberté, & ils haïſſent ſeulement l'oppreſſion. Il y a chez eux peu de fierté dans les ames: & la fierté de l'ame fait les véritables Ré-

(1) Mr. de Wit.

Républiquains. Ils appréhenderoient un Prince avare, capable de prendre leur bien; un Prince violent qui pourroit leur faire des outrages : mais ils s'accommodent de la qualité de Prince avec plaisir. S'ils aiment la République, c'est pour l'interêt de leur trafic, plus que par une satisfaction qu'ils ayent d'être libres. Les Magistrats aiment leur indépendance, pour gouverner des gens qui dépendent d'eux : le Peuple reconnoît plus aisément l'autorité du Prince que celle des Magistrats. Lors qu'un Prince d'Orange a voulu surprendre Amsterdam, tout s'est déclaré pour les Bourguemestres ; mais ç'a été plûtôt par la haine de la violence, que par l'amour de la liberté. Quand un autre s'oppose à la Paix (1), après une longue guerre, la Paix se fait malgré lui : mais elle se fait par le sentiment de la misere présente ; & la consideration naturelle qu'on a pour lui, n'est que suspenduë, non pas ruïnée. Ces coups extraordinaires étant passés, on revient au Prince d'Orange. Les Républiquains ont le déplaisir de voir reprendre au peuple ses premiéres affections, & ils appréhendoient la domination,

(1) La Paix de Nimegue.

nation, ſans oſer paroître jaloux de la liberté.

Dans le tems que le Prince d'Orange n'avoit ni charge, ni gouvernement ; dans le tems qu'il n'avoit de crédit que par ſon nom, le Penſionnaire & Monſieur de Noortwik, étoient les ſeuls qui oſaſſent prononcer hardiment le mot de RE'PUBLIQUE à la Haye. La Maiſon d'Orange avoit aſſez d'autres ennemis : mais ces ennemis parloient toûjours des Etats avec des expreſſions générales qui n'expliquoient point la conſtitution du gouvernement.

La Hollande, dit Grotius, eſt une République faite par hazard, qui ſe maintient par la crainte qu'on a des Eſpagnols : *Reſpublica caſu facta, quam metus Hiſpanorum continet.* L'appréhenſion que donnent les François aujourd'hui, fait le même effet ; & la néceſſité d'une bonne intelligence unit le Prince aux Etats, les Etats au Prince. Mais à juger des choſes par elles-mêmes, la Hollande n'eſt ni libre, ni aſſujettie. C'eſt un gouvernement compoſé de piéces fort mal liées, où le pouvoir du Prince & la liberté des Citoyens ont également beſoin de machines pour ſe conſerver.

Ve-

Venons maintenant à ce qui regarde les Cours, & faiſons réflexion ſur les effets que les paſſions y produiſent.

En quelle Cour les femmes n'ont-elles pas eu du crédit, & en quelles intrigues ne ſont-elles pas entrées? Que n'a point fait la Princeſſe d'Eboli ſous Philippe II; tout prudent & tout politique qu'il étoit? Les Dames n'ont-elles pas retiré Henri le Grand d'une guerre avantageuſement commencée; & ne lui en faiſoient elles pas entreprendre une incertaine & périlleuſe, lors qu'il fut tué? Les piques du Cardinal de Richelieu & du Duc de Buckingham pour une Suſcription de Lettre, ont armé l'Angleterre contre la France. Madame de Chevreuſe a remué cent machines dedans & dehors le Royaume. Et que n'a point fait la Comteſſe de Carliſle? n'animoit-elle pas du fond de White-Hall toutes les factions de Weſtminſter (1)?

C'eſt une conſolation pour nous, de trouver nos foibles en ceux qui ont l'autorité de nous gouverner; & une grande douceur à ceux qui ſont diſtingués par la puiſſance, d'être faits comme nous pour les plaiſirs. RE-

(1) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1676.

REFLEXIONS SUR NOS TRADUCTEURS.

LEs ouvrages de nos Traducteurs ſont eſtimés généralement de tout le monde. Ce n'eſt pas qu'une fidélité fort exacte faſſe la recommandation de nôtre Ablancourt: mais il faut admirer la force admirable de ſon expreſſion, où il n'y a ni rudeſſe, ni obſcurité. Vous n'y trouverez pas un terme à deſirer pour la netteté du ſens; rien à rejetter; rien qui nous choque, ou qui nous dégoûte. Chaque mot y eſt meſuré pour la juſteſſe des périodes, ſans que le ſtile en paroiſſe moins naturel; & cependant une ſyllabe de plus ou de moins, ruïneroit je ne ſai quelle harmonie qui plaît autant à l'oreille que celle des vers. Mais, à mon avis, il a l'obligation de ces avantages au diſcours des Anciens qui régle le ſien: car ſi tôt qu'il revient de leur génie au ſien propre, comme

comme dans ſes Préfaces & dans ſes Lettres, il perd la meilleure partie de toutes ces beautés; & un Auteur admirable tant qu'il eſt animé de l'eſprit des Grecs & des Latins, devient un Ecrivain médiocre, quand il n'eſt ſoûtenu que de lui-même. C'eſt ce qui arrive à la plûpart de nos Traducteurs; de quoi ils me paroiſſent convaincus, pour ſentir les premiers leur ſtérilité. Et en effet, celui qui met ſon mérite à faire valoir les penſées des autres, n'a pas grande confiance de pouvoir ſe rendre recommendable par les ſiennes: mais le public lui eſt infiniment obligé du travail qu'il ſe donne pour apporter des richeſſes étrangeres où les naturelles ne ſuffiſent pas. Je ne ſuis pas de l'humeur d'un homme de qualité que je connois, ennemi déclaré de toutes les Verſions. C'eſt un Eſpagnol ſavant & ſpirituel (1), qui ne ſauroit ſouffrir qu'on rende communes aux pareſſeux les choſes qu'il a appriſes chez les anciens avec de la peine.

Pour moi, outre que je profite en mille

(1) Don Antonio de Cordouë, Favori de Don Juan, & Lieutenant Général de la Cavalerie Eſpagnole en Flandres.

mille endroits des recherches laborieuſes des Traducteurs, j'aime que la connoiſſance de l'Antiquité devienne plus générale; & je prens plaiſir à voir admirer ſes Auteurs par les mêmes gens qui nous euſſent traités de pédans, ſi nous les avions nommés quand ils ne les entendoient pas. Je mêle donc ma reconnoiſſance à celle du public; mais je ne donne pas mon eſtime, & puis être fort libéral de loüanges pour la traduction, que j'en ſerai fort avare pour le génie de ſon Auteur. Je puis eſtimer beaucoup les Verſions d'Ablancourt, de Vaugelas, de Du Ryer, de Charpentier, & de beaucoup d'autres, ſans faire grand cas de leur eſprit, s'il n'a paru par des ouvrages qui viennent d'eux-mêmes.

Nous avons les Verſions de deux Poëmes Latins en vers François, qui méritent d'être conſiderées autant pour leur beauté que pour la difficulté de l'entrepriſe. Celle de Brebeuf a été généralement eſtimée, & je ne ſuis ni aſſez chagrin, ni aſſez ſévére pour m'oppoſer à une ſi favorable approbation. J'obſerverai néanmoins qu'il a pouſſé la fougue de Lucain en nôtre langue plus loin qu'elle

ne

ne va dans la ſienne ; & que par l'effort qu'il a fait pour égaler l'ardeur de ce Poëte, il eſt allumé lui-même, ſi on peut parler ainſi, beaucoup davantage. Voila ce qui arrive à Brebeuf aſſez ſouvent: mais il ſe relâche quelquefois ; & quand Lucain rencontre heureuſement la véritable beauté d'une penſée, le Traducteur demeure beaucoup au deſſous; comme s'il vouloit paroître facile & naturel où il lui ſeroit permis d'employer toute ſa force. Vous remarquerez cent fois la vérité de ma premiere obſervation ; & la ſeconde ne vous paroîtra pas moins juſte en quelques endroits : par exemple, pour rendre,

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni ;

Brebeuf a dit ſeulement,

Les Dieux ſervent Céſar, & Caton ſuit Pompée.

C'eſt

(1) Je rapporterai ici le paſſage entier de Lucain, Livre I, vs. 125--128; avec la Traduction de Brebeuf.

Nec quenquam jam ferre poteſt, Cæſarve priorem
Pompeiusve parem. quis juſtius induit arma
Scire nefas : magno ſe judice quisque tuetur :
Victrix cauſa Deis placuit, ſed victa Catoni.

Bref

C'eſt une impreſſion baſſe qui ne répond pas à la nobleſſe de la Latine ; outre que c'eſt mal entrer dans le ſens de l'Auteur : car Lucain qui a l'eſprit tout rempli de la vertu de Caton, le veut élever au deſſus des Dieux dans l'oppoſition des ſentimens ſur le mérite de la cauſe ; & Brebeuf tourne une image noble de Caton, élevé au deſſus des Dieux, en celle de Caton aſſujetti à Pompée (1)

Quant à Segrais, il demeure par tout bien au deſſous de Virgile ; ce qu'il avouë lui-même aiſément ; car il ſeroit fort extraordinaire qu'on pût rendre une traduction égale à un ſi excellent original. D'ailleurs, un des plus grands avantages du Poëte, conſiſte dans la beauté de l'Expreſſion : ce qu'il n'eſt pas poſſible d'égaler dans nôtre langue, puis que jamais on n'a ſû le faire dans la ſienne. Segrais doit ſe contenter d'avoir mieux trou-

Bref, dans cette fierté, que leur gloire a fait naître,
L'un ne veut point d'égal, & l'autre point de maître.
De ſi hauts partiſans s'arment pour chacun d'eux,
Qu'on ne ſait qui deffendre, ou qui blâmer des deux.
Qui des deux a tiré plus juſtement l'épée,
Les Dieux ſervent Ceſar, mais Caton ſuit Pompée.

trouvé le génie de Virgile, que pas un de nos Auteurs ; & quelques graces qu'ait perdu l'ENE'IDE entre ſes mains, j'oſe dire qu'il ſurpaſſe de bien loin tous ces Poëmes que nos François ont mis au jour avec plus de confiance que de ſuccès.

La grande application de Segrais à connoître l'Eſprit du Poëte paroît dans la Préface, autant que dans la Verſion ; & il me ſemble qu'il a bien réüſſi à juger de tout, excepté des caractéres. En cela je ne puis être de ſon ſentiment ; & il me pardonnera ſi pour avoir été dégoûté mille fois de ſon Héros, je ne perds pas l'occaſion de parler ici du peu de mérite du bon Enée.

Quoi que les Conquerans ayent ordinairement plus de ſoin de faire exécuter leurs ordres ſur la terre, que d'obſerver religieuſement ceux du Ciel ; comme l'Italie étoit promiſe à ce Troyen par les Dieux, c'eſt avec raiſon que Virgile lui a donné un grand aſſujettiſſement à leurs volontés : mais quand il nous le dépeint ſi dévot, il doit lui attribuer une Dévotion pleine de confiance, qui s'accommode avec le tempérament des Héros, non pas un ſentiment de Religion ſcrupuleux ; qui

ne

ne ſubſiſte jamais avec la véritable valeur. Un Général qui croyoit bien en ſes Dieux, devoit augmenter la grandeur de ſon courage par l'eſperance de leur ſecours: ſa condition étoit malheureuſe, s'il n'y ſavoit croire qu'avec une ſuperſtition qui lui ôtoit le naturel uſage de ſon entendement & de ſon cœur. C'eſt ce qui arriva au pauvre Nicias, qui perdit l'Armée des Athéniens, & ſe perdit lui-même, par la crédule & ſuperſtitieuſe opinion qu'il eut du courroux des Dieux. Il n'en eſt pas ainſi du Grand Alexandre. Il ſe croyoit fils de Jupiter pour entreprendre des choſes plus extraordinaires. Scipion qui feint ou qui penſe avoir un commerce avec les Dieux, en tire avantage pour relever ſa République, & pour abattre celle des Carthaginois. Faut-il que le fils de Venus, aſſûré par Jupiter de ſon bonheur & de ſa gloire future, n'ait de piété que pour craindre les dangers, & pour ſe défier du ſuccès de toutes les entrepriſes? Segrais, là deſſus, défend une cauſe qui lui fait de la peine; & il a tant d'affection pour ſon Héros, qu'il aime mieux ne pas exprimer le ſens de Virgile dans toute ſa

force, que de découvrir nettement les frayeurs honteuſes du pauvre Enée.

Extemplò Æneæ ſolvuntur frigore membra.
Ingemit, &, duplices tendens ad ſidera palmas,
Talia voce refert: O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ ſub mœnibus altis,
Contigit oppetere (1)!

J'avouë que ces ſortes de ſaiſiſſemens ſe font en nous malgré nous-mêmes, par un défaut du tempérament: mais puis que Virgile pouvoit former celui d'Enée à ſa fantaiſie, je m'étonne qu'il lui en ait donné un ſuſceptible de cette frayeur. On fait honneur aux Philoſophes des vices de complexion, quand ils ſavent les corriger par la ſageſſe. Socrate avouë aiſément de méchantes inclinations que la Philoſophie lui a fait vaincre. Mais la nature doit être toute belle dans les Héros; & ſi par une néceſſité de la condition humaine, il faut qu'elle péche en quelque choſe, leur raiſon

(1) Virgil. *Æneid. Lib.* 1. vs. 96--100. Voici la Traduction de Segrais:

Enée en eſt ſurpris, il leve au Ciel les yeux,
Et déplore, en ces mots, ſon ſort injurieux,
O trois

ſon eſt employée à moderer des tranſports, non pas à ſurmonter des foibleſſes. Souvent même leurs impulſions ont quelque choſe de divin qui eſt au deſſus de la raiſon. Ce qu'on appelle *Déréglement* dans les autres, n'eſt en eux qu'une pleine liberté, où leur ame ſe déploye dans toute ſon étenduë. On fait de leur impétuoſité cette vertu héroïque qui emporte nôtre admiration ſans reconnoître nôtre jugement. Mais les paſſions baſſes les deshonorent, & ſi l'amitié exige quelquefois d'eux les craintes & les douleurs, (ce qu'on voit d'Achille pour Patrocle, & d'Alexandre pour Epheſtion), il ne leur eſt pas permis dans leurs propres dangers, & dans leurs malheurs particuliers, ni de faire voir la même peur, ni de faire entendre les mêmes plaintes. Or Enée fait craindre & pleurer ſur tout ce qui le regarde. Il eſt vrai qu'il fait la même choſe pour ſes amis; mais on doit moins l'attribuer à une paſſion noble & généreuſe,

O trois & quatre fois Mort bien-heureuſe & belle,
La Mort de ces Troyens, qui d'une ardeur fidelle
Combattant près des murs de leur triſte Cité
Aux yeux de leurs parens perdirent la clarté!

reuſe, qu'à une ſource inépuiſable d'appréhenſions & de pleurs, qui lui en fournit naturellement pour lui & pour les autres.

Extemplò Æneæ ſolvuntur frigore membra.
Ingemit, &, duplices tendens ad ſidera palmas.

Saiſi qu'il eſt de ce froid par tous les membres, le premier ſigne de vie qu'il donne, c'eſt de gémir : puis il tend les mains au Ciel ; & apparemment il imploreroit ſon aſſiſtance, ſi l'état où il eſt lui laiſſoit la force d'élever ſon eſprit aux Dieux, & d'avoir quelque attention à la priere. Son ame qui ne peut être appliquée à quoi que ce ſoit, s'abandonne aux lamentations ; & ſemblable à ces veuves déſolées qui voudroient être mortes, diſent-elles, avec leurs maris au premier embarras qui leur ſurvient, le pauvre Enée regrette de n'avoir pas péri devant Troye avec Hector, & tient bienheureux ceux qui ont laiſſé leurs os au ſein d'une ſi douce & ſi chere terre. Un autre croira que c'eſt pour envier leur bonheur ; je ſuis perſuadé que c'eſt par la crainte du péril qui le menace.

Vous

Vous remarquerez encore que toutes ces lamentations commencent presque auſſi-tôt que la Tempête. Les vents ſoufflent impétueuſement, l'air s'obſcurcit, il tonne, il éclaire, les vagues deviennent groſſes & furieuſes : voilà ce qui arrive dans tous les orages. Il n'y a jusques-là ni mât qui ſe rompe, ni voiles qui ſe déchirent, ni rames briſées, ni gouvernail perdu, ni ouverture par où l'eau puiſſe entrer dans le navire; & c'étoit-là du moins qu'il faloit attendre à ſe déſoler. Car il y a mille jeunes garçons en Angleterre, & autant de femmes en Hollande, qui s'étonnent à peine où le Héros témoigne ſon deſeſpoir.

Je trouve une choſe remarquable dans l'ENE'IDE, c'eſt que les Dieux abandonnent à Enée toutes les matieres de pleurs. Qu'il compte la deſtruction de Troye ſi pitoyablement qu'il lui plaira, ils ne ſe mêleront pas de régler ſes larmes : mais ſi-tôt qu'il y a une grande réſolution à prendre, ou une exécution difficile à faire, ils ne ſe fient ni à ſa capacité, ni à ſon courage, & ils font presque toûjours ce qu'ailleurs les grands-hommes ont accoûtumé d'entreprendre.

& d'executer. Je ſai combien l'intervention des Dieux eſt néceſſaire au Poëme Epique : mais cela n'empêche pas qu'on ne dût laiſſer plus de choſes à la vertu du Héros. Car ſi le Héros eſt trop confiant, qui au mépris des Dieux veut tout fonder ſur lui-même; le Dieu eſt trop ſecourable, qui pour faire tout, anéantit le mérite du Héros.

Perſonne n'a mieux entendu que Longin cette économie délicate de l'aſſiſtance du Ciel, & de la vertu des grands-hommes. „ Ajax, dit-il, ſe trouvant „ dans un combat de nuit effroyable, „ ne demande pas à Jupiter qu'il le ſauve du danger où il ſe rencontre ; cela ſeroit indigne de lui : il ne demande „ pas qu'il lui donne des forces ſurnaturelles pour vaincre avec ſûreté; il auroit trop peu de part à la victoire : il „ demande ſeulement de la lumiere, afin „ de pouvoir diſcerner les ennemis, & „ d'exercer contre eux ſa propre vaillance : *da lucem ut videam* (1).

Le plus grand défaut de la PHARSALE, c'eſt de n'être proprement qu'une Hiſtoire en vers, où des hommes illuſtres

(1) LONGIN, *Traité du Sublime*, Chap. 8.

luſtres ſont presque tout par des moyens purement humains. Pétrone l'en blame avec raiſon, & remarque judicieuſement que *per ambages Deorumque miniſteria & fabuloſum ſententiarum tormentum præcipitandus eſt liber ſpiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religioſæ orationis ſub teſtibus fides.* Mais l'ENE'IDE eſt une fable éternelle, où l'on introduit les Dieux pour conduire & pour executer toutes choſes. Quant au bon Enée, il ne ſe mêle guere des deſſeins importans & glorieux : il lui ſuffit de ne pas manquer aux offices d'une ame pieuſe, tendre & pitoyable. Il porte ſon pere ſur ſes épaules; il regrette ſa chere Creüſe conjugalement; il fait enterrer ſa Nourrice; & dreſſe un bûcher à ſon Pilote, en répandant mille larmes.

C'étoit un pauvre Héros dans le Paganisme, qui pourroit être un grand Saint chez les Chrétiens; fort propre à nous donner des miracles, & plus digne Fondateur d'un Ordre que d'un Etat. A le conſiderer par les ſentimens de religion, je puis révérer ſa ſainteté; ſi j'en veux juger par ceux de ſa gloire, je ne ſaurois ſouffrir un conquerant qui ne four-

nit de lui que des larmes aux malheurs, & des craintes à tous les périls qui ſe préſentent ; je ne puis ſouffrir qu'on le rende maître d'un ſi beau Pays que l'Italie, avec des qualités qui lui convenoient mieux pour perdre le ſien, que pour en conquerir un autre.

Virgile étoit ſans doute bien pitoyable. A mon avis, il ne fait plaindre les déſolés Troyens de tant de malheurs, que par une douceur ſecrette qu'il trouvoit à s'attendrir. S'il n'eût été de ce temperament-là, il n'eût pas donné tant d'amour au bon Enée pour ſa chere terre; car les Héros ſe défont aiſément du ſouvenir de leur pays chez les nations où ils doivent exécuter de grandes choſes. Leur ame toute tournée à la Gloire, ne garde aucun ſentiment pour ces petites douceurs. Il faloit donc que les Troyens ſe lamentaſſent moins de leur miſére. Des gens de guerre, qui veulent exciter nôtre pitié pour leur infortune, n'inſpirent que du mépris pour leur foibleſſe : mais Enée particulierement devoit être occupé de ſon grand deſſein, & détourner ſes penſées de ce qu'il avoit ſouffert, ſur l'établiſſement qu'il alloit faire. Ce qui alloit

fonder la grandeur & la vertu des Romains, devoit avoir une élevation & une magnanimité digne d'eux.

Aux autres choſes, Segrais ne ſauroit donner trop de louanges à l'ENE'IDE; & peut-être que je ſuis touché du quatriéme & du ſixiéme Livre, autant que lui-même. Pour les caractéres, j'avouë qu'ils ne me plaiſent pas, & je trouve ceux d'Homere auſſi animés, que ceux de Virgile fades & dégoûtans.

En effet, il n'y a point d'ame qui ne ſe ſente élevée par l'impreſſion que fait ſur elle le caractére d'Achille. Il n'y en a point à qui le courage impétueux d'Ajax ne donne quelque mouvement d'impatience. Il n'y en a point qui ne s'anime & ne s'excite par la valeur de Diomede. Il n'y a perſonne à qui le rang & la gravité d'Agamemnon n'imprime quelque reſpect; qui n'ait de la vénération pour la longue expérience & pour la ſageſſe de Neſtor; à qui l'induſtrie aviſée du fin & ingénieux Ulyſſe n'éveille l'eſprit. La valeur infortunée d'Hector le fait plaindre de tout le monde: la condition miſérable du vieux Roi Priam touche l'ame la plus dure; & quoi que la beauté ait com-

me un privilege ſecret de ſe concilier les affections, celle de Pâris, celle d'Heléne n'attirent que de l'indignation, quand on conſidere le ſang qu'elles font verſer, & les funeſtes malheurs dont elles ſont cauſe. De quelque façon que ce ſoit, tout anime dans Homere, tout émeut: mais dans Virgile, qui peut ne s'ennuyer pas avec le bon Enée & ſon cher Achate? Si vous exceptez Niſus & Euryalus, (qui à la vérité vous intereſſent dans toutes leurs avantures,) vous languirez de néceſſité avec tous les autres; avec un Ilionée, un Sergeſte, Mneſtée, Cloante, Gias, & le reſte de ces hommes communs qui accompagnent un Chef médiocre.

Jugez par-là combien nous devons admirer la Poëſie de Virgile, puis que malgré la vertu des Héros d'Homere, & le peu de mérite des ſiens, les meilleurs Critiques ne trouvent pas qu'il lui ſoit inferieur.

SUR

SUR

LES TRAGEDIES.

J'AVOUE que nous excellons aux Ouvrages de Théatre, & je ne croirai point flater Corneille, quand je donnerai l'avantage à beaucoup de ſes Tragédies ſur celles de l'Antiquité. Je ſai que les Anciens Tragiques ont eu des admirateurs dans tous les tems; mais je ne ſai pas ſi cette ſublimité, dont on parle, eſt trop bien fondée. Pour croire que Sophocle & Euripide ſont auſſi admirables qu'on nous le dit, il faut s'imaginer bien plus de choſes de leurs ouvrages, qu'on n'en peut connoître par des traductions; & ſelon mon ſentiment, les Termes & la Diction doivent avoir une part conſiderable à la beauté de leurs Tragédies.

Il me ſemble voir au travers des louanges que leur donnent leurs plus renommés partiſans, que la grandeur, la magnificence, & la dignité ſur tout, leur étoient des choſes fort peu connuës: c'é-

En effet, la nature eſt admirable par tout ; & quand on a recours à cet éclat étranger, dont on penſe embellir les objets, c'eſt ſouvent une confeſſion tacite qu'on n'en connoît pas la propriété. De là viennent la plûpart de nos figures & de nos Comparaiſons, que je ne puis approuver ſi elles ne ſont rares, tout-à-fait nobles & tout-à-fait juſtes : autrement, c'eſt chercher par adreſſe une diverſion pour ſe dérober aux choſes que l'on ne fait pas connoître. Quelque beauté cependant que puiſſent avoir les Comparaiſons, elles conviennent beaucoup plus au Poëme épique qu'à la Tragédie : dans le Poëme épique, l'eſprit cherche à ſe plaire hors de ſon ſujet ; dans la Tragédie, l'ame pleine de ſentimens, & poſſedée de paſſions, ſe tourne mal-aiſément au ſimple éclat d'une reſſemblance.

Ramenons nôtre diſcours à ces Anciens, dont il s'eſt inſenſiblement éloigné ; & cherchant à leur faire juſtice, confeſſons qu'ils ont beaucoup mieux réuſſi à exprimer les qualités de leurs Héros, qu'à dépeindre la magnificence des grands Rois. Une idée confuſe des grandeurs de Babylone, avoit gâté plûtôt qu'é-

qu'élevé leur imagination; mais leur eſprit ne pouvoit pas s'abuſer ſur la force, la conſtance, la juſtice & la ſageſſe, dont ils avoient tous les jours des exemples devant les yeux. Leurs ſens dégagés du faſte dans une République médiocre, laiſſoient leur raiſon plus libre à conſiderer les hommes par eux-mêmes.

Ainſi, rien ne les détournoit d'étudier la nature humaine, de s'appliquer à la connoiſſance des vices & des vertus, des inclinations & des génies. C'eſt par là qu'ils ont appris à former ſi bien les caractéres, qu'on n'en ſauroit deſirer de plus juſtes, ſelon le tems où ils ont vécu, ſi on ſe contente de connoître les perſonnes par leurs actions.

Corneille a crû que ce n'étoit pas aſſez de les faire agir, il eſt allé au fond de leur ame chercher le principe de leurs actions; il eſt deſcendu dans leur cœur pour y voir former les paſſions, & y découvrir ce qu'il y a de plus caché dans leurs mouvemens. Quant aux Anciens Tragiques, ou ils négligent les Paſſions, pour être attachés à repréſenter exactement ce qui ſe paſſe; ou ils font les Diſcoureurs au milieu des perturbations mêmes,

mes, & vous diſent des ſentences, quand vous attendez du trouble & du deſeſpoir.

Corneille ne dérobe rien de ce qui ſe paſſe : il met en vûë toute l'action, autant que le peut ſouffrir la bienſéance : mais auſſi donne-t-il au ſentiment tout ce qu'il exige ; conduiſant la nature ſans la gêner, ni l'abandonner à elle-même. Il a ôté du Théatre des Anciens, ce qu'il y avoit de barbare. Il a adouci l'horreur de leur ſcene par quelques tendreſſes d'Amour judicieuſement diſpenſées : mais il n'a pas eu moins de ſoin de conſerver aux ſujets Tragiques nôtre Crainte & nôtre Pitié, ſans détourner l'ame des véritables paſſions qu'elle y doit ſentir, à de petits ſoûpirs ennuyeux, qui pour être cent fois variés, ſont toûjours les mêmes.

Quelques loüanges que je donne à cet excellent Auteur, je ne dirai pas que ſes Piéces ſoient les ſeules qui méritent de l'applaudiſſement ſur nôtre Théatre. Nous avons été touchés de MARIANE, de SOPHONISBE, d'ALCIONE'E, de VENCESLAS, de STILICON, d'ANDROMAQUE, de BRITANNICUS(1),

ſéance. Les yeux avides de la cruauté du ſpectacle y veulent voir des meurtres & des corps ſanglans. En ſauver l'horreur par des recits, comme on fait en France, c'eſt dérober à la vûë du peuple ce qui le touche le plus.

Les honnêtes gens deſapprouvent une coûtume établie par un ſentiment peut-être aſſez inhumain; mais une vieille habitude, ou le goût de la Nation en général, l'emporte ſur la délicateſſe des particuliers. Mourir, eſt ſi peu de choſe aux Anglois, qu'il faudroit, pour les toucher, des images plus funeſtes que la Mort même. De là vient que nous leur reprochons aſſez juſtement de donner trop à leurs ſens ſur le Théatre. Il nous faut ſouffrir auſſi le reproche qu'ils nous font de paſſer dans l'autre extrémité, quand nous admirons chez nous des Tragédies par de petites douceurs qui ne ſont pas une impreſſion aſſez forte ſur les eſprits. Tantôt peu ſatisfaits dans nos cœurs d'une tendreſſe mal formée, nous cherchons dans l'action des Comédiens à nous émouvoir

le Jeune, du STILICON; Racine, de l'ANDROMAQUE, & du BRITANNICUS.

(2) Comme le CATILINA, & le SEJAN de Ben. Johnſon, &c.

voir encore : tantôt nous voulons que l'Acteur, plus transporté que le Poëte, prête de la fureur & du desespoir à une agitation médiocre, à une douleur trop commune. En effet, ce qui doit être tendre, n'est souvent que doux : ce qui doit former la pitié, fait à peine la tendresse : l'émotion tient lieu du saisissement, l'étonnement de l'horreur. Il manque à nos sentimens quelque chose d'assez profond : les passions à demi touchées n'excitent en nos ames que des mouvemens imparfaits, qui ne savent ni les laisser dans leur assiette, ni les enlever hors d'elles mêmes.

SUR

NOS COMEDIES,

Excepté celles de Moliere, où l'on trouve le vrai esprit de la Comedie: & sur la Comedie Espagnole.

POur la Comédie, qui doit être la Représentation de la vie ordinaire, nous

nous l'avons tournée tout-à-fait ſur la Galanterie, à l'exemple des Eſpagnols; ſans conſiderer que les Anciens s'étoient attachés à repréſenter la vie humaine ſelon la diverſité des humeurs, & que les Eſpagnols, pour ſuivre leur propre génie, n'avoient dépeint que la ſeule vie de Madrid dans leurs intrigues, & leurs avantures.

J'avouë que cette ſorte d'ouvrages auroit pû avoir dans l'Antiquité un air noble, & je ne ſai quoi de plus galant; mais c'étoit plûtôt le défaut de ces ſiécles-là, que la faute des Auteurs. Aujourd'hui la plûpart de nos Poëtes ſavent auſſi peu ce qui eſt des Mœurs, qu'on ſavoit en ces tems-là ce qui eſt de la Galanterie. Vous diriez qu'il n'y a plus d'avares, de prodigues, d'humeurs douces & accommodées à la ſociété, de naturels chagrins & auſtéres. Comme ſi la nature étoit changée, & que les hommes ſe fuſſent défaits de ces divers ſentimens, on les repréſente tous ſous un même caractére; dont je ne ſai point la raiſon, ſi ce n'eſt que les femmes ayent trouvé dans ce ſiécle-ci qu'il ne doit plus y avoir au monde que des galans.

Nous avouërons bien que les eſprits de

de Madrid ſont plus fertiles en inventions que les nôtres; & c'eſt ce qui nous a fait tirer d'eux la plûpart de nos Sujets, leſquels nous avons remplis de tendreſſes & de diſcours amoureux, & où nous avons mis plus de régularité & de vraiſemblance. La raiſon en eſt, qu'en Eſpagne où les femmes ne ſe laiſſent presque jamais voir, l'imagination du Poëte ſe conſomme aux moyens ingénieux de faire trouver les Amans en même lieu; & en France, où la liberté du commerce eſt établie, la grande délicateſſe de l'Auteur eſt employée dans la tendre & amoureuſe expreſſion des ſentimens.

Une femme de qualité Eſpagnole (1) liſoit, il n'y a pas longtems, le Roman de CLEOPATRE; & comme après un long recit d'avantures, elle eut tombé ſur une converſation délicate d'un amant & d'une amante également paſſionnés; *Que d'eſprit mal employé*, dit-elle; *à quoi bon tous ces beaux diſcours, quand ils ſont enſemble?*

C'eſt la plus belle réflexion que j'aye ouï faire de ma vie; & Calprenede, quoi que François, devoit ſe ſouvenir qu'à des

(1) La Princeſſe d'Iſenghien.

des amans nez ſous un ſoleil plus chaud que celui d'Eſpagne, les paroles étoient aſſez inutiles en ces occaſions. Mais le bon ſens de cette Dame ne ſeroit pas reçu dans nos galanteries ordinaires, où il faut parler mille fois d'une paſſion qu'on n'a pas, pour la pouvoir perſuader; & où l'on ſe voit tous les jours pour ſe plaindre, avant que de trouver une heure à finir ce faux tourment.

La Précieuſe de Moliere eſt dépeinte ridicule dans la choſe, auſſi bien que dans les termes, de ne vouloir pas *prendre le Roman par la queuë*, quand il s'agit de traiter avec des Parens l'affaire ſérieuſe d'un Mariage (1): mais ce n'eût pas été une fauſſe délicateſſe avec un Galant d'attendre ſa déclaration, & tout ce qui vient par degrés dans le procedé d'une Galanterie.

Pour la régularité & la vraiſemblance, il ne faut pas s'étonner qu'elles ſe trouvent moins chez les Eſpagnols que chez les François. Comme toute la Galanterie des Eſpagnols eſt venuë des Maures, il y reſte je ne ſai quel goût d'Afrique,

(1) Voyez les PRECIEUSES RIDICULES de Moliere.

que, étranger des autres nations, & trop extraordinaire pour pouvoir s'accommoder à la juſteſſe des régles. Ajoûtez qu'une vieille impreſſion de Chevalerie errante, commune à toute l'Eſpagne, tourne les eſprits des Cavaliers aux avantures bizarres. Les Filles de leur côté, goûtent cet air-là dès leur enfance dans les livres de Chevalerie, & dans les converſations fabuleuſes des femmes qui ſont auprès d'elles. Ainſi les deux ſexes rempliſſent leur eſprit des mêmes idées; & la plûpart des hommes & des femmes qui aiment, prendroient le ſcrupule de quelque amoureuſe extravagance, pour une froideur indigne de leur paſſion.

Quoi que l'Amour n'ait jamais des meſures bien réglées, en quelque pays que ce ſoit; j'oſe dire qu'il n'y a rien de fort extravagant en France, ni dans la maniere dont on le fait, ni dans les évenemens ordinaires qu'il y produit. Ce qu'on appelle une *belle paſſion*, a de la peine même à ſe ſauver du ridicule; car les honnêtes-gens partagés à divers ſoins ne s'y abandonnent pas comme font les Eſpagnols dans l'inutilité de Madrid, où rien ne donne du mouvement que le ſeul amour.

A Paris, l'aſſiduité de nôtre Cour nous attache ; la fonction d'une charge, ou le deſſein d'un emploi nous occupe ; la fortune l'emportant ſur les maitreſſes dans un lieu où l'uſage eſt de préferer ce qu'on ſe doit, à ce qu'on aime. Les femmes, qui ont à ſe régler là-deſſus, ſont elles-mêmes plus galantes que paſſionnées; encore ſe ſervent-elles de la galanterie pour entrer dans les intrigues. Il y en a peu que la vanité & l'interêt ne gouvernent ; & c'eſt à qui pourra mieux ſe ſervir, elles des galans, & les galans d'elles pour arriver à leur but.

L'amour ne laiſſe pas de ſe mêler à cet eſprit d'interêt ; mais bien rarement il en eſt le maître : car la conduite que nous ſommes obligés de tenir aux affaires, nous forme à quelque régularité pour les plaiſirs ; ou nous éloigne au moins de l'extravagance. En Eſpagne on ne vit que pour aimer : ce qu'on appelle AIMER en France, n'eſt proprement que *parler d'amour, & méler aux ſentimens de l'ambition la vanité des galanteries*,

Ces differences conſiderées, on ne trouvera pas étrange que la COMEDIE des Eſpagnols, qui n'eſt autre choſe que

la repréſentation de leurs Avantures, ſoit auſſi peu réguliere que les Avantures; & il n'y aura pas à s'étonner que la COMEDIE des François, qui ne s'éloigne guere de leur uſage, conſerve des égards dans la Repréſentation des amours, qu'ils ont ordinairement dans les amours mêmes. J'avouë que le bon ſens, qui doit être de tous les pays du monde, établit certaines choſes dont on ne doit ſe diſpenſer nulle part; mais il eſt difficile de ne pas donner beaucoup à la coûtume, puis qu'Ariſtote même dans ſa POETIQUE a mis quelquefois la perfection en ce qu'on croyoit de mieux à Athénes, & non pas en ce qui eſt véritablement le plus parfait.

La Comédie n'a pas plus de privilege que les loix, qui devant toutes être fondées ſur la Juſtice, ont néanmoins des differences particulieres ſelon le divers génie des peuples qui les ont faites. Et ſi on eſt obligé de conſerver l'air de l'antiquité; s'il faut garder le caractére des Héros qui ſont morts il y a deux mille ans, quand on les repréſente ſur le Théatre; comment peut-on ne ſuivre pas les humeurs, & ne s'ajuſter pas aux manieres de ceux qui vivent, lors qu'on repréſente

préſente à leurs yeux, ce qu'ils ſont eux-mêmes tous les jours?

Quelque autorité cependant que ſe donne la coûtume, la raiſon ſans doute a les premiers droits; mais il ne faut pas que ſon exactitude ſoit rigide: car aux choſes qui vont purement à plaire, comme la Comédie, il eſt fâcheux de nous aſſujettir à un ordre trop auſtére, & de commencer par la gêne en des ſujets où nous ne cherchons que le plaiſir.

DE

LA COMEDIE

ITALIENNE.

VOILA ce que j'avois à dire de la Comédie Françoiſe, & de la Comédie Eſpagnole: je dirai préſentement ce que je penſe de l'Italienne. Je ne parlerai point de l'AMINTE, du PASTOR FIDO, de la PHILIS DE SCIRE, & des autres Comédies de cette na-

ture-là ; il faudroit connoître mieux que je ne fais les graces de la Langue Italienne. Je prétens parler ſeulement en ce Diſcours, de la Comédie qui ſe voit ordinairement ſur le Théatre. Ce que nous voyons en France ſur celui des Italiens, n'eſt pas proprement Comédie, puis qu'il n'y a pas un véritable plan de l'ouvrage, que le ſujet n'a rien de bien lié ; qu'on n'y voit aucun caractére bien gardé, ni de compoſition où le beau génie ſoit conduit, au moins ſelon quelques régles de l'art. Ce n'eſt ici qu'une eſpéce de concert mal formé entre pluſieurs Acteurs, dont chacun fournit de ſoi ce qu'il juge à propos pour ſon perſonnage. C'eſt à le bien prendre, un ramas de *Concetti* impertinens dans la bouche des Amoureux, & de froides Bouffonneries dans celle des *Zanis* (1). Vous ne voyez de bon goût nulle part. Vous voyez un faux eſprit qui régne, ſoit en des penſées pleines de *Cieux*, de *Soleils*, d'*Etoiles*, & d'*Elemens* ; ſoit dans une affectation de naïveté qui n'a rien du vrai naturel.

J'avouë que les Bouffons ſont inimitables ; & de cent imitateurs que j'ai vûs, il

(1) Les Bouffons de la Comédie Italienne.

il n'y en a pas un qui ſoit parvenu à leur reſſembler. Pour les grimaces, les poſtures, les mouvemens; pour l'agilité, la diſpoſition; pour les changemens d'un viſage qui ſe démonte comme il lui plaît; je ne ſai s'ils ne ſont pas préferables aux Mimes & aux Pantomimes des Anciens. Il eſt certain qu'il faut bien aimer la méchante Plaiſanterie, pour être touché de ce qu'on entend. Il faut être auſſi bien grave & bien compoſé, pour ne rire pas de ce qu'on voit; & ce ſeroit un dégoût trop affecté, de ne ſe plaire pas à leur action, parce qu'un homme délicat ne prendra pas de plaiſir à leurs diſcours.

Toutes les repréſentations où l'eſprit a peu de part, ennuyent à la fin; mais elles ne laiſſent pas de ſurprendre, & d'être agréables quelque tems avant que de nous ennuyer. Comme la Bouffonnerie ne divertit un honnête-homme que par de petits intervalles, il faut la finir à propos, & ne pas donner le tems à l'eſprit de revenir à la juſteſſe du diſcours, & à l'idée du vrai naturel. Cette économie ſeroit à deſirer dans la Comédie Italienne, où le premier dégoût eſt ſuivi d'un nouvel ennui plus laſſant encore, & où la varieté

au lieu de vous récréer ne vous apporte qu'une autre ſorte de langueur.

En effet, quand vous êtes las des Bouffons qui ont trop demeuré ſur le théatre, les Amoureux paroiſſent pour vous accabler. C'eſt à mon avis le dernier ſupplice d'un homme délicat ; & on auroit plus de raiſon de préferer une promte mort à la patience de les écouter, que n'en eut le Lacédémonien de Boccalini, lors qu'il préfera le gibet à l'ennuyeuſe lecture de la *Guerre de Piſe*, dans Guichardin (1). Si quelqu'un trop amoureux de la vie, a pû eſſuyer une laſſitude ſi mortelle ; au lieu de remettre ſon eſprit par quelque diverſité agréable, il ne trouve de changement que par une autre importunité, dont le Docteur le deſeſpere. Je ſai que pour bien dépeindre la ſottiſe d'un Docteur, il faut faire en ſorte qu'il tourne toutes ſes converſations ſur la Science dont il eſt poſſedé : mais que ſans jamais répondre à ce qu'on lui dit, il

(1) *Inſtantiſſimamente ſupplicò, che per tutti gl'anni della ſua vita lo condannaſſero a remare in una Galea, che lo muraſſero trà due mura, e che per miſericordia fino lo ſcorticaſſero vivo ; perche il legger quei Diſcorſi ſenza fine ; quei Conſigli tanto tediosi,*

il cite mille Auteurs, & allegue mille paſſages avec une volubilité qui le met hors d'haleine, c'eſt introduire un Fou qu'on devroit mettre aux petites-maiſons, & non pas ménager à propos l'impertinence de ſon Docteur.

Pétrone a toute une autre économie dans le ridicule d'Eumolpe: la Pédanterie de Sidias eſt autrement ménagée par Théophile: le caractére de Caritides dans les FACHEUX de Moliere, eſt tout à-fait juſte; on n'en peut rien retrancher, ſans défigurer la peinture qu'il en fait. Voila les Savans ridicules, dont la repréſentation ſeroit agréable ſur le Théatre. Mais c'eſt mal divertir un honnête-homme, que de lui donner un miſerable Docteur, que les livres ont rendu fou, & qu'on devroit enfermer ſoigneuſement, comme j'ai dit, pour dérober à la vûë du monde l'imbécilité de nôtre condition, & la miſere de nôtre nature.

C'eſt

dioſi, quelle frediſſime Concioni, fatte nella preſa d'ogni vil Colombaia, era crepacuore che ſuperava tutti gl'aculei Ingleſi, &c. BOCCAL. Ragguagli di Parnaſſo, *Cent. I. Ragg. VI.* Je ne ſais ce que Boccalini entend par *aculei Ingleſi.*

C'eſt pouſſer trop loin mes Obſervations ſur la Comédie Italienne. Et pour recueillir en peu de mots ce que j'ai aſſez étendu, je dirai qu'au lieu d'Amans agréables, vous n'avez que des Diſcoureurs d'amour affectés ; au lieu de Comiques naturels, des Bouffons incomparables, mais toûjours Bouffons; au lieu de Docteurs ridicules, de pauvres Savans inſenſés. Il n'y a quaſi pas de Perſonnage qui ne ſoit outré ; à la réſerve de celui du Pantalon, dont on fait le moins de cas, & le ſeul néanmoins qui ne paſſe pas la vrai-ſemblance.

La Tragédie fut le premier plaiſir de l'ancienne République ; & les vieux Romains poſſedés ſeulement d'une âpre vertu, n'alloient chercher aux Théatres que des exemples qui pouvoient fortifier leur naturel, & entretenir leurs dures & auſtéres habitudes. Quand on joignit la douceur de l'eſprit pour la converſation, à la force de l'ame pour les grandes choſes, on ſe plût auſſi à la Comédie ; & tantôt on cherchoit de fortes idées, tantôt on ſe divertiſſoit par les agréables.

Si-tôt que Rome vint à ſe corrompre, les Romains quitterent la Tragédie, & ſe

ſe dégoûterent de voir au théatre une image auſtére de l'ancienne vertu. Depuis ce tems-là, jusques au dernier de la République, la Comédie fut le délaſſement des grands-hommes, le divertiſſement des gens polis, & l'amuſement du peuple, ou relâché ou adouci.

Un peu devant la guerre civile, l'eſprit de la Tragédie revint animer les Romains, dans la diſpoſition ſecrete d'un génie qui les préparoit aux funeſtes révolutions qu'on vit arriver. Céſar en compoſa une, & beaucoup de gens de qualité en compoſerent auſſi. Les desordres ceſſés ſous Auguſte, & la tranquilité bien rétablie, on chercha toutes ſortes de plaiſirs. Les Comédies recommencerent, les Pantomimes eurent leur crédit, & la Tragédie ne laiſſa pas de ſe conſerver une grande réputation. Sous le regne de Néron, Sénéque prit des idées funeſtes, qui lui firent compoſer les Tragédies qu'il nous a laiſſées. Quand la corruption fut pleine, & le vice général, les Pantomimes ruïnerent tout-à-fait la Tragédie & la Comédie: l'eſprit n'eut plus de part aux repréſentations, & la ſeule vûë chercha dans les poſtures &

les mouvemens, ce qui peut donner à l'ame des ſpectateurs des idées voluptueuſes.

Les Italiens aujourd'hui ſe contentent d'être éclairés du même ſoleil, de reſpirer le même air, & d'habiter la même terre qu'ont habitée autrefois les vieux Romains: mais ils ont laiſſé pour les Hiſtoires, cette vertu ſévére qu'ils exerçoient, ne croyant pas avoir beſoin de la Tragédie, pour s'animer à des choſes dures qu'ils n'ont pas envie de pratiquer. Comme ils aiment la douceur de la vie ordinaire, & les plaiſirs de la vie voluptueuſe, ils ont voulu former des Repréſentations qui euſſent du rapport avec l'une & avec l'autre; & de là eſt venu le mêlange de la Comédie, & de l'art des Pantomimes, que nous voyons ſur le Théatre des Italiens. C'eſt à peu près ce qu'on peut dire des Italiens qui ont paru en France jusqu'à préſent.

Tous les Acteurs de la Troupe qui jouë aujourd'hui, ſont généralement bons jusques aux amoureux; & pour ne leur pas faire d'injuſtice, non plus que de grace, je dirai que ce ſont d'excellens Comédiens, qui ont de fort méchantes Comédies

dies. Peut-être n'en ſauroient-ils faire de bonnes, peut-être ont-ils raiſon de n'en avoir pas; & le Comte de Briſtol (1) reprochant un jour à Cinthio; qu'il n'y avoit pas aſſez de vrai-ſemblance dans leurs Piéces, Cinthio répondit, que *s'il y en avoit davantage, on verroit de bons Comédiens mourir de faim avec de bonnes Comédies.*

DE LA COMEDIE ANGLOISE.

IL n'y a point de Comédie qui ſe conforme plus à celle des Anciens, que l'Angloiſe, pour ce qui regarde les Mœurs. Ce n'eſt point une pure Galanterie pleine d'Avantures & de Diſcours amoureux, comme en Eſpagne & en France; c'eſt la Repréſentation de la vie ordinaire, ſelon

(1) George Digby, Comte de Briſtol, mort en 1676.

lon la diverſité des humeurs, & les differens caractéres des hommes. C'eſt un *Alchimiſte*, qui par les illuſions de ſon art, entretient les eſperances trompeuſes d'un vain curieux : c'eſt une perſonne *ſimple* & *crédule*, dont la ſotte facilité eſt éternellement abuſée : c'eſt quelquefois un *Politique* ridicule, grave, compoſé, qui ſe concerte ſur tout, myſtérieuſement ſoupçonneux, qui croit trouver des deſſeins cachés dans les plus communes intentions, qui penſe découvrir de l'artifice dans les plus innocentes actions de la vie : c'eſt un *Amant bizarre*, un *faux Brave*, un *faux Savant*; l'un avec des extravagances naturelles, les autres avec de ridicules affectations. A la vérité, ces fourberies, ces ſimplicités, cette politique, & le reſte de ces caractéres ingénieuſement formés, ſe pouſſent trop loin à nôtre avis, comme ceux qu'on voit ſur nôtre Théatre demeurent un peu languiſſans au goût des Anglois; & cela vient peut être de ce que les Anglois penſent trop, & de ce que les François d'ordinaire ne penſent pas aſſez.

En effet, nous nous contentons des premieres images que nous donnent les objets;

objets, & pour nous arrêter aux ſimples dehors, l'apparent presque toûjours nous tient lieu du vrai, & le facile du naturel. Sur quoi je dirai en paſſant, que ces deux dernieres qualités ſont quelquefois très-mal-à-propos confonduës. Le facile & le naturel conviennent aſſez, dans leur oppoſition à ce qui eſt dur ou forcé: mais quand il s'agit de bien entrer dans la nature des choſes, ou dans le naturel des perſonnes, on m'avoüera que ce n'eſt pas toûjours avec facilité qu'on y réüſſit. Il y a je ne ſai quoi d'intérieur, je ne ſai quoi de caché qui ſe découvriroit à nous, ſi nous ſavions approfondir les matieres davantage. Autant qu'il nous eſt mal-aiſé d'y entrer, autant il eſt difficile aux Anglois d'en ſortir. Ils deviennent maître de la choſe à quoi ils penſent, qu'ils ne le ſont pas de leur penſée. Poſſedés de leur eſprit, quand ils poſſedent leur ſujet, ils creuſent encore où il n'y a plus rien à trouver, & paſſent la juſte & naturelle idée qu'il faut avoir, par une recherche trop profonde. A la vérité, je n'ai point vû de gens de meilleur entendement que les François qui conſiderent les choſes avec attention, & les Anglois

qui peuvent ſe détacher de leurs trop grandes méditations, pour revenir à la facilité du diſcours & à certaine liberté d'eſprit qu'il faut poſſeder toûjours, s'il eſt poſſible. Les plus honnêtes gens du monde, ce ſont les François qui penſent, & les Anglois qui parlent.

Je me jetterois inſenſiblement en des conſiderations trop générales; ce qui me fait reprendre mon ſujet de la Comédie, & paſſer à une difference conſiderable qui ſe trouve entre la nôtre & la leur; c'eſt qu'attachés à la Régularité des Anciens, nous rapportons tout à une Action principale, ſans autre diverſité que celle des moyens qui nous y font parvenir. Il faut demeurer d'accord qu'un Evenement principal doit être le but & la fin de la Repréſentation dans la Tragédie, où l'eſprit ſentiroit quelque violence dans les diverſions qui detourneroient ſa penſée. L'Infortune d'un Roi miſérable, la Mort funeſte & tragique d'un grand Héros, tiennent l'ame fortement attachée à ces importans objets; & il lui ſuffit, pour toute varieté, de ſavoir les divers moyens qui conduiſent à cette principale action. Mais la Comédie étant faite pour nous divertir,

divertir, & non pas pour nous occuper; pourvû que le vrai-ſemblable ſoit gardé, & que l'extravagance ſoit évitée, au ſentiment des Anglois, les diverſités ſont des ſurpriſes agréables, & des changemens qui plaiſent; au lieu que l'attente continuelle d'une même choſe, où l'on ne conçoit rien d'important, fait néceſſairement languir nôtre attention.

Ainſi donc, au lieu de repréſenter une Fourberie ſignalée, conduite par des moyens qui ſe rapportent tous à la même fin, ils repréſentent un Trompeur inſigne avec des Fourberies diverſes, dont chacune produit ſon effet particulier par ſa propre conſtitution. Comme ils renoncent presque toûjours à l'Unité d'Action, pour repréſenter une perſonne principale qui les divertit par des actions differentes; ils quittent ſouvent auſſi cette perſonne principale, pour faire voir diverſement ce qui arrive en des Lieux publics à pluſieurs perſonnes. Ben. Johnſon en a uſé de la ſorte dans BARTHOLOMEW-FAIR (1). On vient de faire la même choſe

(1) C'eſt-à-dire, *la Foire de la Saint Barthelemy.*

choſe dans Epsom-Wells (1); & dans toutes les deux Comédies on repréſente comiquement, ce qui ſe paſſe de ridicule en ces lieux publics.

On voit quelques autres Piéces, où il y a comme deux Sujets, qui entrent ſi ingénieuſement l'un dans l'autre, que l'eſprit des Spectateurs (qui pourroit être bleſſé par un changement trop ſenſible,) ne trouve qu'à ſe plaire dans une agréable varieté qu'ils produiſent. Il faut avouër que la régularité ne s'y rencontre pas; mais les Anglois ſont perſuadés que les libertés qu'on ſe donne pour mieux plaire, doivent être préferées à des Régles exactes, dont un Auteur ſtérile & languiſſant ſe fait un art d'ennuyer.

Il faut aimer la régle pour éviter la confuſion; il faut aimer le bon ſens qui modere l'ardeur d'une imagination allumée; mais il faut ôter à la régle toute contrainte qui gêne, & bannir une raiſon ſcrupuleuſe, qui par un trop grand attachement à la juſteſſe, ne laiſſe rien de libre & de naturel. Ceux que la nature a fait

(1) C'eſt-à-dire, *les Eaux d'Epſon*. Cette Comedie eſt de Shadwell.

a fait naître ſans génie, ne pouvant jamais ſe le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent aquerir; & pour faire valoir le ſeul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier les ouvrages qui ne le ſont pas tout-à-fait. Pour ceux qui aiment le Ridicule; qui prennent plaiſir à bien connoître le faux des Eſprits; qui ſont touchés des vrais Caractéres; ils trouveront les belles Comédies des Anglois ſelon leur goût autant & peut-être plus qu'aucunes qu'ils ayent jamais vûës.

Nôtre Moliere à qui les Anciens ont inſpiré le bon Eſprit de la Comédie, égale leur Ben. Johnſon à bien repréſenter les diverſes humeurs & les differentes manieres des hommes: l'un & l'autre conſervant dans leurs peintures un juſte rapport avec le génie de leur Nation. Je croirois qu'ils ont été plus loin que les Anciens en ce point-là; mais on ne ſauroit nier, qu'ils n'ayent eu plus d'égard aux caractéres qu'au gros des ſujets, dont la ſuite auſſi pourroit être mieux liée, & le Dénouëment plus naturel.

SUR

SUR LES OPERA.

A Mr. LE DUC DE BUCKINGHAM (1).

IL y a long-tems, Mylord, que j'avois envie de vous dire mon ſentiment ſur les Opera, & de vous parler de la difference que je trouve entre la maniere de chanter des Italiens, & celle des François. L'occaſion que j'ai euë d'en parler chez Madame Mazarin, a plûtôt augmenté que ſatisfait cette envie; je la contente aujourd'hui, Mylord, dans le Diſcours que je vous envoye.

Je commencerai par une grande franchiſe, en vous diſant que je n'admire pas fort les Comédies en Muſique, telles que nous les voyons préſentement. J'avouë que

(1) George Villiers, Duc de Buckingham, mort en 1687.

que leur magnificence me plaît assez ; que les Machines ont quelque chose de surprenant ; que la Musique en quelques endroits est touchante ; que le tout ensemble paroît merveilleux : mais il faut aussi m'avouër que ces merveilles deviennent bien-tôt ennuyeuses : car où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent & se lassent ensuite d'un continuel attachement aux objets. Au commencement des Concerts, la justesse des accords est remarquée ; il n'échape rien de toutes les diversités qui s'unissent pour former la douceur de l'harmonie : quelque tems après les instrumens nous étourdissent ; la Musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus, qui ne laisse rien distinguer. Mais qui peut résister à l'ennui du Recitatif dans une modulation qui n'a ni le charme du chant, ni la force agréable de la parole ? L'ame fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à sentir, cherche en elle-même quelque secret mouvement qui la touche : l'esprit qui s'est prêté vainement aux impressions du dehors, se laisse aller à la réverie, ou

se

ſe déplaît dans ſon inutilité : enfin la laſſitude eſt ſi grande, qu'on ne ſonge qu'à ſortir, & le ſeul plaiſir qui reſte à des ſpectateurs languiſſans; c'eſt l'eſperance de voir finir bien-tôt le ſpectacle qu'on leur donne.

La langueur ordinaire où je tombe aux Opera, vient de ce que je n'en ai jamais vû qui ne m'ait paru mépriſable dans la diſpoſition du ſujet, & dans les vers. Or c'eſt vainement que l'oreille eſt flatée, & que les yeux ſont charmés, ſi l'eſprit ne ſe trouve pas ſatisfait. Mon ame d'intelligence avec mon eſprit plus qu'avec mes ſens, forme une réſiſtance ſecrete aux impreſſions qu'elle peut recevoir, ou pour le moins elle manque d'y prêter un conſentement agréable, ſans lequel les objets les plus voluptueux même ne ſauroient me donner un grand plaiſir. Une ſottiſe chargée de Muſique, de Danſes, de Machines, de Décorations, eſt une ſottiſe magnifique, mais toûjours ſottiſe; c'eſt un vilain fonds ſous de beaux dehors, où je pénétre avec beaucoup de desagrément.

Il y a une autre choſe dans les Opera, tellement contre la nature, que mon ima-

imagination en eſt bleſſée : c'eſt de faire chanter toute la Piéce depuis le commencement jusqu'à la fin, comme ſi les perſonnes qu'on repréſente, s'étoient ridiculement ajuſtées pour traiter en Muſique, & les plus communes, & les plus importantes affaires de leur vie. Peut-on s'imaginer qu'un maître appelle ſon valet, ou qu'il lui donne une commiſſion en chantant; qu'un ami faſſe en chantant une confidence à ſon ami : qu'on délibere en chantant dans un Conſeil : qu'on exprime avec du chant les ordres qu'on donne, & que mélodieuſement on tuë les hommes à coups d'épée & de javelot dans un combat? C'eſt perdre l'eſprit de la repréſentation, qui ſans doute eſt préferable à celui de l'harmonie ; car l'harmonie ne doit être qu'un ſimple accompagnement, & les grands Maîtres du Théatre l'ont ajoûtée comme agréable, non pas comme néceſſaire, après avoir réglé tout ce qui regarde le ſujet & le discours. Cependant l'idée du Muſicien va devant celle du Héros dans les Opera; c'eſt Luigi, c'eſt Cavallo, c'eſt Ceſti qui ſe préſentent à l'imagination. L'eſprit ne pouvant concevoir un Héros qui chante,

s'at-

s'attache à celui qui fait chanter ; & on ne ſauroit nier qu'aux Repréſentations du Palais Royal, on ne ſonge cent fois plus à Lulli, qu'à Theſée, ni à Cadmus.

Je ne prétens pas néanmoins donner l'excluſion à toute ſorte de Chant ſur le Théatre. Il y a des choſes qui doivent être chantées : il y en a qui peuvent l'être ſans choquer la bien-ſéance ni la raiſon. Les Vœux, les Prieres, les Sacrifices, & généralement tout ce qui regarde le ſervice des Dieux, s'eſt chanté dans toutes les Nations & dans tous les tems : les paſſions tendres & douloureuſes s'expriment naturellement par une eſpece de Chant : l'expreſſion d'un amour que l'on ſent naître ; l'irréſolution d'une ame combattuë de divers mouvemens, ſont des matieres propres pour les Stances, & les Stances le ſont aſſez pour le Chant. Perſonne n'ignore qu'on avoit introduit des Chœurs ſur le Théatre des Grecs ; & il faut avouër qu'ils pourroient être introduits avec autant de raiſon ſur les nôtres. Voila quel eſt le partage du Chant, à mon avis : tout ce qui eſt de la converſation, & de la conference ; tout ce qui regarde les intrigues, & les affaires ; ce qui

qui appartient au conſeil & à l'action, eſt propre aux Comédiens qui recitent, & ridicule dans la bouche des Muſiciens qui le chantent. Les Grecs faiſoient de belles Tragédies où ils chantoient quelque choſe : les Italiens & les François en font de méchantes, où ils chantent tout.

Si vous voulez ſavoir ce que c'eſt qu'un OPERA, je vous dirai que c'eſt un *travail bizarre de Poëſie & de Muſique, où le Poëte & le Muſicien également genés l'un par l'autre, ſe donnent bien de la peine à faire un méchant Ouvrage.* Ce n'eſt pas que vous n'y puiſſiez trouver des Paroles agréables, & de fort beaux Airs ; mais vous trouverez plus ſûrement à la fin, le dégoût des vers où le génie du Poëte a été contraint, & l'ennui du Chant où le Muſicien s'eſt épuiſé dans une trop longue Muſique. Si je me ſentois capable de donner conſeil aux honnêtes-gens qui ſe plaiſent au Théatre, je leur conſeillerois de reprendre le goût de nos belles Comédies, où l'on pourroit introduire des Danſes & de la Muſique, qui ne nuiroient en rien à la Repréſentation. On y chânteroit un Prologue avec des accompagnemens agréables. Dans les Intermédes,

des, le Chant animeroit des paroles qui ſeroient comme l'eſprit de ce qu'on auroit repréſenté. La Repréſentation finie, on viendroit à chanter un Epilogue, ou quelque Réflexion ſur les plus grandes beautés de l'Ouvrage: on en fortifieroit l'idée, & feroit conſerver plus cherement l'impreſſion qu'elles auroient fait ſur les Spectateurs. C'eſt ainſi que vous trouveriez de quoi ſatisfaire les Sens & l'Eſprit, n'ayant plus à déſirer le charme du Chant dans une pure Repréſentation, ni la force de la Repréſentation dans la langueur d'une continuelle Muſique.

Il me reſte encore à vous donner un avis pour toutes les Comédies où l'on met du Chant; c'eſt de laiſſer l'autorité principale au Poëte pour la direction de la Piéce. Il faut que la Muſique ſoit faite pour les vers, bien plus que les vers pour la Muſique. C'eſt au Muſicien à ſuivre l'ordre du Poëte; dont Lulli ſeul doit être exemt, pour connoître mieux les paſſions, & aller plus avant dans le cœur de l'homme que les Auteurs. Cambert (1) a ſans doute un fort beau génie, pro-

(1) Voyez la Comedie des Opera, Act. II. Sc. IV. & la Vie *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1676.

(1) Voyez

propre à cent Muſiques differentes, & toutes bien ménagées avec une juſte économie des voix & des inſtrumens. Il n'y a point de Recitatif mieux entendu, ni mieux varié que le ſien : mais pour la nature des Paſſions ; pour la qualité des Sentimens qu'il faut exprimer, il doit recevoir des Auteurs les lumieres que Lulli leur fait donner, & s'aſſujettir à la direction, quand Lulli, par l'étenduë de ſa connoiſſance, peut être juſtement leur directeur.

Je ne veux pas finir mon Diſcours ſans vous entretenir du peu d'eſtime qu'ont les Italiens pour nos Opera (2), & du grand dégoût que nous donnent ceux d'Italie. Les Italiens qui s'attachent tout-à-fait à la Repréſentation, ne ſauroient ſouffrir que nous appellions OPERA un enchaînement de Danſes & de Muſique, qui n'ont pas un rapport bien juſte, & une liaiſon aſſez naturelle avec les ſujets. Les François accoutumés à la beauté de leurs Ouvertures, à l'agrement de leurs Airs, au

(2) Voyez le PARALLELE *des Italiens & des François, en ce qui regarde la Muſique & les Opera*, par l'Abbé Raguenet.

au charme de leurs Symphonies, ſouffrent avec peine l'ignorance, ou le méchant uſage des Inſtrumens aux Opera de Veniſe, & refuſent leur attention à un long Recitatif, qui devient ennuyeux par le peu de varieté qui s'y rencontre. Je ne ſaurois vous dire proprement ce que c'eſt que leur RECITATIF; mais je ſai bien que ce n'eſt ni chanter, ni reciter; c'eſt une choſe inconnuë aux Anciens, qu'on pourroit définir *un méchant uſage du Chant & de la Parole.* J'avouë que j'ai trouvé des choſes inimitables dans l'Opera de Luigi, & pour l'expreſſion des ſentimens, & pour le charme de la Muſique; mais le Recitatif ordinaire ennuyoit beaucoup; en ſorte que les Italiens même attendoient avec impatience les beaux endroits qui venoient à leur opinion trop rarement. Je comprendrai les plus grands défauts de nos Opera en peu de paroles. On y penſe aller à une Repréſentation, & l'on ne repréſente rien: on y veut voir une Comédie, & l'on n'y trouve aucun eſprit de la Comédie.

Voila ce que j'ai crû pouvoir dire de la differente conſtitution des Opera. Pour la maniere de chanter, que nous appellons

lons en France EXECUTION, je croi ſans partialité qu'aucune Nation ne ſauroit la diſputer à la nôtre. Les Eſpagnols ont une diſpoſition de gorge admirable : mais avec leurs Fredons & leurs Roulemens, ils ſemblent ne ſonger à autre choſe dans leur Chant qu'à diſputer la facilité du goſier aux Roſſignols. Les Italiens ont l'expreſſion fauſſe, ou du moins outrée, pour ne connoître pas avec juſteſſe la nature ou le degré des Paſſions. C'eſt éclater de rire, plûtôt que chanter, lors qu'ils expriment quelque ſentiment de joye. S'ils veulent ſoûpirer, on entend des ſanglots qui ſe forment dans la gorge avec violence, non pas des ſoûpirs qui échappent ſecretement à la paſſion d'un cœur amoureux. D'une réflexion douloureuſe, ils font les plus fortes exclamations : les larmes de l'abſence ſont des pleurs de funérailles : le triſte devient lugubre dans leurs bouches : ils font des cris au lieu de plaintes dans la douleur ; & quelquefois ils expriment la langueur de la paſſion, comme une défaillance de la nature. Peut-être qu'il y a du changement aujourd'hui dans leur maniere de chanter, & qu'ils ont profité de nôtre

commerce pour la propreté d'une Exécution polie, comme nous avons tiré avantage du leur, pour les beautés d'une plus grande & plus hardie Compoſition.

J'ai vû des Comédies en Angleterre où il y avoit beaucoup de Muſique: mais pour en parler diſcretement, je n'ai pû m'accoûtumer au Chant des Anglois. Je ſuis venu trop tard en leur pays, pour pouvoir prendre un goût ſi different de tout autre. Il n'y a point de Nation qui faſſe voir plus de courage dans les hommes, & plus de beauté dans les femmes, plus d'eſprit dans l'un & dans l'autre ſexe. On ne peut pas avoir toutes choſes. Où tant de bonnes qualités ſont communes, ce n'eſt pas un ſi grand mal que le bon goût y ſoit rare: il eſt certain qu'il s'y rencontre aſſez rarement; mais les perſonnes en qui on le trouve l'ont auſſi délicat que gens du monde, pour échapper à celui de leur Nation par un art exquis, ou par un très-heureux naturel.

Solus Gallus cantat; il n'y a que le François qui chante. Je ne veux pas être injurieux à toutes les autres Nations, & ſoûtenir ce qu'un Auteur a bien voulu avan-

avancer; *Hiſpanus flet, dolet Italus, Germanus boat, Flander ululat, ſolus Gallus cantat*; je lui laiſſe toutes ces belles diſtinctions, & me contente d'appuyer mon ſentiment de l'autorité de Luigi, qui ne pouvoit ſouffrir que les Italiens chantaſſent ſes Airs, après les avoir ouï chanter à Mr. Nyert, à Hilaire, à la petite La Varenne. A ſon retour en Italie, il ſe rendit tous les Muſiciens de ſa Nation ennemis, diſant hautement à Rome, comme il avoit dit à Paris, que pour rendre une Muſique agréable, il faloit des Airs Italiens dans la bouche des François. Il faiſoit peu de cas de nos Chanſons, excepté de celles de Boiſſet, qui attirerent ſon admiration. Il admira le concert de nos Violons, il admira nos Luths, nos Claveſſins, nos Orgues; & quel charme n'eût-il pas trouvé à nos Flûtes, ſi elles avoient été en uſage en ce tems-là? Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il demeura fort rebuté de la rudeſſe & de la dureté des plus grands Maîtres d'Italie, quand il eut goûté la tendreſſe du toucher, & la propreté de la maniere de nos François.

Je ſerois trop partial, ſi je ne parlois que de nos Avantages. Il n'y a guere

de gens qui ayent la compréhenſion plus lente, & pour le ſens des Paroles & pour entrer dans l'eſprit du Compoſiteur, que les François; il y en a peu qui entendent moins la Quantité, & qui trouvent avec tant de peine la Prononciation : mais après qu'une longue étude leur a fait ſurmonter toutes ces difficultés, & qu'ils viennent à poſſeder bien ce qu'ils chantent, rien n'approche de leur agrément. Il nous arrive la même choſe ſur les Inſtrumens, & particulierement dans les Concerts, où rien n'eſt bien ſûr ni bien juſte, qu'après une infinité de Répétitions; mais rien de ſi propre & de ſi poli, quand les répétitions ſont achevées. Les Italiens profonds en Muſique nous portent leur ſcience aux oreilles ſans douceur aucune : les François ne ſe contentent pas d'ôter à la ſcience la premiere rudeſſe qui ſent le travail de la compoſition ; ils trouvent dans le ſecret de l'Exécution, comme un charme pour nôtre ame, & je ne ſai quoi de touchant qu'ils ſavent porter jusques au cœur.

J'oubliois à vous parler des Machines, tant il eſt facile d'oublier les choſes qu'on voudroit qui fuſſent retranchées. Les Machines pourront ſatisfaire la curioſité

des

des gens ingénieux pour des inventions de Mathématiques; mais elles ne plairont guere au Théatre à des perſonnes de bon goût. Plus elles ſurprennent, plus elles divertiſſent l'eſprit de ſon attention au diſcours; & plus elles ſont admirables, & moins l'impreſſion de ce Merveilleux laiſſe à l'ame de tendreſſe & du ſentiment exquis dont elle a beſoin, pour être touchée du charme de la Muſique. Les Anciens ne ſe ſervoient de Machines que dans la néceſſité de faire venir quelque Dieu; encore les Poëtes étoient-ils trouvés ridicules presque toûjours de s'être laiſſé réduire à cette néceſſité-là. Si l'on veut faire de la dépenſe, qu'on la faſſe pour les belles Décorations, dont l'uſage eſt plus naturel & plus agréable que n'eſt celui des Machines. L'Antiquité qui expoſoit des Dieux à ſes portes, & juſques à ſes foyers; cette Antiquité, dis-je, toute vaine & crédule qu'elle étoit, n'en expoſa néanmoins que fort rarement ſur le Théatre. Après que la créance en a été perduë, les Italiens ont rétabli en leurs Opera des Dieux éteints dans le monde, & n'ont pas craint d'occuper les hommes de ces vanités ridicules, pourvû qu'ils

donnaſſent à leurs Piéces un plus grand éclat par l'introduction de cet éblouïſſant & faux Merveilleux. Ces Divinités de Théatre ont abuſé aſſez longtems l'Italie. Détrompée heureuſement à la fin, on la voit renoncer à ces mêmes Dieux qu'elle avoit rappellés, & revenir à des choſes qui n'ont pas véritablement la derniere juſteſſe; mais qui ſont moins fabuleuſes, & que le bon ſens avec un peu d'indulgence ne rejette pas.

Il nous eſt arrivé au ſujet des Dieux & des Machines, ce qui arrive presque toûjours aux Allemans ſur nos Modes. Nous venons de prendre ce que les Italiens abandonnent; & comme ſi nous voulions réparer la faute d'avoir été prévenus dans l'invention, nous pouſſons jusqu'à l'excès un uſage qu'ils avoient introduit mal-à-propos, mais qu'ils ont ménagé avec retenuë. En effet, nous couvrons la terre de Divinités, & les faiſons danſer par troupes, au lieu qu'ils les faiſoient deſcendre avec quelque ſorte de ménagement, aux occaſions les plus importantes. Comme l'Ariſtote avoit outré le Merveilleux des Poëmes par le Fabuleux incroyable, nous outrons le Fabuleux

leux par un aſſemblage confus de Dieux, de Bergers, de Héros, d'Echanteurs, de Fantômes, de Furies, de Démons. J'admire Lulli auſſi bien pour la direction des Danſes, qu'en ce qui touche les Voix & les Inſtrumens : mais la conſtitution de nos Opera doit paroître bien extravagante à ceux qui ont le bon-goût du Vraiſemblable & du Merveilleux.

Cependant on court hazard de ſe décrier par ce bon goût, ſi on oſe le faire paroître ; & je conſeille aux autres, quand on parle devant eux de l'Opera, de ſe faire à eux-mêmes un ſecret de leurs lumieres. Pour moi qui ai paſſé l'âge & le tems de me ſignaler dans le monde par l'eſprit des modes, & par le mérite des fantaiſies, je me réſous de prendre le parti du bon ſens, tout abandonné qu'il eſt, & de ſuivre la Raiſon dans ſa disgrace, avec autant d'attachement, que ſi elle avoit encore ſa premiere conſideration. Ce qui me fâche le plus de l'entêtement où l'on eſt pour l'Opera, c'eſt qu'il va ruïner la Tragédie, qui eſt la plus belle choſe que nous ayons, la plus propre à élever l'ame, & la plus capable de former l'eſprit.

Concluons après un ſi long Diſcours, que la conſtitution de nos Opera ne ſauroit être guere plus défectueuſe. Mais il faut avouër en même tems, que perſonne ne travaillera ſi bien que Lulli ſur un ſujet mal conçu ; & qu'il eſt difficile de faire mieux que Quinault, en ce qu'on exige de lui.

LES

OPERA,

COMEDIE.

ACTEURS.

MR. CRISARD, *Conſeiller au Préſidial de Lion.*

ME. CRISARD *ſa Femme.*

MADEMOISELLE CRISOTINE *leur Fille, devenuë folle par la lecture des Opera.*

TERSOLET, *jeune homme de Lion, devenu fou par les Opera comme elle.*

MR. DE MONTIFAS, *Baron de Pourgeolette, couſin de Me. Criſard.*

MR. GUILLAUT, *Médecin célébre à Lion, & homme d'eſprit.*

MR. MILLAUT, *Théologal de Lion.*

PERRETTE, *Gouvernante de la Maiſon de Mr. Criſard.*

GILOTIN, *vieux Valet de Mr. de Montifas.*

La Scene eſt à Lion, dans la Maiſon de Mr. Criſard.

LES

LES OPERA,
Comedie.

LES OPERA, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MR. CRISARD *revenant du Palais*, PERRETTE.

MR. CRISARD.

HOLA, ho! Perrette?

PERRETTE.

Que vous plaît-il, Monſieur?

MR. CRISARD.

Prenez ma Robe; nettoyez-la, pliez-

la, & la mettez dans un coffre, où elle demeurera jusqu'après les fêtes.

PERRETTE.

Voila une robe qui nous donne bien plus de peine que de profit. Donnez-là cette belle robe, que je la mette ſous la clef.

Mr. CRISARD.

Perrette, Perrette, parlez mieux d'un vêtement, qui fait la décence de ma perſonne, & qui ſe peut dire une marque auguſte de ma profeſſion. Vous parlez contre vous-même. Nôtre robe n'eſt pas ſi peu de choſe, qu'elle ne faſſe tomber quelque diſtinction ſur ceux qui nous ſervent. Vous êtes regardée d'un autre œuil dans Lion, qu'on ne regarde les ſervantes des Marchands, Perrette.

PERRETTE.

Monſieur Criſard, mon Maître, c'eſt une belle choſe que d'être Juge : mais ma tante Jaqueline gagnoit plus d'argent en huit jours avec vôtre pere Monſieur Tourteau, gros & riche Marchand de Lion, que je n'en gagne en ſix mois avec ſon fils, Monſieur Criſard le Conſeiller. On ne ſait ce que c'eſt que d'Etrênes

trênes chez vous, il n'y a point de Procès à Lion.

MR. CRISARD.

Si tu avois été au Palais ce matin, tu changerois bien d'avis, Perrete. Il ne s'eſt jamais vuidé une ſi belle affaire, que celle que j'aie emportée. L'honneur n'en eſt dû qu'à moi; & j'eſpere que les étrênes iront mieux. Une gloire ſi grande ne doit pas être célée à la famille. Appelle Madame Criſard, que je lui conte comment cela s'eſt paſſé.

SCENE II.

PERRETTE, ME. CRISARD.

PERRETTE *ſortant rencontre ſa Maitreſſe.*

MAdame, Monſieur eſt revenu du Palais avec une face toute joyeuſe: il deſire de vous parler, & c'eſt ſans doute pour vous faire part de ſon contentement.

ME. CRISARD.

Où eſt-il, Perrette?

PER-

PERRETTE.

A la ſalle.

Mr. CRISARD.

Allons le trouver.

SCENE III.

Mr. GUILLAUT, Mr. CRISARD, PERRETTE.

Mr. CRISARD.

MA Toute, j'avois une grande impatience de te revoir.

Me. CRISARD.

Tu nous as fait attendre bien tard, mon Tou-tou.

Mr. CRISARD.

Je m'étonne que je ſois ſorti du Palais de ſi bonne heure. L'Affaire que nous avions pouvoit bien nous y retenir juſques au ſoir. Comme les chagrins qu'on trouve au palais ſe répandent bien ſouvent ſur la famille, les ſatisfactions qu'on y reçoit doivent être auſſi communiquées. Qu'on appelle Criſotine, je veux faire part de ma gloire à toute ma Maiſon.

PER-

PERRETTE.

Bonne-foi, Criſotine a bien d'autres choſes en tête, que vos affaires du Palais. Vous pouvez les conter ſans elle dès qu'il vous plaira.

MR. CRISARD.

Ce ne ſont pas des choſes qui conviennent trop à ſon âge : mais il me ſemble pourtant que Criſotine eſt aſſez avancée, & qu'elle a l'eſprit aſſez mûr.

PERRETTE.

Dieu veuille que le corps ne le ſoit pas plus que l'eſprit. Il y a un certain Monſieur Tirſolet, l'un de nos Penons de Bellecour, qui pourroit bien la trouver plus mure que vous ne penſez.

MR. CRISARD.

N'eſt-ce pas ce Jeune homme qui lui faiſoit lire les Aſtrées, & ne l'entretenoit jamais que de la Riviere de Lignon? Cela eſt dangereux pour les jeunes eſprits; & je t'avouërai, ma Toute, que ces entretiens-là m'ont donné beaucoup d'appréhenſion. Je craignois qu'il ne lui mît dans la tête la fantaiſie d'être Bergere, & qu'il ne la menât un beau jour au Pays de Forêts.

ME.

Me. Crisard.

Ah! Monsieur, vous ne deviez pas avoir cette opinion-là de vôtre fille : il n'y en eût jamais une si bien née.

Perrette.

C'est-mon. Ma foi, vous vous y connoissez! Je vous le redis pour la décharge de ma conscience : Monsieur Tirsolet ne me plaît pas. Ils ne font que chanter & baller ensemble. Crisotine dit qu'elle est Hermigeone, & Tirsolet qu'il est Camus.

Mr. Crisard.

C'est Hermione & Cadmus, Perrette.

Perrette.

Hermigeone, ou Hermione, c'est de quoi Perrette ne se soucie pas. Après cela, ils se font des Adieux en chantant, & en pleurant, comme s'ils ne devoient jamais se revoir : mais je ne m'y connois point, ou ils ne se quitteront pas si-tôt, à moins qu'on ne les sépare.

Me. Crisard.

Prenez garde à ce que vous dites, Per-

Perrete. Criſotine aura eu quelque petite rudeſſe pour vous, qui vous fait parler ainſi par vengeance. Quand j'étois auprès de ma tante de Montifas, mere de mon couſin le Baron de Pourgeolette, on m'avoit donné une ſervante de vôtre humeur, qui me brouilla avec ma tante, & faillit à me faire bien du tort, parce que j'aimois la compagnie d'un jeune gentilhomme, qui me recherchoit en tout bien & en tout honneur; mais ſecretement, pour connoître un peu nos humeurs avant que de faire aucune déclaration.

PERRETTE.

Et comment avoit nom vôtre ſervante, Madame?

ME. CRISARD.

Elle avoit nom Suſanne.

PERRETTE.

Ma foi, Madame, vous avez raiſon: Suſanne reſſembloit fort à Perrette: mais n'en parlons plus. Je m'en vais appeller Criſotine.

SCE-

SCENE IV.

PERRETTE, CRISOTINE, Mr. CRISARD, Me. CRISARD.

PERRETTE.

CRiſotine, Monſieur vôtre Pere vous demande.

CRISOTINE *parle en Vers, & tous les Vers ſe chantent.*

Ah! que tu viens mal à propos
Troubler mon innocent repos.

PERRETTE.

Il n'eſt pas tems de chanter; je vous dis qu'on vous demande...

CRISOTINE.

Je m'en irai ſeulete;
Cherche qui te ſuivra;
Es-tu bien ſatisfaite,
Inhumaine Perrette,
De m'avoir fait quitter les Airs de l'Opera?

PERRETTE.

Monſieur, je n'y entens plus rien. Vôtre Fille ne parle, & ne répond qu'en chantant. Elle eſt folle, ou pour le moins elle ſe moque de vous & de moi.

CRI-

CRISOTINE *à ſon Pere & à ſa Mere.*

Je viens en fille obéïſſante
Recevoir vos commandemens,
Et me plaindre d'une ſervante
Qui m'interrompt à tous momens,
Et ne ſouffre pas que je chante
D'Hermione, & Cadmus les tendres ſentimens.

MR. CRISARD.

Criſotine, je ſuis bien fâché de voir que Perrette a tant de raiſon contre vous: j'avois craint l'extravagance des Romans, & des Bergeries; nous tombons dans celle des Opera, où je ne m'attendois pas. Le mal n'eſt pas encore ſi grand, qu'il ne ſe puiſſe guerir: parlez comme les autres, Criſotine, ou je donnerai tel Arrêt contre les Opera, qu'il n'en ſera jamais parlé dans le reſſort de ma Juriſdiction.

CRISOTINE.

A quelle injuſte violence
Se porteroit vôtre courroux!
Pere, Baptiſte, Opera, ma naiſſance,
Me faudra-t-il décider entre vous?

MR. CRISARD.

Comment! miſérable? Vous êtes partagée entre Baptiſte & vôtre Pere! quel déréglement d'eſprit! quelle corruption de

de mœurs! vous aviez raiſon, Madame Criſard, de vouloir juſtifier vôtre fille.

CRISOTINE.

O douce mere!
Rigoureux pere!
Cadmus! pauvre Cadmus!
Je ne vous verrai plus.

Mr. CRISARD.

Il n'y a qu'un mot, Criſotine: ou vous ne chanterez plus, ou vous ſortirez de ma maiſon.

CRISOTINE.

Je vous ſuivrai, Cadmus; je veux vous ſuivre, Alceſte;
Theſée eſt en péril, on ne le quitte pas:
De vos Héros, Lulli, je ſuivrai tout le reſte.

Mr. CRISARD.

Voulez-vous aller contre le commandement de vôtre Pere? A quoi ſongez-vous?

CRISOTINE.

Je ne les ſuivrai point, vous arrêtez mes pas.

Me. CRISARD.

C'eſt déja là un commencement de raiſon, Tou-tou.

Mr. CRISARD.

C'en eſt un commencement, mais bien

bien foible. Dieu veuille qu'il ſoit ſuivi.

ME. CRISARD.

Ma Fille, obéïſſez, & ne chantez plus.

CRISOTINE.

Je le ferai, ſi je puis.....

Il ſeroit plus doux de ſe taire,
Que parler comme le Vulgaire.

MR. CRISARD.

Criſotine, encore?

CRISOTINE.

Je ne chanterai plus, & vous plaît-il de m'entendre?

ME. CRISARD.

Nous ne manquerons pas d'attention. Parlez.

CRISOTINE.

Vous m'avez toûjours élevée dans des Manieres ſi éloignées de celles des Bourgeois, que vous ne devez pas trouver étrange, que je ſuive le plûtôt qu'il m'eſt poſſible celles de la Cour. Je vous apprens, mon Pere, que depuis le dernier Opera, il n'y a pas un homme de condition qui parle autrement qu'en chantant. Quand on ſe rencontre le matin ce ſeroit

une

une incivilité groſſiere que de ne ſe pas ſaluer avec du Chant :

Comment, Monſieur, vous portez-vous?

on répond,

Je me porte à vôtre ſervice.

Si on fait une partie pour l'après-dîné :

Après-dîné, que ferons-nous?

on peut répondre,

Allons voir la belle Clarice.

& cela ſe chante naturellement, comme on fait à l'Opera quand on s'entretient de choſes indifferentes. Si on donne une commiſſion à un Valet, on ne manque pas de la mettre en chant auſſi bien que le ſalut. Par exemple, on appelle des *Valets* :

Hola, ho! La Pierre, Picard:
Ho! La Verdure, La Montagne:
Que quelqu'un aille de ma part
Trouver mon frere à la campagne,
Pour ſavoir s'il fait le deſſein
De venir en ville demain.

Les diſcours les plus ordinaires ſe chantent à peu près ainſi, & l'on ne ſait plus ce que c'eſt parmi les honnêtes-gens, de parler autrement qu'en Muſique.

MR. CRISARD.

Les gens de qualité chantent-ils, quand ils ſont avec les Dames?

CRISOTINE.

S'ils chantent! s'ils chantent! c'eſt dommage, qu'un homme du monde voulût entretenir une compagnie avec la pure & ſimple parole, comme on faiſoit autrefois: on le traiteroit bien d'homme du vieux tems. Les laquais ſe moqueroient de lui.

MR. CRISARD.

Et dans la Ville?

CRISOTINE.

Je vous dirai. Tous les gens un peu conſiderables ſont comme les gens de la Cour. Il n'y a plus qu'à la ruë Saint-Denis, à la ruë Saint-Honoré, & ſur le pont Nôtre-Dame, où la vieille coûtume ſe pratique encore: l'on y vend, & l'on y achete ſans chanter. Chez Gautier, à l'Orangerie, chez tous les Marchands qui fourniſſent les Dames d'étoffes, de galanteries, de bijoux, tout ſe chante: & ſi les Marchands qui ſuivent la Cour ne chantoient pas, on confiſqueroit leurs marchandiſes. On dit qu'il y a un grand

ordre pour cela. On ne fait plus de Prevôt des Marchands, qui ne ſache la Muſique, & que Monſieur Lulli n'examine, pour voir s'il eſt capable de connoître & de faire obſerver les Régles du Chant.

Me. Crisard.

Eh! bien, Tou-tou, n'avois-je pas raiſon de n'être pas ſi fort en colere contre vôtre fille? Si cela eſt, comme je n'en doute point, n'eſt-elle pas bien fondée.

Mr. Crisard.

Si cela eſt vrai, je ſuis au deſeſpoir d'avoir été prévenu par ma fille; car j'ai toûjours été curieux des belles Modes de la Cour. Il y a dix-huit ans que je porte la robe, & que je m'habille dans toute la décence que peut demander ma profeſſion: mais auparavant; qui avoit les Modes à Lion plûtôt que moi? Eſt-ce que je n'ai pas été le premier à porter les Chauſſes-à-la Candale? Tant qu'on a porté des Canons, qui a pouſſé plus loin la décoration de la jambe? Au lieu de Chauſſes-à-la-Candale, j'ai préſentement des Paragrafes dans la téte, & je referois le Co-

DE & le DIGESTE, s'ils étoient brûlés. Concluez de tout cela, Criſotine, que ſi on parle à la Cour, comme à l'Opera, je ſerai le premier à en introduire l'uſage dans nôtre chambre. J'aurai bien-tôt appris aſſez de Muſique pour cela. Mais ſi vous vous êtes trompée, il faut quitter vôtre entêtement, & ne pas entretenir une folie qui vous rendroit ridicule à tout le monde. Voila une affaire vuidée; un peu d'attention; écoutez celle que j'ai emportée glorieuſement ce matin. Connoiſſez-vous Monſieur Guillaut, nôtre Médecin célébre?

ME. CRISARD.

Je ne connois autre.

MR. CRISARD.

Et Monſieur Millaut, nôtre Théologal?

ME. CRISARD.

Autant que Monſieur Guillaut.

MR. CRISARD.

Il y a environ ſix mois que Monſieur Guillaut tomba dangereuſement malade, & à telle extrémité qu'il envoya querir Monſieur le Théologal ſon bon ami, pour prendre congé de ce monde entre

ſes mains, & ſe préparer à l'autre. Monſieur Millaut arrivé lui tint ce petit diſcours: *J'ai toûjours compté ſur mes amis, pour le commerce de cette vie, & je ſuis bien fâché de vous voir en état de me faire prendre d'autres meſures: mais il faut ſervir ſes amis en toutes choſes. En quelle aſſiette eſt vôtre ame préſentement, Monſieur Guillaut, mon ami?* „ En aſſez bonne, „ *répondit Guillaut*, ſi elle n'étoit pas „ inquietée d'une choſe qui trouble un „ peu ſon repos: c'eſt, Monſieur le „ Théologal, d'avoir abuſé le peuple „ trente ans durant, dans la profeſſion „ & l'exercice d'une Science où je ne „ croyois point". *Scrupule d'un homme affoibli par la maladie!* reprit le Théologal: *chacun fait ſon Métier, & n'en répond pas. Je ſuis Théologal il y a vingt ans, & ne ſuis pas plus aſſûré de ma Théologie, que vous de vôtre Medecine; cependant je n'en ai pas le moindre ſcrupule; car, comme j'ai dit, chacun fait ſa Profeſſion.* La choſe fut ſuë de quelques particuliers, qui la donnerent bien-tôt au public; & là-deſſus on a formé une Accuſation grave & importante contre ces Meſſieurs. C'eſt ce qui nous a occupés tout le matin.

Me.

ME. CRISARD.

Je ne doute point que vous n'ayez fait ce que vous avez pû pour les ſervir, car ils ont toûjours été de vos amis.

PERRETTE.

Jusques-là, Monſieur, je ne voi rien qui puiſſe rendre mes étrênes meilleures.

MR. CRISARD.

Attendez, Perrette; tout ira mieux.

CRISOTINE.

Reſpect, cruel reſpect, qui faites mon ſilence,
Quand je dois par mon chant animer des Amours
Pourquoi m'impoſez-vous la dure obéïſſance,
De ne chanter jamais, & d'écouter toûjours?

MR. CRISARD.

Quoi! vous chantez encore? & dans le tems que je vous conte la plus glorieuſe action de ma vie.

ME. CRISARD.

Elle ne chantera plus, Monſieur. Pour l'amour de Dieu n'y prenez pas garde, & achevez.

MR. CRISARD.

Le Conſeiller Patras, homme de grand eſprit, & mon concurrent ordinaire en

toutes choſes; le Conſeiller Patras étoit fort contraire à mes amis; & je ne craindrai pas d'avouer ici, que j'ai été aſſez incommodé de ſes raiſons: mais j'ai cité tant de Loix & de Coûtumes, qu'il ne ſavoit que faire de ſon eſprit, pour être accablé de la multitude de mes allégations. Néanmoins l'aſſemblée demeuroit encore ſuſpenduë entre la force de ſes raiſons & le poids de mes autorités, quand je me ſuis rendu maître des affections par un diſcours pathétique, ſur le ſujet de Mr. Millaut.

„ Quoi donc, Meſſieurs, ai-je dit; „ ferons-nous l'injuſtice & la violence à „ Monſieur Millaut, nôtre Concitoyen „ & nôtre Théologal, de le tirer d'une „ poſſeſſion où ſont ſes pareils depuis „ quatre mille années? Que nous a-t-il „ fait pour le rendre de pire condition „ que n'ont été ceux de ſon métier chez „ tous les peuples? Les Prêtres de Del„ phes étoient fourbes, & n'en étoient „ pas moins honorés de tout le monde. „ Les Sacrificateurs avoient les mêmes „ fourberies chez les Grecs, & on avoit „ pour eux la même vénération. Les „ Pontifes, les Aruſpices, les Augures

„ ont

„ ont abuſé les Romains, & les Ro-
„ mains les ont reſpectés. La plûpart
„ des Rabbins ont eu les mêmes talens
„ chez les Juifs, en vertu de quoi ils
„ ont jouï de ſemblables avantages. Et
„ nôtre Compatriote, Monſieur Mil-
„ laut, qui penſoit vivre ſous la douce
„ & paiſible autorité de ſon Caractére,
„ avec un plein droit de faire ce
„ qu'ont fait tant d'autres; & Mon-
„ ſieur Millaut, nôtre ſavant & illuſ-
„ tre Théologal, ſe verra deshonoré,
„ ſe verra ruïné, ſe verra perdu; &
„ par qui, Meſſieurs? par ſes Conci-
„ toyens, & par ſes amis. *O tempora!*
„ *O mores!* C'eſt donc-là, grand Thé-
„ ologal, la recompenſe de vos tra-
„ vaux; c'eſt donc-là le fruit de vos
„ veilles!

Me. Crisard.

Monſieur Criſard, je ne m'étonne point que vous ayez emporté l'affaire; quel Juge auroit pû tenir contre vous?

Perrette.

Bonne-foi, cela étoit beau, je commence à mieux eſperer de mes étrênes.

Mr. Crisard.

Ce n'eſt pas encore tout: voici un trait

de l'ancienne Eloquence, qui fit les dernieres impreſſions.

ME. CRISARD.

Et quel étoit ce trait, Monſieur Criſard?

MR. CRISARD.

Je me ſuis adreſſé aux Murailles de nos Ecôles, & aux Chaires de nos Egliſes, pour les faire parler en faveur de Monſieur Millaut.

PERRETTE.

Il fait bon vivre, on apprend toûjours quelque choſe. Je croyois que les Prédicateurs parloient toûjours dans les Chaires, & n'aurois jamais crû, que les Chaires euſſent parlé pour les Prédicateurs.

MR. CRISARD.

C'eſt une figure de Rhétorique, & des plus belles. Voyez comment je m'en ſuis ſervi, & comprenez-en la force.

PERRETTE.

Je meurs d'envie de voir cette Figure, qui fait parler les Murailles.

ME. CRISARD.

Perrette n'entend pas ce que c'eſt que d'une

d'une Eloquence : mais pourſuivez, Monſieur, je vous prie.

MR. CRISARD.

„ Prenez des langues, Murailles des „ Ecôles où Monſieur le Théologal a „ enſeigné ſi ſavamment & ſi utile- „ ment; prenez des voix, Chaires, où „ il a monté pour faire entendre la „ ſienne avec l'admiration de ſes Au- „ diteurs : paroiſſez, paroiſſez devant „ ſes Juges, inſpirées de ſon eſprit, „ & apportez pour ſa défenſe les rai- „ ſons que vous lui avez ouï donner „ pour nôtre inſtruction. Quelque ſour- „ des que vous ſoyez, il ſe ſera fait en- „ tendre; quelque inſenſibles qu'on vous „ croye, il aura ſû vous animer. Il „ peut bien être, Meſſieurs, il peut bien „ être, que Monſieur Millaut ſera dam- „ né par ce qu'il croit : mais c'eſt ſon „ affaire, & non pas la nôtre. Il nous „ ſauve, Meſſieurs, par ce qu'il en- „ ſeigne, & par ce qu'il prêche; voila le „ vrai mérite d'un Théologal : il fait ſa „ damnation & nôtre ſalut, nous avons „ ſujet d'être contens. Pour Monſieur „ Guillaut le Médecin, je ne prendrai „ pas la peine de le juſtifier. La Méde- „ cine eſt une Science de conjectures, où

„ le Médecin peut bien ne croire pas
„ trop lui-même, & Mayerne ce grand
„ Médecin, disoit extraordinairement,
„ que *la Forfanterie étoit la plus sure par-*
„ *tie de la Médecine.*" Là toute l'Assemblée se tourna de mon côté, & l'on vit Patras, le grand Patras donner du nez en terre avec ses raisons. Ainsi, ma Toute, j'ai conservé glorieusement un Médecin, qui ne croit pas à la Médecine : & un Théologal, qui ne croit pas davantage à la Théologie.

CRISOTINE.

Ah ! mon Pere, que n'aviez-vous lû la Comédie de PSYCHE', ou l'Opera de CADMUS : vous eussiez bien envoyé paître Monsieur Millaut avec sa Théologie, pour rétablir les Sacrificateurs. O la belle & dévote chose qu'un Sacrifice d'Apollon, ou de Mars!

O Dieux, ô Dieux ! quand est-ce qu'on verra
Vôtre culte par tout, ainsi qu'à l'Opera ?

Mr. CRISARD.

Vous n'êtes pas seulement folle, ma Fille, vous êtes idolatre.

CRI-

CRISOTINE.

Je ſerai tout ce qu'il vous plaira, mon Pere : mais je ſai bien que vous ſeriez, pour les Dieux, auſſi bien que moi, ſi vous aviez lû tous les Opera de Baptiſte.

MR. CRISARD.

Allez à vôtre chambre, inſenſée que vous êtes : Perrette, ne l'abandonnez pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mr. CRISARD, Me. CRISARD.

Mr. Crisard.

C'En eſt fait, ma femme, vôtre fille eſt perduë; & ſa perte, vôtre indulgence l'a cauſée?

Me. Crisard.

Ah! Monſieur; n'ai-je pas aſſez d'affliction du malheur de ma fille, ſans que vous m'accuſiez d'en être la cauſe.

Mr. Crisard.

Et qui en accuſerai-je donc? Perrette? Perrette, qui nous a ſi bien avertis de toutes les folies où elle étoit prête de tomber?

Me. Crisard.

La contradiction de Perrette à ſes jeunes fantaiſies, n'a fait autre choſe que de l'y faire opiniâtrer davantage.

Mr.

MR. CRISARD.

Je vous prie, n'accuſons pas les innocens.

ME. CRISARD.

A vôtre compte, je ſuis la ſeule coupable.

MR. CRISARD.

Mon compte eſt bon, ma femme, & trop bon.

ME. CRISARD.

Que pouvez-vous me reprocher? qu'ai-je fait, pour mettre la pauvre fille dans l'état où elle eſt?

MR. CRISARD.

Qu'avez-vous fait! Et qui a rien fait que vous? N'eſt-ce pas vous qui lui avez fourni tous ſes Romans, & ſes autres Livres d'Amourettes? N'eſt-ce pas vous qui l'avez habillée cent fois en Bergere, avec ce beau Penon de Tirſolet? Parbieu, vous m'avez fait plus de dépenſe en Houlettes, que ne valent mes gages de Conſeiller. On n'a pas repréſenté un Opera dans Paris, que vous n'ayez fait venir; & je ſuis trompé, ou le dernier eſt venu par la poſte. Je le devine au compte

de mon argent; ce que je ne dis pas pour vous le reprocher : mais enfin, ma femme, toutes ces dépenſes-là ont abouti à rendre ma fille folle.

Me. Crisard.

Oh! bien, il faut qu'elle paye ſa folie : Quoi que je n'aye qu'elle, & qu'il me fâche fort de voir aller nôtre bien à d'autres, qu'à nos enfans, je conſentirai qu'elle ſoit Religieuſe.

Mr. Crisard.

Je hai les Collateraux plus que perſonne. Ce ſont des Héritiers, que la nature ne nous a pas donnés, & que nous ne nous ſommes pas faits. Dieu fait le plaiſir que j'aurois à me choiſir un Gendre : ce ſeroit une eſpece d'adoption, & j'aime tout ce qui tient un peu du Droit Romain : mais en l'état qu'eſt ma fille, on ne ſauroit qu'en faire. Plût à Dieu qu'elle fût dans un Couvent!

Me. Crisard.

Qui peut empêcher qu'elle ne ſoit dans un Couvent? Deux mille francs de plus la feront recevoir par tout : on ſe battra dans les Religions, à qui l'aura.

Mr.

MR. CRISARD.

Et Criſotine ſe battra pour n'y aller pas. Il faut autre choſe qu'un Crucifix pour Epoux à Criſotine. Voyez-vous, ma femme, tous ces Opera-là aboutiſſent à donner une grande envie d'operer.

ME. CRISARD.

J'entens ce que vous voulez dire par *operer* : mais jamais fille qui ait appartenu à la race des Montifas au dixiéme degré, n'a eu de penchant à de telles operations. Ah ! Monſieur, cela eſt trop desobligeant. Je ſouffre que vous ſupportiez Perrette contre vôtre fille, & contre moi : mais en ce qui regarde l'Honneur, je ne ſouffre de perſonne; non plus d'un mari, que d'un autre.

MR. CRISARD.

Je demande pardon à la race des Montifas, & revenons à nos Couvens. Croyez-vous qu'il y ait un Couvent au monde qui reçoive Criſotine ; ou qui ne la mette dehors, ſi elle y eſt reçûë ? Quand les Religieuſes chanteront Matines, elle chantera l'Opera ; quand elles prieront la Vierge, elle invoquera Venus; & quand le Chapelain dira la Meſſe pour les bonnes

nes Sœurs, elle ne parlera que de la beauté des Sacrifices. On la mettra dehors, ma femme, on la mettra dehors; & nous ſerons obligés de la reprendre, auſſi folle au ſortir du Monaſtére, qu'elle peut l'être aujourd'hui dans la maiſon. Mais appellons Perrette, & ſachons d'elle en quel état eſt Criſotine.

Me. Crisard.

C'eſt la moindre curioſité qu'on puiſſe avoir.

Mr. Crisard.

Perrette, vien-ça, vien un peu diſcourir avec nous.

SCENE II.

Mr. CRISARD, Me. CRISARD, PERRETTE.

Mr. Crisard.

EN quel état as-tu laiſſé nôtre petite Payenne?

Perrette.

Elle ne fut jamais ſi aiſe en ſa vie.

Me.

ME. CRISARD.

Je me doutois bien que ſes imaginations ne dureroient pas long-tems.

PERRETTE.

Bonne-foi, elle ſeroit bien fâchée de ne les avoir plus. Elle y prend trop de plaiſir. Je viens de la laiſſer avec une douzaine de Dieux, qui danſent comme des perdus; & ce n'eſt pas-tout : il y en a d'autres qui deſcendent, il y en a qui montent : il y en a à droite, & à gauche, devant, derriere; tout en eſt plein. Je lui ai dit nettement : *Mademoiſelle, je ne ſai comment cela ſe fait; car nôtre Curé au Sermon, & ſon Vicaire au Catechisme, nous ont toûjours dit qu'il n'y en avoit qu'un.* „ Ils avoient raiſon autre-„ fois, Perrette, *m'a-t-elle répondu* : „ mais depuis les Opera, les choſes ont „ bien changé. Je ne puis pas t'en di-„ re davantage; auſſi bien cela te paſſe: „ nettoye la robe de ton maître, c'eſt „ aſſez pour toi.

MR. CRISARD.

Ma femme, il n'y a pas de tems à perdre : il faut déclarer la folie de nôtre fille.

Me. Crisard.

Ah! Monſieur, vous voulez vous défaire de vôtre fille & de vôtre femme en même tems. J'aime autant mourir, que de voir déclarer ma fille folle.

Mr. Crisard.

Et moi, je ne veux pas me perdre. Après avoir ſauvé le Théologal, accuſé de ne croire pas trop en Dieu, je me ferois une bonne affaire de garder dans ma maiſon une fille qui en croit cent. J'ai du bien, des envieux, & des ennemis, je dois prendre garde à moi. Ma fille eſt folle, & parbieu on la connoîtra pour folle : cela me garentira de tout.

Me. Crisard.

Helas! je penſois la marier avec le Baron de Montifas, qui eſt Noble comme le Roi, & vaillant comme ſon épée : s'il vient à ſavoir ſa folie, il n'en voudra pas. Au nom de Dieu, mon Tou-tou, differe la choſe pour quelques jours : je connois la cervelle de ma fille; elle ne peut pas être affligée long-tems.

Mr. Crisard.

Nous ſommes bien au tems des Toutou. Voici une affaire où il y va de nôtre perte:

perte : ſongeons à y remédier. Perrette, tu as du ſens, di-moi ce que je dois faire en cette occaſion ?

PERRTTE.

Moi ! Monſieur ? je la ferois traiter par quelque bon Médecin ; car peut-être que ſa cervelle n'a qu'une contuſion qui ſe peut guerir. Si les remedes n'y font rien, ma foi je ne marchanderois pas à déclarer ſa folie : mais je voudrois avoir eſſayé la voye du Médecin auparavant.

MR. CRISARD.

Je ſuivrai ton avis, & ſui le mien : va voir ce que fait Criſotine ; ſi elle s'endort, ou ſi elle paſſe dans ſa garde-robe, enleve promtement tous les Opera qu'elle peut avoir dans ſa chambre. Ils ont cauſé la maladie, & je crains qu'ils ne l'entretiennent, tant qu'elle les aura. Apporte tout ; c'eſt par là qu'il faut commencer : mais n'eſt-ce pas là Monſieur Guillaut, mon bon ami ? c'eſt lui-même ; il ne pouvoit pas venir plus-à-propos. Il eſt homme d'eſprit, & fort capable de me ſervir dans l'affaire de ma fille.

SCE-

SCENE III.

Mr. GUILLAUT, Mr. CRISARD.

Mr. Guillaut.

MOnſieur, je ſuis venu vous remercier très-humblement du ſervice que vous m'avez rendu. Mon innocence pourroit me le faire appeller juſtice : mais je le reçois comme une grace, & veux bien devoir plus à mon ami qu'à mon juge.

Mr. Crisard.

Je vous ai défendu de la perſécution par juſtice, & un ſentiment d'amitié m'a donné de la chaleur pour la défenſe ; mais, Monſieur ; je vous demande un ſervice à mon tour. J'ai beſoin de vous dans vôtre profeſſion, comme vous avez eu beſoin de moi dans la mienne.

Mr. Guillaut.

Vous n'avez qu'a ordonner. Mon Art n'eſt pas infaillible, & vous l'avez ſû très-bien remarquer en ma faveur : on ne laiſſe pas néanmoins d'y trouver quelquefois de grands

grands ſecours. Je ſouhaite que vous, ni les vôtres n'en ayez jamais beſoin : s'il arrivoit pourtant que vous euſſiez affaire de gens de nôtre métier, il n'y en a point, Monſieur, qui employât ſes ſoins avec tant de zéle, que j'employerois les miens pour vous ſervir.

MR. CRISARD.

Ce n'eſt pas moi qui en ait beſoin, Monſieur Guillaut ; je me porte, Dieu merci, fort bien : mais, pour ne vous pas tenir davantage en ſuſpens, ma fille Criſotine que vous connoiſſez, ce gentil eſprit, cette douce Muſicienne ; je le tranche tout net, ma fille eſt folle.

MR. GUILLAUT.

C'eſt quelque petite alteration d'eſprit, cauſée par un inſomnie.

MR. CRISARD.

Point du tout.

MR. GUILLAUT.

Par quelque vapeur.

MR. CRISARD.

Encore moins.

MR. GUILLAUT.

Par quelque paſſion honnéte, mais trop forte.

MR.

Mr. Crisard.

Rien de tout cela. Elle eſt folle, de la plus étrange folie que l'on puiſſe imaginer.

Mr. Guillaut.

N'eſt-ce point quelque folie qui lui ſoit venuë de la lecture des Romans? Les Romans gâtent aſſez ſouvent l'eſprit des jeunes perſonnes.

Mr. Crisard.

Je ne voudrois pas dire qu'ils n'y euſſent quelque part, mais c'eſt la moindre. Les Opera, Monſieur Guillaut, lui ont tourné la cervelle. Ce Chant, ces Danſes, ces Machines, ces Dragons, ces Héros, ces Dieux, ces Démons, l'ont démontée : ſa pauvre tête n'a pû reſiſter à tant de chimeres à la fois. Elle ne vous ſaluera qu'en chantant ; & je penſe qu'elle aimeroit mieux ſe laiſſer mourir de faim & de ſoif, que de demander à manger & à boire ſans Muſique. Elle dit une choſe que je ne croi pas trop : (comme c'eſt une affaire de fait, je veux m'en informer au premier qui viendra de Paris:) c'eſt, qu'il n'y a pas un homme de condition à la Cour, qui ne chante

te en parlant, comme on fait à l'Opera. Qu'en penſez-vous, Monſieur Guillaut?

MR. GUILLAUT.

Je revins de Paris environ trois ſemaines avant que de tomber malade; & c'étoit, s'il m'en ſouvient, quatre mois après la premiere Repréſentation de l'Opera. En ce tems-là on parloit encore à la Cour de la maniere accoûtumée. J'étois ſouvent chez Monſieur le Marêchal de Villeroi nôtre Gouverneur : j'ai eu l'honneur de dîner avec lui, & de le voir jouër ſouvent au Piquet : mais en toutes choſes il s'expliquoit très-nettement, comme ſes peres, ſans Chant, ni Muſique. Je vous dirai bien que les femmes & les jeunes gens ſavent les Opera par cœur; & il n'y a presque pas une maiſon où l'on n'en chante des Scenes entieres. On ne parloit d'autre choſe que de CADMUS, d'ALCESTE, de THESE'E, d'ATYS. On demandoit ſouvent un *Roi de Scyros*, dont j'étois bien ennuyé. Il y avoit auſſi un certain *Lycas peu diſcret*, qui m'importunoit ſouvent : *Atys eſt trop heureux*, & *les bien-heureux Phrygiens*, me mettoient au deſeſpoir. Cela n'alloit pas

plus

plus avant; & ſelon mon goût, c'en étoit bien aſſez. Ce qui eſt arrivé depuis, je ne le ſai pas.

Mr. Crisard.

Ma fille diroit-elle bien vrai?

Mr. Guillaut.

Je ne voudrois pas jurer le contraire. Quand on trouve bon au Théatre, qu'un Maître parle à ſon valet en chantant, on n'eſt pas trop éloigné de parler aux ſiens de même à ſon logis; mais il eſt tems de ſavoir ce que fait nôtre Malade. Appellez vôtre ſervante. La voila: & d'où vient-elle avec ce paquet de Livres?

Mr. Crisard.

Elle vient de la chambre de Criſotine; & tous ces Livres que vous voyez, ſont ſes Opera, que je lui ai fait enlever.

Mr. Guillaut.

Vous avez ſagement fait de lui ôter ce qui a cauſé ſa maladie.

SCENE IV.

MR. CRISARD, MR. GUILLAUT, PERRETTE.

MR. CRISARD.

PErrette, que fait Criſotine?

PERRETTE.

Elle dort du meilleur ſomne du monde. Penſez-vous que j'euſſe pû emporter ſes Livres, ſi elle ne ſe fût pas endormie? On lui eût plûtôt arraché l'ame, que ſes Opera. Je ne lui ai rien laiſſé, qu'un petit OFFICE DE LA VIERGE, qu'elle diſoit autrefois, avant qu'elle eût l'entêtement de ſes Déeſſes, & de ſes Dieux.

MR. GUILLAUT.

Elle dort de laſſitude, après quelque grand travail d'eſprit. La nature cherche à ſe remettre d'une telle agitation; & c'eſt moins un véritable ſommeil, qu'un repos.

PERRETTE.

Ma foi vous y êtes, avec vos raiſons

de Médecine. Elle dort d'un ſommeil qu'elle a trouvé dans le dernier Opera. Apprenez-en les vers, Monſieur Guillaut, vous la ferez mieux dormir avec cela, qu'avec tout l'Opium des Apoticaires. Mais tenez, voila ſes Livres, faites-en ce que vous voudrez.

Mr. Guillaut.

Comme la folie de Mademoiſelle vôtre fille approche fort de celle de Don Quichotte, Perrette a eu raiſon de faire la même choſe des Opera, que firent la bonne Niéce, & la Servante, des Livres de Chevalerie; & en attendant que Mademoiſelle ſe réveille, nous en ferons l'examen, s'il vous plaît, à l'exemple du Curé, & de Maître Nicolas.

Mr. Crisard.

J'ai toûjours aimé la Muſique : mais je ne m'y connois pas ſi bien que vous. Prononcez, Monſieur Guillaut; je ſuivrai vos jugemens.

Mr. Guillaut.

Je ſuis fou des Vers, & de la Muſique; & je vais tous les ans à Paris, autant pour voir ce qu'on fait ſur les Théatres, que pour apprendre ce qu'on dit aux

aux Ecôles de Médecine. Mais revenons à nos Opera.

MR. CRISARD.

Ouvrons ce petit, qui eſt le premier en ordre. C'eſt l'OPERA D'ISSY, fait par Cambert (1).

MR. GUILLAUT.

Ce fut comme un Eſſai d'Opera qui eut l'agrément de la Nouveauté: mais ce qu'il eut de meilleur encore, c'eſt qu'on y entendit des Concerts de Flutes; ce que l'on n'avoit pas entendu ſur aucun Théatre depuis les Grecs & les Romains.

MR. CRISARD.

Celui-ci eſt POMONE, du même Cambert.

MR. GUILLAUT.

POMONE, eſt le premier Opera François, qui ait paru ſur le Théatre. La Poëſie en étoit fort méchante, la Muſique belle. Monſieur de Sourdeac en avoit fait

(1) On trouvera une Hiſtoire abregée des Operа François, dans la VIE *de Mr. de St. Evremond* ſur l'année 1678.

fait les Machines. C'eſt aſſez dire, pour nous donner une grande idée de leur beauté : on voyoit les Machines avec ſurpriſe, les Danſes avec plaiſir ; on entendoit le Chant avec agrément, les Paroles avec dégoût.

Mr. Crisard.

En voici un autre, LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR.

Mr. Guillaut.

Cet autre eut quelque choſe de plus poli, & de plus galant. Les Voix & les Inſtrumens s'étoient déja mieux formés pour l'Exécution. Le PROLOGUE étoit beau, & le TOMBEAU DE CLIMENE fut admiré.

Mr. Crisard.

Celui-ci eſt écrit à la main. Liſez, Monſieur Guillaut.

Mr. Guillaut.

C'eſt l'ARIANE de Cambert, qui n'a pas été repréſentée : mais on en vit les Répétitions. La Poëſie fut pareille à celle de POMONE, pour être du même Auteur ; & la Muſique fut le chef-d'œuvre de Cambert. J'oſe dire que les *Plaintes*

tes d'Ariane, & quelques autres endroits de la Piéce, ne cédent presque en rien à ce que Baptiſte a fait de plus beau. Cambert a eu cet avantage dans ſes Opera, que le Récitatif ordinaire n'ennuyoit pas, pour être compoſé avec plus de ſoin que les Airs même, & varié avec le plus grand art du monde. A la vérité, Cambert n'entroit pas aſſez dans le ſens des vers, & il manquoit ſouvent à la véritable expreſſion du Chant; parce qu'il n'entendoit pas bien celle des paroles. Il aimoit les paroles qui n'exprimoient rien, pour n'être aſſujetti à aucune expreſſion, & avoir la liberté de faire des Airs purement à ſa fantaiſie: *Nanete*, *Brunete*; *Feuillage*, *Bocage*; *Bergere*, *Fougere*; *Oiſeaux* & *Rameaux*, touchoient particulierement ſon génie. S'il faloit tomber dans les paſſions, il en vouloit de ces violentes, qui ſe font ſentir à tout le monde. A moins que la paſſion ne fût extrême, il ne s'en appercevoit pas. Les Sentimens tendres & délicats lui échappoient. L'ennui, la triſteſſe, la langueur, avoient quelque choſe de trop ſecret, & de trop délicat pour lui. Il ne connoiſſoit la douleur que par les cris, l'affliction que par

les larmes: ce qu'il y a de douloureux & de plaintif ne lui étoit pas connu.

Mr. Crisard.

Mais avec cela il ne laiſſoit pas d'être habile homme.

Mr. Guillaut.

Il avoit un des plus beaux génies du monde pour la Muſique; le plus entendu & le plus naturel: il lui faloit quelqu'un plus intelligent que lui, pour la direction de ſon génie. J'ajoûterai une inſtruction, qui pourra ſervir à tous les ſavans en quelque matiere que ce puiſſe être; c'eſt de rechercher le commerce des honnêtes-gens de la Cour, autant que Cambert l'a évité. Le bon goût ſe forme avec eux: la Science peut s'aquerir avec les Savans de profeſſion; le bon uſage de la Science ne s'aquiert que dans le monde.

Mr. Crisard.

Voici tous les Opera de Baptiſte. Cadmus, Alceste, These'e, Atys; quel ſentiment en avez-vous?

Mr. Guillaut.

Celui de toute la France; qu'on n'en a point vû qui approchent de leur beauté:

je

je ſui mon goût, comme les autres, ſur le ſujet de la préference. Voici ce que j'en croi, ſans rien décider. On trouve de plus beaux Morceaux dans CADMUS; une Beauté plus égale dans ALCESTE. Le Rôle de Medée eſt merveilleux dans THESE'E: il y a quelques *Duo*, quelques Airs dans la piéce fort ſinguliers. Les Habits, les Décorations, les Machines, les Danſes ſont admirables dans ATYS: la *Deſcente de Cybele* eſt un chef-d'œuvre: le Sommeil y regne avec tous les charmes d'un Enchanteur. Il y a quelques endroits de Recitatif parfaitement beaux, & des Scenes entieres d'une Muſique fort galante & fort agréable. A tout prendre, ATYS a été trouvé le plus beau: mais c'eſt-là qu'on a commencé à connoître l'ennui que nous donne un Chant continué trop long-tems.

MR. CRISARD.

N'auroit-on pas eu raiſon de le connoître auſſi dans les autres Opera?

MR. GUILLAUT.

On auroit eu raiſon aſſûrément; car entendre toûjours chanter, eſt une choſe bien ennuyeuſe: mais dans le premier

entêtement des François, les ſages oppoſeroient en vain leur Raiſon à la chaleur de la fantaiſie. Quand l'entêtement diminuë, la fantaiſie ne tient pas long-tems contre la Raiſon ; & vous verrez qu'au premier Opera, qui ſera repréſenté, la nature fera mieux ſentir encore la langueur d'une continuelle Muſique. On ne ſouffrira pas éternellement, que le véritable uſage de la Parole ſoit anéanti ſur le Théatre. Nous nous laſſerons enfin, de tant de Divinités chantantes, & danſantes : j'eſpere que nous les ſupplierons avec reſpect d'aller faire leur métier dans les Cieux, & de nous laiſſer faire le nôtre ſur la Terre.

Mr. Crisard.

Quand penſez-vous qu'on leur faſſe ce compliment là?

Mr. Guillaut.

Quand l'habitude aura fait naître l'ennui, il ſera permis aux gens éclairés de faire connoître la Raiſon. Il faut avouër qu'on ne peut pas mieux faire, que fait Quinault ; ni ſi bien, que fait Baptiſte, ſur un ſi méchant ſujet : mais la conſtitution de nos Opera eſt tellement défectueuſe,

tueuſe, qu'on les verra tomber, à moins qu'elle ne ſoit changée. Je ne ferai pas le deshonneur à Baptiſte de comparer les Opera de Veniſe aux ſiens. L'excellence de nos Symphonies & de nos Danſes, pourroit-elle être comparée au ridicule des leurs? Je conviendrai avec les Italiens de la beauté de leur Compoſition pour le Chant, s'ils tombent d'accord avec moi de leur pitoyable Exécution: & quant à la Muſique des Inſtrumens, ils me permettront de ne pas admirer ce chef-d'œuvre de Science, qui trouve le ſecret ſur quatre Notes, d'ennuyer quatre heures les perſonnes de bon goût. Mais je ne m'apperçois pas que je m'arrête ici trop long-tems: j'ai d'autres Malades à voir. Je reviendrai dans peu de tems pour voir Mademoiſelle vôtre fille.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRISOTINE *penſant être* HERMIONE, TIRSOLET *s'imaginant être* CADMUS, PERRETTE.

CRISOTINE *chante un Air que chante* HERMIONE *dans l'Opera de* CADMUS.

AMour, voi quels maux tu nous fais!
Où ſont les biens que tu promets?
N'as-tu point pitié de nos peines?
Tes rigueurs les plus inhumaines,
Seront-elles toûjours pour les plus tendres Cœurs?
Pour qui, cruel Amour, gardes-tu tes douceurs (1)?

TIRSOLET.

Mourir eſt toute mon envie.
Achevons un funeſte ſort:
C'eſt aſſez de bien dans la mort,
Que la fin des maux dans la vie.

CRISOTINE.

Il faut vivre, Cadmus, quoi qu'on puiſſe endurer:
La derniere des tyrannies,

Eſt

(1) Opera de CADMUS, *Act. II. Sc. V.*

Eſt celle d'une mort, qui viendroit ſéparer
Deux volontés ſi bien unies.

TIRSOLET.

Beaux yeux, ſi je ne vous voi plus,
Le jour n'a point de biens qui ne ſoient ſuperflus.

CRISOTINE.

De ceux qu'on ne voit plus on conſerve l'idée.

TIRSOLET.

Chez les Morts, *Hermione*, elle ſera gardée.
Belle Hermione, *helas! puis je vivre ſans vous?*
Nous nous étions flatés, que nôtre ſort barbare,
Auroit épuiſé ſon courroux.
Quelle rigueur, quand on ſépare
Deux cœurs, prêts d'être unis par des liens ſi doux!
Belle Hermione, *helas! puis-je vivre ſans vous* (1)?

CRISOTINE.

Vivez, Cadmus..... mais que viens-je d'entendre?
Vivez. Adieu. L'on pourroit nous ſurprendre.

PERRETTE *qui les a écouté les ſurprend.*

Ah! Madame l'Hermione, je vous y attrape; & vous voila bien camus, Monſieur le Cadmus, de me voir ici. Vous aviez donc pris le tems que je n'y étois pas, pour venir faire des Condoliances, & chanter tous vos *Helas!* Finiſſez les Hermionages, Monſieur Tirſolet,

(1) CADMUS, Act. V. Sc. I.

let, & ſortez promtement. Dehors, dehors; montrez-nous les épaules.

CRISOTINE.

Ah! Ah!

PERRETTE.

Diriez-vous pas des Comédies avec leurs *ha! ha!* Pardi, je penſe être ſur un Thiatre.

TIRSOLET *penſant être* CADMUS.

Belle Hermione, il faut mourir.

CRISOTINE *penſant être* HERMIONE.

Mon cher Cadmus, il faut ſouffrir.

TIRSOLET.

Mes maux ont laſſé ma conſtance

CRISOTINE.

Tout cede à la perſéverance.

TIRSOLET.

Mais que ſert de perſévérer,
Si ce n'eſt que pour endurer?

CRISOTINE.

Une mort qui finit nos peines
En même tems finit nos chaînes.

TIRSOLET & CRISOTINE *enſemble.*

Ah! vivons & ſouffrons, ſi la fin de nos jours
Devient celle de nos amours.

PER-

PERRETTE.

Qu'on ſe ſépare une fois pour toutes.

CRISOTINE.

Séparons-nous, le Ciel l'ordonne.
Adieu, Cadmus.

TIRSOLET.

Adieu ! belle Hermione.

PERRETTE.

Dépêchez-vous, Tirſolet : ſi Monſieur Criſard vous trouve ici, je ne ſai pas ce qui en arrivera ; car il a la tête furieuſement échauffée contre les Cadmus. Je l'entens venir ; rentrez, Criſotine, rentrez, que je m'enferme avec vous.

SCENE II.

MR. GUILLAUT, MR. CRISARD.

MR. GUILLAUT.

VOyons un peu comment nous traiterons nôtre malade. Pour moi, j'aime mieux conſulter avec un homme de bon ſens, qui ne ſoit pas Médecin, qu'avec le plus vieux & le plus ſavant Médecin, qui ne ſoit pas homme de bon ſens.

Mr. Crisard.

Monsieur Guillaut, je ne suis peut-être pas cet homme de bon-sens, mais je connois ma fille, & j'ai connu de bonne heure la disposition qu'elle avoit à devenir quelque chose de pareil à ce qu'elle est. Les Astrées lui avoient donné la fantaisie d'être Bergere; les Romans lui avoient inspiré le desir des Avantures; & ce que nous voyons aujourd'hui, est l'ouvrage des Opera.

Mr. Guillaut.

Mais pouviez-vous voir tout cela, sans y apporter du remede?

Mr. Crisard.

Sa mere la gâtoit par son indulgence, & je n'osois pas ouvrir la bouche, de peur qu'on ne m'accusât de bizarrerie, & qu'on ne me reprochât d'avoir un esprit de contradiction.

Mr. Guillaut.

Les oppositions étoient bonnes, quand Madame Crisard avoit trop d'indulgence. A l'heure qu'il est, il faut s'insinuer le mieux qu'on pourra dans l'esprit de Crisotine, & gagner assez de crédit avec elle, pour

pour lui faire prendre les Remedes que j'ordonnerai. Je veux entrer dans toutes ſes imaginations, pour trouver jour à la fin de les ruïner, & de la ramener inſenſiblement au bon ſens. Voila mon projet; je ne ſai pas s'il réüſſira.

MR. CRISARD.

Sa mere vient à nous fort mal-à-propos. Elle a perdu l'eſprit quaſi autant que ſa fille: je ſuis tout embarraſſé devant elle, & je ſors de mon embarras, en lui diſant des vérités, qui ne lui ſont pas agréables.

SCENE III.

ME. CRISARD, MR. CRISARD, MR. GUILLART.

ME. CRISARD.

JE viens de laiſſer ma fille dans le plus pitoyable état du monde. La pauvre créature s'étoit endormie en chantant certains Airs de l'Opera, qui ſont compoſés exprès pour faire dormir; Perrette lui a enlevé ſes Livres, & entr'autres celui où elle

elle trouvoit ſon Sommeil : c'eſt être bien barbare !

Mr. Crisard.

Je vous prie, ma femme, retirez-vous. Nous ſongeons, Monſieur Guillaut & moi, aux moyens de pouvoir guerir vôtre fille. Laiſſez-nous-en le ſoin, & vous retirez.

Me. Crisard.

Je n'ai pas eu le cœur de la tenir enfermée plus long-tems ; & la voici qui vient toute furieuſe, ſe plaindre du tort qu'on lui a fait : voyez ce que vous y ferez. Pour moi je m'en vais ; auſſi bien ne me veut-on pas ici.

SCENE IV.

CRISOTINE, Mr. CRISARD, Mr. GUILLAUT.

Crisotine.

Fuyez, tyrans, fuyez loin de mes yeux,
Vous m'avez enlevé mes Dieux :
Je cours à la vengeance ;
Fuyez de mon courroux la juſte violence.

Mr.

MR. CRISARD.

Criſotine, où allez-vous? A qui en voulez-vous? Reconnoiſſez-vous vôtre Pere?

CRISOTINE.

A l'aſpect des parens,
Fuſſent-ils des tyrans:
La fureur d'un enfant auſſi-tôt ſe modere;
J'allois, & je voulois vous demander, mon pere,
Avec de mal-heureux ſoûpirs
Ce qu'on a fait de mes plaiſirs.

MR. CRISARD.

Qu'entendez-vous, Criſotine, par vos plaiſirs? Expliquez-vous.

CRISOTINE.

Que tes charmes, Sommeil, m'avoient bien abuſée!
Tandis que je goûtois la douceur du repos,
On vient de m'enlever le généreux Theſée
Et le reſte de mes Héros.
On m'enleve les Dieux, qui paroient nôtre ſcene:
L'un deſcendoit du Ciel, l'autre ſortoit des eaux,
On voyoit les Silvains quitter les arbriſſeaux
Pour venir danſer dans la plaine.

Fuyez, tyrans, fuyez loin de mes yeux;
Vous m'avez enlevé mes Dieux:

Je

Je cours à la vengeance;
Fuyez de mon courroux la juſte violence.

Mr. Guillaut.

Mademoiſelle, vous vous êtes mépriſe quand vous avez crû que les Mortels vous avoient enlevé vos Dieux: ce ſont les Déeſſes, qui vous ont fait un ſi méchant tour par jalouſie; voyant que vous aviez plus de Beauté qu'elles, & que tous ces Dieux-là alloient devenir amoureux de vous.

Crisotine.

Que ce ſoient des Mortels, ou bien des Immortelles,
A mon reſſentiment rien ne les peut cacher:
Si l'on ne me rend pas ce qui m'étoit ſi cher,
On ſe fait avec moi, des guerres éternelles.

Mr. Guillaut.

Si j'étois en vôtre place, je me moquerois bien des Immortelles. Laiſſez-les crever de jalouſie, & ne leur donnez pas le plaiſir de vous voir fâchée du méchant tour qu'elles vous ont fait.

Crisotine.

Rengainez vos conſeils, Monſieur le Médecin,
Si vous n'avez pour moi, que de vaines paroles:

Allez

Allez portez ailleurs le Grec & le Latin
Que vous avez appris autrefois aux Ecôles.

MR. GUILLAUT.

J'eſpere de vous être plus utile ici, que je ne ſerois aux Ecôles; & vous ſouffrirez que la paſſion de vous rendre quelque ſervice, me retienne auprès de vous.

CRISOTINE.

Vous venez pour me ſecourir,
Cependant je me perſuade
A vôtre teint jaune & malade,
Que vous avez, Guillaut, grand beſoin de guerir;

Mais, ô Divinités, plus cheres que ma vie,
Je vous perds, & je vous oublie!
Ah! reprenons nos tranſports furieux:
Vous, qui m'avez volé mes Dieux,
Dérobez-vous à ma vengeance;
Fuyez de mon courroux la juſte violence.

MR. CRISARD.

Songez-vous à ce que vous faites, & à ce que vous dites, devant vôtre pere, & devant un homme de l'importance de Monſieur Guillaut?

CRI-

CRISOTINE.

Je viens vous demander raiſon ;
Vous ne la faites pas, rentrons dans la priſon.

Elle ſort.

MR. GUILLAUT.

Monſieur, ce n'eſt pas le moyen de guerir par la Médecine, que de ſe moquer du Médecin. Criſotine aime trop ſes imaginations pour les perdre, à moins qu'on ne lui en fourniſſe d'autres, qui lui ſoient plus agréables. Je n'ai guere vû de foux en ma vie, qui refuſent de l'argent ; ni de filles folles, qui n'écoutent parler volontiers de Mariage. Toute la folie eſt ſuſpenduë par la propoſition de choſes ſi néceſſaires & ſi convenables à la nature. Propoſons quelque Mariage à Mademoiſelle Criſotine ; une ſimple Vapeur de Mariage appaiſera toutes celles de l'Opera.

MR. CRISARD.

Vôtre conſeil eſt admirable ; & de plus, facile à mettre en exécution : nous avons jetté les yeux ſur Monſieur de Montifas, autrement le Baron de Pourgeolette, pour en faire un Epoux à Criſotine. C'eſt un homme de condition, qui a du bien, & qui ne le mangera pas. Cela nous

nous convient aſſez, & le Mariage de ma fille ne lui convient pas moins. On attend à tous momens ſon retour; car il ne faiſoit deſſein de demeurer à Paris que trois mois, & il y en a tantôt quatre qu'il y eſt. Ce n'eſt pas un homme à faire plus de dépenſe qu'il ne s'eſt propoſé.

MR. GUILLAUT.

Je penſe voir le Baron. N'eſt-ce pas lui qui vient à nous?

MR. CRISARD.

C'eſt lui-même.

SCENE V.

LE BARON DE POURGEOLETTE, MR. CRISARD, MR. GUILLAUT.

LE BARON.

MON Couſin, j'avois une grande impatience de vous revoir. Embraſſez-moi, mon couſin, embraſſez-moi: encore; c'eſt bien du meilleur de mon cœur, je vous en aſſûre.

MR. CRISARD.

Mon couſin, vôtre retour nous donne à tous une grande joye.

LE

LE BARON.

Encore une embraſſade; je ne m'en ſaurois laſſer. Dès Paris, mon couſin, dès Paris, je ſouhaitois ce bonheur-là: embraſſez-moi.

Mr. CRISARD.

Ce que vous dites, mon couſin, eſt trop obligeant. Vous vous divertiſſiez aſſez bien avec vos amis de Paris, pour ne vous ſouvenir pas de Lion.

LE BARON.

Je vous ai dit la vérité, mon couſin; & ce n'eſt pas que mes amis de Paris m'euſſent oublié. Sans vanité, je n'ai pas eu de peine à refaire mes connoiſſances. C'étoit LE BARON ici, LE BARON là: il m'eût falu mettre en quatre; encore n'eût-ce pas été aſſez. On parle de l'inconſtance des amis de cour: je le ſai par épreuve, ils en ont cent fois moins que ceux de Province. Cependant je ſongeois toûjours au couſin: il eſt excepté du nombre des Provinciaux; on peut faire fonds ſur lui: & embraſſez-moi, je vous prie.

Mr. CRISARD.

Mon couſin, on ne peut pas être plus ſatis-

ſatisfait que je le ſuis, de l'honneur de vos careſſes, & de ce que vous vous êtes ſouvenu de moi ſi ſouvent à la Cour.

LE BARON.

A Paris, ai-je dit: ce n'étoit pas la même choſe à Verſailles & à Saint-Germain. Que ſerviroit de mentir? La Cour a des heures privilegiées, où l'on ne ſe ſouvient guere de la Province.

MR. GUILLAUT.

Et particulierement quand on eſt auſſi bien reçû à la Cour, que vous l'avez été.

LE BARON.

Le Roi m'a fait plus d'honneur que je ne vaux; & je vous dirai une choſe aſſez particuliere de ce Prince ſur mon ſujet. J'étois allé au Lever, & je me trouvai à la porte avec quantité de ces jeunes Meſſieurs, qu'on appelle LES MARQUIS. Après avoir attendu aſſez long-tems, je m'impatientai, & dis à l'Huiſſier; *Huiſſier, le Baron de Pourgeolette.* L'Huiſſier crût avoir trouvé ſon *Baron de la Craſſe*, & redit tout haut; *le Baron de Pourgeolette*, penſant faire rire le Roi, & les Courtiſans: mais il fut bien étonné quand le

le Roi dit auſſi tôt : *qu'on faſſe entrer le Baron.* J'entrai, au grand étonnement de mon Huiſſier, & de mes Marquis, que je laiſſai fierement derriere.

Mr. Guillaut.

Monſieur le Baron, un homme de cour, comme vous, ne laiſſe pas échaper de ſa mémoire ce que le Roi lui dit : vous nous en rediriez bien quelque choſe.

Le Baron.

Cela ſieroit mieux dans la bouche d'un autre, que dans la mienne.

Mr. Guillaut.

Nous ſavons bien que vous n'êtes pas homme à vous donner une vanité malfondée.

Le Baron.

Vous connoiſſez mon humeur : mais ſi quelque choſe étoit capable de me flater, ce ſeroit le reproche obligeant que le Roi me voulut faire en préſence de toute ſa Cour. Ce ne fut pas le diſcours d'un Roi à un Sujet, ce fut une tendreſſe d'Ami. Je ne l'oublierai jamais; & ſi j'avois mille vies, je les perdrois volontiers où il y auroit la moindre apparence de le ſervir.

MR. CRISARD.

Cela veut dire, mon couſin, que nous ne vous verrons pas long-tems ; car on dit que la campagne commencera de bonne heure.

LE BARON.

C'eſt mon déplaiſir : mes affaires me retiendront ici quelques mois, & je ne pourrai voir le Roi qu'à ſon retour de l'armée.

MR. GUILLAUT.

Mais, Monſieur, vous n'avez pas contenté nôtre curioſité ſur ce reproche obligeant que le Roi vous fit. Vous avez trop d'égard à la modeſtie : les gens de Guerre & de Cour s'en diſpenſent quelquefois.

LE BARON.

Voici les propres mots du Roi, Monſieur Guillaut : comprenez-en bien le ſens, je vous prie. *Comment peut-on demeurer dans une Province, quand je ſuis moi-même à l'Armée, & que tous les gens de cœur ſont auprès de moi?* Cela veut dire, „ J'entre dans vôtre déplaiſir, Ba-
„ ron ; & ſai combien un homme de
„ cœur comme vous, eſt affligé de ne
„ ſe pas rencontrer aux occaſions où je

„ me trouve moi-même". Ecoutez la Réponſe : elle fut prompte & aſſûrement bien tournée. *Tant que j'ai été en Province , SIRE , il ne s'eſt tiré coup de Mousquet , qui ne m'ait fait plus de mal , que ſi je l'avois reçû ; dans la douleur que j'ai euë , de n'être pas aux lieux où l'on pouvoit ſervir* VÔTRE MAJESTE'. Je ne mentirai point. Le Roi ſoûrit de l'agrément qu'il trouva dans la Réponſe, & tous les Courtiſans jetterent les yeux ſur moi; ces yeux qu'on jette ſur les perſonnes qui ſe font remarquer.

Mr. CRISARD.

Mon couſin, il ne faut pas avoir regret à la dépenſe que vous avez faite : je la tiens aſſez bien payé par cet honneur-là.

LE BARON.

Il m'en coûte bon, mon couſin; je n'y ai pas de regret: mais il m'en coûte bon. Non pas tant à la Cour, je l'avouë, car je mangeois aux meilleures tables, où l'on me convioit toûjours : mais Paris eſt un goufre. Les Dames y ſont agréables, & leur commerce ne s'entretient pas ſans dépenſe. De dire que pas une ait voulu prendre de mon argent, je

je mentirois: non, je les ai trouvées fort honnêtes là-deſſus: il eſt vrai qu'on jouë avec elles; & l'on ne gagne pas. On ſait aſſez que le Baron eſt de Languedoc, & de l'humeur qu'il eſt, ſes Amies ne manquent pas d'Eſſences, de Gans, & de Sachets de Montpellier. Au reſte, deux fois la ſemaine à l'Opera, & jamais ſans Dames, qui aſſûrément ne payent pas, où eſt le Baron de Pourgeolette. Demi Piſtole chaque Place; rien moins. C'eſt une affaire réglée.

MR. CRISARD.

Mon couſin, à propos de l'Opera, éclairciſſez-nous d'une choſe. On dit qu'il a produit le plus étrange effet du monde dans tous les eſprits de la Cour; c'eſt qu'on n'y parle plus qu'en chantant; le Maître au Valet, le Valet au Maître, le Pere au Fils, la Mere à la Fille, & de même dans toutes les conditions.

LE BARON.

Ah! parbieu cela eſt bon! Et qui va dire ces coyonneries-là? Quelque petit Bourgeois de Lion, à qui les valets du Duc de Villeroi l'auront fait accroire, pour ſe moquer de lui. J'ai été tous les

matins au Lever, où je n'ai jamais ouï chanter, ni grands, ni petits Officiers. Chez Monſieur le Duc d'Orleans, pas une note de Muſique; à Chantilly, point de chant: le Cadet de Montifas m'a mené chez Monſieur de Louvois: eh bien; les Capitaines parlent de leurs recruës, & Monſieur de Louvois leur répond ſans chanter. Monſieur Picon, qui eſt de mon pays, m'a introduit chez Monſieur Colbert, où j'ai vû tous les gens d'affaire, ſans en avoir ouï chanter un ſeul. Fauſſeté toute pure ce qu'on vous a dit. Croyez le Baron, mon couſin, il eſt mieux informé de la Cour, que vos petits conteurs de Nouvelles, qui n'ont jamais approché de Verſailles, ni de Saint-Germain.

Mr. Crisard.

Je ne l'avois pas crû, mon couſin; mais il faut écouter toutes choſes.

Le Baron *à Mr.* Guillaut *aſſez bas.*

Je ſouffre volontiers tant de Couſinage à Lion: à Verſailles, il ne me feroit pas plaiſir.

Mr. Guillaut *bas.*

Il auroit-là plus de diſcretion.

LE BARON *assez bas.*

Ah! je le crois. Ces habitudes-là pourtant ne valent rien.

MR. CRISARD.

Que disiez-vous-là, mon cousin?

LE BARON.

Je disois, mon cousin, que me voila revenu de la Cour, où je ne prétens pas retourner si-tôt. Je vais vous parler, non pas en courtisan galant: mais en homme solide, qui songe à s'établir, & à se donner du repos. Mon cousin, mon ami, il est tems de songer à faire des Pourgeolets. J'ai quarante-cinq ans passés, quoi que cela ne paroisse pas. Le cadet de Montifas ne veut pas se marier; & de la façon qu'il s'expose, ce seroit une folie que de rien fonder sur lui. C'est un miracle qu'il vive encore. Tout roule sur le Baron, pour assûrer la Race des Montifas. Il faut se marier une fois, mon cousin; aidez-moi à choisir une Maîtresse; qui devienne bien-tôt une femme; non pas si-tôt, qu'une honnête galanterie ne précéde le Mariage.

Mr. Crisard.

Mon couſin, quand vous me parlez de la ſorte, vous avez envie que je m'ouvre le premier; & je le ferai, puis que vous le voulez. La perſonne de Criſotine vous plaît-elle, & ſon bien vous accommode-t-il ? Si cela vous convient, vous n'avez qu'à vous faire agréer à ma fille: l'Agrément du pere & de la mere vous eſt aſſûré.

Le Baron *à Mr.* Guillaut *bas.*

L'honneur que je fais à Monſieur Criſard mériteroit quelque autre terme que celui d'*Agrement*: mais on ne rompt pas une affaire pour cela.

Mr. Crisard.

Vous parlez toûjours bas à Monſieur Guillaut.

Le Baron.

Je lui témoignois la joye que me donne cette ouverture. C'eſt la plus agréable choſe que je puiſſe entendre. Vous ſouffrirez donc que je faſſe le perſonnage de Galant, avant que de faire celui de Mari. On ne me reprochera point d'avoir *pris le Roman par la queuë*. Nous avons

avons connu Moliere en Languedoc, & il n'a pas enrichi ſes Comédies de nôtre procedé avec les Dames: il a joüé tous les MARQUIS, & le BARON s'en eſt ſauvé. Véritablement ma perruque aujourd'hui eſt une perruque de couſin, non pas de galant. Allons chercher au Logis l'Equipage des avantures; allons, nous ne ſerons pas long-tems à nous parer.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, Mr. CRISARD, Mr. GUILLAUT.

LE BARON.

MON couſin, je n'ai pas été long-tems à m'ajuſter, & cependant je ne ſuis pas mal. Que dites-vous de cette étoffe ? N'eſt-elle pas modeſte & galante? C'eſt le point cela : *modeſte & galante*, pour un homme de mon âge, qui n'a pas renoncé à la Galanterie. Et ces rubans, cette garniture, hem! que vous en ſemble? Sentez ce mouchoir; Eau d'Ange, de la meilleure qui ſe faſſe à Montpellier. Je voudrois bien lui voir confronter ces eaux de Cordouë, dont on parle tant; eau de roſe au prix, eau de roſe. Il faut tout dire, on ne la vend pas; c'eſt une mienne parente Religieuſe qui la fait, & n'en fait rien que pour moi, dont le Couvent ne ſe trouve pas mal.

C'eſt

C'eſt elle auſſi qui m'a envoyé cette Poudre : je donne cent piſtoles, ſi on en trouve une once de pareille en toute la France. Voyez l'épée, le baudrier, les boucles, les gans ; il n'y a point de friperie-là, c'eſt du plus fin. On ne répond pas mal à l'honneur que l'on nous fait, mon couſin ; mais c'eſt trop peu pour l'adorable Criſotine.

MR. CRISARD.

La voila qui vient avec Madame Criſard : vous pouvez lui aller faire vôtre déclaration.

SCENE II.

LE BARON, MR. CRISARD, ME. CRISARD, MR. GUILLAUT, CRISOTINE, GILOTIN.

LE BARON *ſalüe* CRISOTINE.

VOus me permettrez d'avoir l'honneur de vous ſaluer, belle couſine ; & après vous avoir ſalué en couſin, vous trouverez bon que je me jette à vos pieds en Amant, pour vous faire la proteſtation

d'être vôtre toute ma vie. J'en ai la permiſſion de Monſieur vôtre Pere, & de Madame vôtre Mere: mais je la veux avoir de vous-même; & ne prétens obtenir Criſotine, que de Criſotine.

CRISOTINE.

La poſture, Baron, ſent un peu la vieilleſſe,
Et je penſe trouver en vous
Moins un reſpect, qu'une foibleſſe
Qui vous fait tomber à genoux.

LE BARON.

Sus, relevons nous; l'adorable le veut: debout, à genoux, en quelque poſture que ce ſoit, le Baron ſera toûjours le plus ſoûmis des amans. Que faut-il faire? où faut-il aller? je ſuis prêt à exécuter ce qu'ordonneront ces beaux yeux.

CRISOTINE.

Baron de Montifas,
Vous perdez tous vos pas;
Vos yeux de perle, & vos dents d'émeraude,
Peuvent chercher une autre Montifaude.

LE BARON.

Les Montifaudes ne manqueront jamais aux Montifaux: mais quand le Baron eſt auprès d'un Soleil, il ne le quitte point pour des étoiles.

CRI-

CRISOTINE *lui ôte ſa Perruque.*

C'eſt trop écouter tes raiſons,
Je veux desabuſer le monde,
Et t'ôter la perruque blonde
Qui cache des cheveux griſons.

LE BARON.

Je craindrois de paroître en cet état, ſi je devois la couleur de mes cheveux à mes années : mais c'eſt-là le fruit de mes travaux guerriers. Montrez-vous, marques honorables de mes ſervices : vous m'êtes venuës pour avoir ſuivi mon Roi dans ſes premieres campagnes.

CRISOTINE.

Pourſuivez vôtre récompenſe
Auprès du Monarque de France;
Allez lui faire vôtre cour,
Et ceſſez, vieux Baron, de me faire l'amour.

MR. GUILLAUT.

Prenez ma calote, Monſieur le Baron; vous n'êtes pas ſi jeune, que vous ne deviez craindre le froid à la tête : les vapeurs de nos rivieres ſont fâcheuſes ; & l'humidité de nôtre air cauſe bien des fluxions.

ME. CRISARD.

Ma fille, rendez à mon couſin ſa perruque. Quelle extravagance eſt-ce là?

CRISOTINE.

Ma mere, je n'en ferai rien;
En dût geler de froid ſa miſérable nuque,
Je retiendrai cette groſſe perruque,
Tant qu'on me retiendra mon bien. *Elle ſort.*

LE BARON *va à la porte ſans perruque, & appelle ſon valet,*

Gilotin, Gilotin.

GILOTIN.

Qui me demande?

LE BARON.

Ton maître.

GITOTIN.

Ah! Monſieur, qui vous a mis en cet état-là?

LE BARON.

Je te conterai ce que c'eſt: mais va me querir promptement une autre Perruque; car je commence à ſentir un vent de Bize fort incommode. Ouais! qu'eſt devenuë Criſotine? Je ne la voi plus, ni ma perruque. Elle ſera peut-être aſſez folle pour la jetter dans le feu: mais voi-

ci

ci Monſieur Criſard qui m'aborde, ne lui témoignons pas nôtre appréhenſion. Mon couſin, n'ai-je pas pris l'affaire en galant-homme? je ſai vivre avec les Dames; n'eſt ce pas?

MR. CRISARD.

Mon couſin, je ne ſai quelle excuſe vous faire, de l'impertinence de ma fille. J'en ſuis ſi honteux, que je ne puis quaſi en parler.

LE BARON.

Il faut avoir vû la Cour, pour ſavoir tourner les choſes galamment. Un Provincial en ma place auroit été bien ſcandaliſé.

ME. CRISARD.

Vous êtes honnête-homme, mon couſin, & ma fille eſt une impertinente, que je traiterai aſſûrément comme je dois. Je lui apprendrai à vivre avec les gens de condition, & particulierement avec un Baron de Montifas.

GILOTIN.

Monſieur, voila une perruque que je vous apporte.

LE BARON.

Quoi! une perruque à calote?

GILOTIN.

Il n'y en a pas d'autre, Monſieur: vous n'en avez que deux ; une pour la ville, que vous portiez, & l'autre pour la campagne que voici.

LE BARON.

Il eſt vrai que j'avois donné ordre à Paris de m'en faire quatre; deux à groſſes boucles, & deux à la nouvelle facon, comme le Roi les porte. Elles devoient être ici avant que j'y fuſſe, & vous verrez qu'on ne me les a pas encore apportées. Fiez-vous aux perruquiers.

Me. CRISARD.

Monſieur Criſard, allons trouver Criſotine, pour tirer d'elle la perruque de mon couſin, & lui faire bien ſéchement la réprimande qu'elle a méritée.

SCENE III.

LA BARON, GILOTIN.

LE BARON.

GIlotin, depuis que tu me ſers, combien penſes-tu que j'aye pû avoir de Maîtreſſes?

GI-

GILOTIN.

Je ne le puis pas ſavoir bien juſte : mais au compte que vous m'en avez fait, vous pouvez en avoir eu vingt.

LE BARON.

Et dix de plus, Gilotin : car il y en a eu de principales qui méritoient un entier ſecret, & je ne t'en ai pas parlé. Gilotin, ton Maître n'a pas été malheureux avec les Dames : tu en as aſſez de connoiſſance.

GILOTIN.

Vous me l'avez toûjours dit, Monſieur.

LE BARON.

Mais tu le ſais.

GILOTIN.

Un bon valet doit croire ſon maître ; & je n'en ai pas douté.

LE BARON.

C'eſt aſſez, je prens cela pour ſavoir. Tu le ſais donc, Gilotin?

GITOTIN.

Je le ſai ; puis que vous le voulez.

LE BARON.

Oh bien! Gilotin, ce maître, que tu ſais

ſais avoir été ſi heureux avec les belles, vient d'éprouver un commencement d'avanture auſſi fâcheux, qu'il en ſoit jamais arrivé au plus disgracié de tous les hommes.

GILOTIN.

Il eſt vrai, Monſieur, que je vous ai vû dans un pitoyable état.

LE BARON.

Tu dois ſavoir que Monſieur Criſard me veut donner ſa fille en mariage.

GILOTIN.

On ne s'en étonnera pas.

LE BARON.

On ſait bien que le plus grand honneur qui puiſſe arriver à Criſotine, c'eſt que je l'épouſe. Moi, je ne te mens point, je ſuis bien-aiſe de rendre à la fille la nobleſſe que nous avons fait perdre à la mere, qui eſt ma germaine, & auſſi bien que moi de la bonne branche des Montifas. Une Montifas attachée à un Criſard, c'eſt pis que le vivant attaché au mort; & cette pauvre femme toute infectée de Criſarderie, ne deſire rien tant en ce monde, que de rendre à ſa fille la vraye odeur de la nobleſſe, qu'on ne peut ſentir avec hom-

homme du monde ſi purement qu'avec le Baron.

GILOTIN.

Je ne ſai pas ſi la fille ſe ſoucie autant de na nobleſſe que la mere : mais elle a la mine d'avoir de bons yeux ; & ſi elle en a, peut-elle regarder un autre que vous?

LE BARON.

Je ne doutois pas du ſuccès.

GILOTIN.

Qui en eût douté, Monſieur?

LE BARON.

Ecoute, Gilotin, tu vas entendre une choſe incroyable.

GILOTIN.

Si Criſotine a fait l'impertinente avec vous, je ne le croirai pas.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma Déclaration à Criſotine, (& je puis dire que ç'a été de la maniere la plus galante, dont un Cavalier ſoit jamais entré au ſervice d'une Dame,) tu ſeras ſurpris, Gilotin.....

GI-

GILOTIN.

Monſieur, permettez-moi de ne croire pas ce que vous me direz.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma Déclaration à Criſotine, elle m'a chanté au nez des Chanſons fort desobligeantes, & perſonnelles; cela veut dire, qui s'adreſſoient à ma propre perſonne.

GILOTIN.

Monſieur, je ne le ſaurois croire.

LE BARON.

Ce n'eſt pas tout, Gilotin, elle m'a ôté ma Perruque, & l'a emportée.

GILOTIN.

Vôtre perruque neuve?

LE BARON.

Ma perruque entiere; qui me coûtoit quatre piſtoles. Tu m'en as vû faire le prix.

GILOTIN.

Je n'ai jamais ouï, ni vû pareille choſe en ma vie.

LE BARON.

A moi: à moi.

GILOTIN.

A vous ! Monſieur ; à un Baron, l'honneur des Barons! Je ne le ſaurois croire.

LE BARON.

Je t'avois bien dit que j'allois conter une choſe incroyable : mais il la faut croire ; je ne mens jamais.

GILOTIN.

Puis que vous me le commandez, Monſieur, je la croirai : à moins que d'un ordre exprès, je ne vous croirois pas. J'admire comment vous vous en êtes tiré ! un autre ne ſe fût jamais remis de cet affront-là.

LE BARON.

Les Roquelaures y fuſſent demeuré court ; & il faudroit avoir vû de quelle maniere je m'en ſuis tiré. Si jamais j'ai paru Homme de Cour, ç'a été, Gilotin, en cette occaſion : mais le déplaiſir n'en eſt pas moindre. Il faut périr, ou venir à bout des mépris de Criſotine. Je te réduirai, Mauvaiſe, & tes larmes vengeront le traitement injuſte que tu as fait au Baron.

GILOTIN.

Il faut la réduire, & la planter là.

LE BARON.

Non pas, Gilotin ; elle a du bien & de la beauté : il en faut faire une femme, & alors le mari vengera l'amant. La réſolution en eſt priſe. Voyons ſeulement de quelle maniere nous la pourrons faire réüſſir. J'ai beſoin de ton adreſſe, Gilotin, pour découvrir les ſentimens qu'elle a ſur mon ſujet, & trouver enſuite les moyens de nous mettre bien dans ſon eſprit.

GILOTIN.

Qui pourroit nous donner ces moyens-là? Laiſſez-moi réver un peu..... Je l'ai trouvé, Monſieur. Cette Perrette, qui gouverne la Maiſon, nous peut inſtruire de toutes choſes : mais que lui promettrai-je, pour l'engager dans nos interêts?

LE BARON.

Ne promets rien poſitivement, Gilotin. S'acquitter d'une promeſſe, c'eſt payer; & la vraye Nobleſſe aime mieux être liberale que de s'aquiter d'une dette. Ce que tu as à faire, eſt de donner à Perrette de belles idées de ma généroſité.

GI-

GILOTIN.

Beau préſent pour une ſervante, que des idées.

LE BARON.

Je n'aime pas les perſonnes qui s'attachent à l'exactitude des petits interêts préſens: il faut avoir le courage d'enviſager les grandes choſes. Tu as de l'eſprit; diſpoſe Perrette à concevoir d'elle-même des eſperances. Il ſuffira de lui faire la peinture de mon humeur le plus avantageuſement que tu pourras.

GILOTIN.

Je ferai vôtre Portrait à Perrette, puis que vous me l'ordonnez, & je n'y oublierai rien: laiſſez-moi faire.

SCENE IV.

GILOTIN, PERRETTE.

GILOTIN.

JE te cherchois, Perrette; j'ai grand beſoin de ton ſecours.

PERRETTE.

Me voila toute trouvée. De quoi eſt-il queſtion?

GI-

GILOTIN.

D'une grande affaire.

PERRETTE.

Me veux-tu parler d'amour ? Si tu es auſſi fat que ton Baron, Ma-foi je ſerai auſſi folle que Criſotine.

GILOTIN.

Je voi bien que tu ſais tout.

PERRETTE.

Je ſais tout, jusqu'à l'avanture de la perruque. Mais de quoi s'agit-il, Gilotin? Dépêche-toi, parle.

GILOTIN.

Il faut rendre un ſervice à mon maître.

PERRETTE.

A ton maître!

GILOTIN.

Oui, à mon maître.

PERRETTE.

Au Baron de Pourgeolette! Au Seigneur de Montifas!

GILOTIN.

Au Baron, & au Seigneur, comme il te plaira.

PER-

PERRETTE.

C'eſt une étrange eſpece de Baron. Je ne remuërois pas le bout de mon pied pour l'amour de lui.

GILOTIN.

Ma pauvre Perrette, ſi mon maître ne ſe marie, je ſuis perdu. Il eſt toûjours par voye & par chemin, faiſant bonne chere aux dépens des autres, & mourant de faim aux ſiens. Pour moi, je ne ſuis ni aux ſiens, ni à ceux des autres; mais très-petitement & très-malheureuſement aux miens.

PERRETTE.

Crois-tu que le Baron change d'humeur en ſe mariant?

GILOTIN.

S'il eſt une fois marié, Perrette, il faudra qu'il tienne Maiſon en dépit de lui; & j'eſpere que je m'en trouverai mieux.

PERRETTE.

Tu veux qu'il épouſe Criſotine, n'eſt-ce pas?

GILOTIN.

C'eſt-là juſtement ce que je demande.

PER-

PERRETTE.

Va, Gilotin, il ne tiendra pas à moi. J'ai plus d'envie d'être défaite d'elle, que tu n'en as de voir ton maître marié.

GILOTIN.

Venons au fait. Comment nous y prendrons-nous? Je ſai que le pere & la mere veulent bien le Mariage: mais la Fille chante ridiculement au nez du Baron, & ne fait autre choſe que ſe moquer de lui.

PERRETTE.

Ton Maître fait-il chanter?

GILOTIN.

Il s'eſt fait un métier de chanter tous les Airs de l'Opera.

PERRETTE.

Cela vaut mieux que ſa Baronnie, pour lui faire épouſer Criſotine. Apprens que nôtre Demoiſelle eſt devenuë folle des Opera; elle ne parle qu'en Muſique, & il ne lui faut parler qu'en chantant. Elle aimeroit mieux demeurer Fille toute ſa vie, que d'épouſer un homme qui ne chanteroit pas.

GILOTIN.

Voila juſtement le fait de mon maître : & ſi elle peut auſſi bien s'accommoder d'un fou, que lui d'une folle ; jamais gens ne furent mieux enſemble qu'ils ſeront. Adieu, Perrette, je ne t'en demande pas davantage. Pour des récompenſes, je ne t'en promets point. Le Baron ne promet jamais rien : il veut ſurprendre par ſes libéralités ; & quand tu y ſongeras le moins, tu recevras de ſa part un baril d'Olives, une cruche d'Huile, un petit pot de Miel de Narbonne, & quelque bouteille d'Eau de la Reine d'Hongrie. Pour de l'Argent, Perrette, on tireroit plûtôt de l'huile d'un mur. Mais le voici, retire-toi.

SCENE IV.

LE BARON, GILOTIN.

LE BARON.

EH bien, Gilotin, m'apportes-tu la vie, ou la mort ?

GILOTIN.

Ce n'eſt ni la vie, ni la mort : c'eſt

aſſez pour vous empêcher de vous pendre.

LE BARON.

Ne me fai point languir, je te prie. Di-moi, puis-je eſperer d'amolir le marbre, d'attendrir ce qu'il y a de plus dur au monde?

GILOTIN.

Nous avons encore une reſſource : après cela, il n'y a rien à eſperer.

LE BARON.

Appren-la cette reſſource à ton maître ; & Dieu veuille qu'elle ſoit utile à ſes amours ! Gilotin, Gilotin, il ſeroit bien fâcheux de venir échouer à Lion, après avoir ſû reduire les plus fieres de la Cour.

GILOTIN.

Vous aviez affaire à des perſonnes d'eſprit, qui ſavoient connoître vôtre mérite ; & vous rencontrez ici une folle, qui ne connoît pas ce que vous valez.

LE BARON.

Quelque maltraité que je ſois, je ne ſaurois ſouffrir qu'on faſſe injure à ma Maîtreſſe. Puis que je l'aime, elle eſt aima-

aimable; & puis qu'elle eſt aimable, elle n'eſt pas folle.

GILOTIN.

Je n'entens pas bien la ſubtilité de ces *puis que* là: mais je ſai bien que Criſotine eſt devenuë folle des Opera; & à moins que vous ne chantiez toûjours avec elle, vous ne ſauriez jamais en venir à bout.

LE BARON.

Me voilà juſtement dans mon fort, & j'eſpere qu'on verra tantôt une Scene aſſez agréable. Au moins, tu n'as rien promis à Perrette? je n'aime pas d'être engagé.

GILOTIN.

Je ne vous ai engagé à rien. Il a ſuffi de faire vôtre Portrait; & je l'ai fait le plus naturellement qu'il m'a été poſſible.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIER

Me. CRISARD, LE BARO
Mr. CRISARD, CRISOTIN
Mr. GUILLAUT.

Me. Crisard.

MOn couſin, je rougis de la
de ma fille : mais vous excu
jeuneſſe. La pauvre enfant ne
qu'elle fait. Voila vôtre perruque
pouvez la prendre quand il vous pl

Le Baron.

Je m'accommode aſſez bien de
ci : l'autre me ſeroit toûjours de
vaiſe augure.

Mr. Crisard.

Vous ne vous retrouverez pa
pareille occaſion ; & j'eſpere que
tine raccommodera à une ſecon
trevûë, ce qu'elle a gâté à la prei

LE BARON.

Je vous prie de m'éclaircir d'une choſe. Eſt-il vrai que les Opera ont brouillé un peu ſa cervelle?

MR. CRISARD.

Elle a quelquefois de petites fantaiſies; chacun a les ſiennes: cela ne vaut pas la peine d'en parler. Le tout aboutit à aimer les Airs de l'Opera, & à chanter un peu plus qu'une autre.

LE BARON.

Oh bien, mon couſin, nous allons voir beau jeu: car je referois les Opera, s'ils étoient perdus; & pour des Impromptu en vers & en chant, nous verrons qui l'emportera. Elle peut avoir la voix plus belle que moi: pour la méthode, Camus & Lambert diroient que je la puis diſputer. Voici Criſotine qui vient à nous; allons au devant d'elle, & commençons.

Il chante ridiculement.

Vous jugez à ma triſte mine,
La douleur que j'enferme au fond de ma poitrine:
Douleur, douleur, qui cauſera ma mort,
Si vous ne ſoulagez mon, mon, mon triſte ſort.

CRISOTINE.

Je n'eus jamais envie,
De vous ôter la vie.
Il eſt vrai que j'ai pris un plaiſir aſſez
A me moquer de vous.
Contez cent fois vôtre marty
Cent fois je n'en ferai que ri

LE BARON.

Les tigres, les lions, les pantheres,
Toutes les bêtes ſauvages de l'Hirc
Me donneroient aſſûrément du ſe
Me voyant ſi proche de l'agoni

CRISOTINE.

Qui ne peut inſpirer une tendre amit
Eſpere-t-il de la pitié ?

LE BARON.

Si vous n'êtes pas une roche..
Si vous n'êtes toute de roche..
Il faut rimer, ou *torche*, ou *clo*

CRISOTINE.

La Rime vous coûte trop cher
En deux mots, je ſuis un roch

LE BARON.

Les Impromptu me fatiguent
nons dans les Airs de Baptiſte.
BLE JEUNESSE (1) vient fo

Il chante ridiculement.

(1) Air de PSYCHE', Tragédie.

Aimable Jeuneſſe
Suivez la tendreſſe,
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'eſt pour vous ſurprendre
Qu'on vous fait entendre,
Qu'il faut éviter les ſoûpirs,
Et craindre les deſirs;
Laiſſez-vous apprendre
Quels ſont leurs plaiſirs.
Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour,
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

CRISOTINE *parodiant ſur le même Air.*

Honteuſe Vieilleſſe
Quitte la tendreſſe,
Quitte les Amours,
Tes ans ont fait leurs cours.
Crois-tu me ſurprendre,
Pour me faire entendre
Tous ces gros & vilains ſoûpirs
Et tous ces vieux deſirs?
C'eſt pour deſapprendre
Quels ſont les plaiſirs.
Qui voudra m'obliger d'aimer

O Jupiter, voyez comme on me traite!
On vient m'offrir un Pourgeolette,
Qui me feroit des Montifas!
O Jupiter! ne le permettez pas.

MR. CRISARD.

Eh bien! Madame Criſard, faloit-il ſouffrir ſes petites fantaiſies? Voila l'effet de vôtre indulgence.

ME. CRISARD.

Ah! Monſieur, ne m'en parlez pas: j'aurois le courage de l'étrangler. Mépriſer un Baron de Pourgeolette! Chef de la Maiſon des Montifas!

CRISOTINE.

Ses yeux de perle, & ſes dents d'émeraude,
Peuvent chercher une autre Montifaude.

LE BARON.

La patience m'échape. Allez, petite éventée, allez épouſer quelque Chanteur de l'Opera. Ma couſine a raiſon: vous ne méritez pas l'honneur que je voulois vous faire. Cherchez un parti en qui ſe rencontrent également le bien, le courage, & la nobleſſe. Mon bien eſt connu de tout le monde. Il y a trois cens ans que mes Lettres de nobleſſe ont été brûlées. On ne voit point l'origine des

Montifas. Montifas eſt noble, & pourquoi? parce qu'il eſt MONTIFAS. Voila ſes Tîtres & ſes Papiers. On n'ignore pas en Languedoc le nombre de mes Campagnes. Pour des Combats ſinguliers, ſix à Montpellier, quatre à Beziers, trois à Pezenas, deux à Aigues mortes; & vingt Procedés ſi beaux, que je les préfere à quarante combats. Autrefois j'ai été impétueux, comme mon voiſin le Rhône: préſentement je ſuis calme, comme mon Lac de Pourgeolette; & je penſois achever mes jours doucement avec Criſotine: mais elle eſt indigne de cet honneur-là. Adieu, petite Chanteuſe; Adieu, mon couſin; Adieu, ma couſine: je ne ſuis pas moins vôtre ſerviteur, pour toutes les impertinences de vôtre fille. J'ai même obligation à Criſotine: un Mariage m'eût acoquiné en Languedoc, & à peine aurois je été bon pour faire ma cour aux Etats.

Mr. CRISARD.

Ma juſtification auprès de vous, c'eſt que ma fille eſt folle; & nous ſommes plus à plaindre que vous n'êtes.

Me. CRISARD.

Je ſuis autant contre elle, que j'avois été

été portée à la ſoûtenir. Maudits ſoient les Opera, qui ont rendu ma pauvre fille folle.

LE BARON.

Adieu, mon couſin; Adieu, ma couſine : les vieux liens ſuffiront de reſte pour entretenir nôtre union.

ME. CRISARD.

Mon couſin, ſi vous retournez à la Cour.....

LE BARON.

Si je retourne à la Cour! aſſez plaiſante queſtion, ſi je retourne à la Cour! Et que ferois-je dans la Province, après avoir rompu mon mariage?

ME. CRISARD.

Mon couſin, je vous prie de porter nos plaintes au Roi contre les Opera.

LE BARON.

Je le ferai, ma couſine; & Baptiſte s'en appercevra au premier qui ſera repréſenté.

MR. CRISARD.

Mon couſin, il eſt trop tard, & il fait trop mauvais tems, pour vous em-

barquer ſur le Rhône. Faites-nous l'honneur de ſouper & de coucher céans. Monſieur Guillaut ſoupera avec nous, & Monſieur Millaut, que je voi entrer, ne me refuſera pas de vous tenir compagnie.

SCENE II.

Mr. MILLAUT, CRISOTINE, Mr. GUILLAUT, LE BARON, Mr. CRISARD, Ms. CRISARD.

Mr. Millaut.

JE venois vous remercier, Monſieur, & je reçois une ſeconde grace, avant que de vous avoir remercié de la premiere.

Crisotine.

Dûſſai-je employer la magie;
Millaut le célébre Docteur,
Changera ſa Théologie,
Et ſera Sacrificateur.

Mr. Millaut.

Et de qui *Sacrificateur*, Mademoiſelle? ſommes-nous au tems des Juifs, ou des Payens?

Cri-

CRISOTINE.

Ou de celui qui lance le tonnerre;
Ou de ce grand maître Apollon,
Qui préſide au ſacré valon;
Ou du terrible Dieu qui commande à la guerre.

MR. GUILLAUT.

Vous ne manquerez pas d'emploi, Monſieur Millaut, dans le nombre des Dieux que vous aurez à ſervir.

CRISOTINE.

Quels plaiſirs pour les nations
D'aſſiſter à des Sacrifices,
Qui leur rendent les Dieux propices
Par le pompeux éclat de leurs dévotions.

LE BARON.

Puis que vous voulez que je couche céans, vous me permettrez d'aller un peu à ma chambre.

MR. CRISARD.

Je vais vous y mener, mon couſin.

LE BARON.

Quoi! des cérémonies de Province! c'eſt bien-là que je ne croirois plus être homme de Cour.

Mr. Crisard.

Uſez-en comme il vous plaira ; vous êtes le maître de la maiſon : mais ne croyez pas, je vous prie, que nous ignorions la maniere de vivre du beau-monde.

Le Baron ſort.

Mr. Millaut.

Monſieur, j'avois bien crû que Mademoiſelle vôtre fille aimoit trop les Opera : mais de ſe faire des Dieux de ceux de l'Opera, comme elle fait, c'eſt ce que je ne croyois pas. Il ſeroit inutile de la prêcher ; & il faut attendre la fin de ſa folie de quelque ſecours extraordinaire, qui ne paroît pas encore.

Crisotine.

En vain, j'ai ſû bannir la crainte ;
Qui retenoit ma juſte plainte,
Pour crier en tous lieux, que tu ne m'aimes plus ;
Tous les cris que je fais, ſont des cris ſuperflus :
Tu ne me répons rien. Ah ! fille infortunée,
Je ſuis abandonnée.

Mr. Guillaut.

En ce cas-là, Mademoiſelle, je vous con-

conſeille la vengeance : c'eſt là que la fureur devient raiſon.

CRISOTINE.

Perdons, perdons, qui nous fait outrager :
Mais d'un amant qu'on aime, oſe-t-on ſe venger !

MR. GUILLAUT.

Miſérable condition, quand celui qui nous offenſe nous plaît ! C'eſt une ſituation où l'on ne ſait ni aimer, ni ſe venger. Je vous plains, Mademoiſelle.

CRISOTINE.

De toutes mes fureurs ſa mort eſt pourſuivie ;
Prenez le ſoin, Amour, de conſerver ſa vie :
Amour, oppoſez-vous à mon reſſentiment ;
Si j'accuſe un perfide, excuſez un amant ;
Et quand je ſerai prête à punir un coupable,
Demandez le pardon d'un criminel aimable.

MR. GUILLAUT.

Un *Criminel aimable*, qui trahit une perſonne plus aimable que lui, ne mérite pas de pardon.

CRISOTINE.

Ah ! faut il me venger
En perdant ce que j'aime ?
Que fais-tu, ma fureur, où vas-tu m'engager ?
Punir ce cœur ingrat, c'eſt me punir moi-même ;
J'en mourrai de douleur, je tremble d'y ſonger :

Ah !

Ah! faut-il me venger
En perdant ce que j'aime?

Ma Rivale triomphe, & me voit outrager,
Quoi! laiſſer ſon amour ſans peine & ſans danger,
Voir le ſpectacle affreux de ſon bonheur extrême!
Non, il faut me venger
En perdant ce que j'aime (1).

SCENE III.

TIRSOLET, CRISOTINE, Mr. CRISARD, Mr. GUILLAUT, Mr. MILLAUT, Mr. CRISARD.

TIRSOLET *qui paroît.*

EH bien! cruelle, vengez-vous:
Mais vous vous vengerez ſur la même innocence.
Que ſi ma mort, helas! flate vôtre courroux
Sans avoir jamais fait d'offenſe,
Je vous la demande à genoux,
Et c'eſt pour mon amour aſſez de recompenſe.
Que pourrois-je eſperer de mieux?
Vous voulez que je meure, & je meurs à vos yeux.

CRISOTINE.

Infidéle Theſée!

TIR-

(1) Medée dans l'Opera de THESE'E, Act. V. Sc. I.

TIRSOLET.

Vous êtes abuſée,
Je ne fus jamais que Cadmus.

CRISOTINE.

Moi, je ſuis Hermione, & je n'y penſois plus!

TIRSOLET.

Ah! que ma fidele tendreſſe
Mérite bien quelque careſſe.

TIRSOLET & CRISOTINE *enſemble.*

Qu'Hermione & Cadmus ſe donnent tour à tour,
Un doux gage de leur amour.

Ils ſe baiſent les mains.

ME. CRISARD.

Impertinente! Ridicule! Après avoir traité comme tu as fait mon couſin de Montifas, tu oſes faire des careſſes à un Tirſolet, & en ma préſence? Vite, qu'on ſe ſépare; qu'on ſe ſépare pour jamais.

TIRSOLET.

Je vais partir, belle Hermione,
Je vais executer ce que le Ciel m'ordonne,
Malgré le péril qui m'attend:
Je veux vous délivrer, ou me perdre moi-même;
Je vous voi, je vous dis enfin que je vous aime;
C'eſt aſſez pour mourir content (1).

CRI-

(1) Opera de CADMUS, *Act. II. Sc. IV.*

CRISOTINE.

Si tu mourois content, je vivrois malheureuſe
Jusqu'au tems que le même ſort
Te joindroit mon ombre amoureuſe,
Aux lieux où les amans s'en vont après la mort.

Partez, mourez, faites ce que vous voudrez, pourvû que je ne vous voye plus.

CRISOTINE.

Fuyons de ces lieux tyranniques.
Ennemis de toutes Muſiques;
Allons, allons à l'Opera,
Monſieur Lulli nous recevra.

TIRSOLET.

C'eſt-là que perſonne,
Aimable Hermione,
Nos doux chants ne troublera:
Sauvons-nous à l'Opera.

MR. GUILLAUT *à Mr.* CRISARD.

Monſieur, la nature, par un mouvement ſecret, qu'on appelle Inſtinct, les porte au remede, qui fera ſans doute leur gueriſon. Les Opera ont fait naître leur maladie; les Opera la finiront. Il eſt de ces ſortes de fantaiſies, comme des amours & des deſirs. Laiſſez jouïr, les

les déſirs finiſſent ; empêchez la jouïſſance, ils durent toûjours. De même, Monſieur, oppoſez-vous à ces imaginations, c'eſt leur donner plus de force ; laiſſez-leur un libre cours, c'eſt le moyen de les faire évanouïr. Quand Monſieur Tirſolet & Mademoiſelle Criſotine.....

Me. Crisard.

Vous parlerez mieux quand il vous plaira, Monſieur Guillaut ; & je ne ſai pas comment vous avez pû nommer Monſieur Tirſolet, fils de Monſieur Tirſolet, devant Mademoiſelle Criſotine, deſcenduë par ſa mere des vrais Montifas.

Mr. Guillaut.

Quand Mademoiſelle Criſotine, & Monſieur Tirſolet, auront été ſix mois au Théatre, laſſés de Répétitions, ennuyés de chanter toûjours, fatigués de s'habiller avec ſoin, de ſe deshabiller avec peine, & de faire éternellement la même choſe ; vous les verrez revenir avec autant de ſageſſe, qu'ils ont de folie préſentement.

Me. Crisard.

Oui, Monſieur Guillaut ; mais une perſonne

ſonne de la qualité de ma fille à l'Opera, bleſſeroit trop ma condition ; & j'aimerois mieux voir Criſotine folle toute ſa vie, avec de la qualité, que de la voir ſage au préjudice de ſa naiſſance.

Mr. Guillaut.

Le Roi y a donné ordre, Madame ; on peut être de l'Opera, ſans faire tort à ſa Nobleſſe. Les plus grands Seigneurs du Royaume y peuvent danſer, avec l'approbation de tout le monde.

Me. Crisard.

Je n'ai plus rien à dire après cela : vous m'avez mis l'eſprit en repos.

Mr. Guillaut.

Je ne voi pas qu'il y ait plus aucune objection à me faire. A mon avis, il ne faut pas réſiſter plus long-tems à leur envie.

Mr. Millaut.

Je dis plus, Monſieur Criſard ; je dis que c'eſt une néceſſité de les laiſſer aller. L'opinion que Mademoiſelle vôtre fille a des Dieux, ſcandaliſe tout le monde, & il n'y a que l'Opera qui lui puiſſe faire perdre l'extravagance de ſon opinion. Quand elle verra que les Machines les plus

plus merveilleuſes ne ſont rien que des toiles peintes ; que les Dieux & les Déeſſes qui deſcendent ſur le Théatre, ne ſont que des Chanteurs & des Chanteuſes de l'Opera ; quand elle touchera les cordes, par le moyen desquelles ſe font les vols les plus ſurprenans ; adieu Jupiter & Apollon, adieu Minerve & Venus. Elle perdra toutes ces imaginations-là ; & comme dit Monſieur Guillaut, vous la verrez revenir avec autant de ſageſſe qu'elle a de folie préſentement.

MR. CRISARD.

Je vous rens graces, Meſſieurs, de vos bons avis ; il n'y en eut jamais de plus ſages, & ils vont être executés tout à l'heure. Nous conſentons, Criſotine, que vous alliez avec Monſieur Tirſolet à l'Opera, & le plûtôt qu'il vous ſera poſſible : les portes vous ſont ouvertes ; il ne tiendra qu'à vous de ſortir.

ME. CRISARD.

Je voudrois déja les voir partir. Que faites-vous ici, Criſotine ? Après avoir mépriſé mon couſin de Montifas, il n'y a plus rien à faire pour vous dans la maiſon.

CRI-

CRISOTINE & TIRSOLET.

Finiſſons, finiſſons nos plaintes,
Voici la fin de nos contraintes;
Allons à l'Opera, pour chanter chaque jour,
Des ſuccès de guerre & d'amour.

TIRSOLET.

Le grand Lulli nous donne deux machines,
Qui nous tranſporteront où nous devons aller.
Là, nous ſerons aſſis en perſonnes divines,
Et par les airs on nous verra voler.

CRISOTINE.

Quittons, quittons la terre,
Allons fendre les airs,
Elevons-nous au deſſus des éclairs,
Et voyons ſous nos pieds les éclats du Tonnerre.

Ils ſortent.

MR. MILLAUT.

Monſieur, vous êtes bien-heureux d'être délivré d'une fille auſſi folle que celle-là.

MR. GUILLAUT *aſſez bas, de peur que* ME. CRISARD *ne l'entende.*

Et plus heureux de n'avoir pas fait le Montifas vôtre gendre. C'eſt une eſpece de fou, dont vous euſſiez eu bien de la peine à vous défaire. Donnons-lui à ſouper

ſouper aujourd'hui, & le renvoyons demains au Lever du Roi.

MR. CRISARD.

Vous me faites grand plaiſir, Monſieur Guillaut, de m'ouvrir l'eſprit : je commence à connoître que nôtre Baron eſt un grand fou. Allons ſouper avec lui une fois encore, & jamais ne le puiſſions-nous revoir après cela.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

SUR

SUR

L'AMITIE'.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

DE tous ces Dits des Anciens, que vous avez ſi judicieuſement remarqués, & ſi heureuſement retenus, il n'y en a point qui me touche davantage que celui d'Ageſilas, lors qu'il recommende l'affaire d'un de ſes amis à un autre. *Si Nicias n'a point failli, délivre-le; s'il a failli, délivre-le pour l'amour de moi : de quelque façon que ce ſoit, délivre-le.* Voyez, Madame, jusqu'où va la force de l'Amitié. Un Roi des Lacédémoniens, ſi homme de bien, ſi vertueux, ſi ſévére; un Roi qui devoit des exemples de juſtice à ſon peuple, ne permet pas ſeulement, mais ordonne d'être injuſte, où il s'agit de l'affaire de ſon ami.

Qu'un

Qu'un homme privé eût fait la même choſe qu'Ageſilas, cela ne ſurprendroit pas. Les particuliers ne trouvent que trop de contrainte dans la vie civile : une des plus grandes douceurs qu'ils puiſſent goûter, c'eſt de revenir quelquefois à la nature, & de ſe laiſſer aller à leurs propres inclinations. Ils obéïſſent à regret à ceux qui commandent; ils aiment à rendre ſervice à ceux qui leur plaiſent. Mais qu'un Roi, occupé de ſa grandeur, renonce aux adorations publiques, renonce à ſon autorité, à ſa puiſſance, pour deſcendre en lui-même, & y ſentir les mouvemens les plus naturels de l'homme; c'eſt ce qu'on ne comprend pas facilement, & ce qui mérite bien que nous y faſſions réflexion.

Il eſt certain qu'on ne doit pas regarder ſon Prince, comme ſon ami. L'éloignement qu'il y a de l'empire à la ſujettion, ne laiſſe pas former cette union des volontés, qui eſt néceſſaire pour bien aimer. Le pouvoir du Prince, & le devoir des Sujets, ont quelque choſe d'oppoſé aux tendreſſes que demandent les Amitiés.

Exercer la domination ſans violence,

c'eſt tout ce que peut faire le meilleur Prince: obéïr ſans murmure, c'eſt tout ce que peut faire le meilleur Sujet. Or la moderation & la docilité ont peu de charmes : ces vertus ſont trop peu animées pour faire naître les inclinations, & inſpirer la chaleur de l'Amitié. La liaiſon ordinaire, qui ſe trouve entre les Rois & leurs Courtiſans, eſt une liaiſon d'interêt. Les Courtiſans cherchent de la fortune avec les Rois, les Rois exigent des ſervices de leurs Courtiſans.

Cependant il y a des occaſions, où l'embarras des affaires; où le dégout de la magnificence oblige les Princes à chercher dans la pureté de la nature, les plaiſirs qu'ils ne trouvent pas dans leur grandeur. Ennuyes de cérémonies, de gravités affectées, de contenances, de repréſentations; ils cherchent les douceurs toutes naturelles d'une liberté, que leur condition leur ôte. Travaillés de ſoupçons & de jalouſies, ils cherchent enfin à ſe confier, à ouvrir un cœur qu'ils tiennent fermé à tout le monde. Les flateries des adulateurs leur font ſouhaiter la ſincérité d'un ami; & c'eſt-là que ſe font ces Confidens, qu'on appelle

Fa-

Favoris; ces perſonnes cheres aux Princes, avec leſquelles ils ſe ſoulagent de la gêne de leurs ſecrets, avec leſquelles ils veulent goûter toutes les douceurs, que la familiarité du commerce, & la liberté de la converſation peuvent donner aux amis particuliers.

Mais que ces Amitiés ſont dangereuſes à un Favori, qui ſonge plus à aimer qu'à ſe bien conduire! Ce confident penſe trouver ſon ami, où il rencontre ſon Maître; & par un retour imprévû, ſa familiarité eſt punie comme la liberté indiſcrete d'un ſerviteur qui s'eſt oublié. Ces gens de Cour, de qui l'interêt régle toûjours la conduite, trouvent dans leur induſtrie dequoi plaire, & leur prudence leur fait éviter tout ce qui choque, tout ce qui déplaît. Celui qui aime véritablement ſon maître, ne conſulte que ſon cœur. Il croit être en ſûreté de ce qu'il dit, & de ce qu'il fait, par ce qu'il ſent; & la chaleur d'une Amitié mal réglée le fait périr, quand la précaution des perſonnes qui n'aiment pas, lui conſerveroit tous les avantages de ſa fortune. C'eſt par là qu'on perd ordinairement les inclinations des Princes, plus

exacts à punir ce qui bleſſe leur caractere, que faciles à pardonner ce qu'on fait par les mouvemens de la nature. Heureux les Sujets, dont les Princes ſavent excuſer ce que la foibleſſe de la condition humaine a rendu excuſable dans les hommes ! Mais ne portons point d'envie à tous ceux qui ſe font craindre ; ils perdent la douceur & d'aimer & d'être aimés. Revenons à des conſiderations plus particulieres ſur l'Amitié.

J'ai toûjours admiré la Morale d'Epicure, & je n'eſtime rien tant de ſa Morale, que la préférence qu'il donne à l'Amitié, ſur toutes les autres vertus. En effet, la Juſtice n'eſt qu'une vertu établie pour maintenir la ſociété humaine ; c'eſt l'ouvrage des hommes : l'Amitié eſt l'ouvrage de la nature : l'Amitié fait toute la douceur de nôtre vie, quand la Juſtice avec toutes ſes rigueurs a bien de la peine à faire nôtre ſûreté. Si la Prudence nous fait éviter quelques maux, l'Amitié les ſoulage tous : ſi la Prudence nous fait aquerir des biens, c'eſt l'Amitié qui en fait goûter la jouïſſance. Avez-vous beſoin de conſeils fidéles : qui peut vous les donner qu'un Ami ? A qui confier

fier vos ſecrets, à qui ouvrir vôtre cœur, à qui découvrir vôtre ame qu'à un Ami? Et quelle gêne ſeroit-ce d'être tout reſſerré en ſoi-même; de n'avoir que ſoi pour confident de ſes affaires, & de ſes plaiſirs? Les plaiſirs ne ſont plus plaiſirs, dès qu'ils ne ſont pas communiqués. *Sans la confiance d'un Ami, la félicité du Ciel ſeroit ennuyeuſe* (1). J'ai obſervé que les devots les plus détachés du monde, que les dévots les plus attachés à Dieu, aiment en Dieu les dévots, pour ſe faire des objets viſibles de leur amitié. Une des grandes douceurs qu'on trouve à aimer Dieu, c'eſt de pouvoir aimer ceux qui l'aiment.

Je me ſuis étonné autrefois de voir tant de Confidens & de Confidentes ſur nôtre Théatre: mais j'ai trouvé à la fin que l'uſage en avoit été introduit fort-à-propos; car une Paſſion, dont on ne fait aucune confidence à perſonne, produit plus ſouvent une contrainte fâcheuſe pour l'eſprit, qu'une volupté agréable pour les ſens. On ne rend pas un commerce amoureux public ſans honte; on ne le tient pas fort ſecret ſans gêne: avec un confi-

(1) Penſée d'un Ancien.

confident la conduite eſt plus ſûre, les inquietudes ſe rendent plus legeres, les plaiſirs redoublent, toutes les peines diminuent. Les Poëtes qui connoiſſent bien la contrainte que nous donne une Paſſion cachée, nous en font parler aux vents, aux ruiſſeaux, aux arbres; croyant qu'il vaut mieux dire ce qu'on ſent aux choſes inanimées, que de le tenir trop ſecret, & ſe faire un ſecond tourment de ſon ſilence.

Comme je n'ai aucun mérite éclatant à faire valoir, je penſe qu'il me ſera permis d'en dire un, qui ne fait pas la vanité ordinaire des hommes; c'eſt de m'être attiré pleinement la confiance de mes Amis; & l'homme le plus ſecret que j'aye connu en ma vie, n'a été plus caché avec les autres, que pour s'ouvrir davantage avec moi. Il ne m'a rien célé tant que nous avons été enſemble; & peut-être qu'il eût bien voulu me pouvoir dire toutes choſes, lors que nous avons été ſéparés. Le ſouvenir d'une Confidence ſi chere m'eſt bien doux; la penſée de l'état où il ſe trouve m'eſt plus douloureuſe. Je me ſuis accoûtumé à mes malheurs, je ne m'accoûtumerai jamais aux ſiens; & puis que

je

je ne puis donner que de la douleur à ſon infortune, je ne paſſerai aucun jour ſans m'affliger, je n'en paſſerai aucun ſans me plaindre.

Dans ces Confidences ſi entieres, on ne doit avoir aucune diſſimulation. *On traite mieux un Ennemi qu'on hait ouvertement, qu'un Ami à qui on ſe cache, avec qui on diſſimule* (1). Peut-être que nôtre ennemi recevra plus de mal par nôtre haine; mais un ami recevra plus d'injure par nôtre feinte. Diſſimuler, feindre, déguiſer, ſont des défauts qu'on ne permet pas dans la vie civile; à plus forte raiſon ne ſeront-ils pas ſoufferts dans les Amitiés particulieres.

Mais pour conſerver une choſe ſi précieuſe que l'Amitié, ce n'eſt pas aſſez de ſe précautionner contre les vices, il faut être en garde même contre les vertus; il faut être en garde contre la Juſtice. Les ſévérités de la Juſtice ne conviennent pas avec les tendreſſes de l'Amitié. Qui ſe pique d'être juſte, ou ſe ſent déja méchant ami, ou ſe prépare à l'être. L'Evangile ne recommande guéres la Juſtice, qu'il ne recommande auſſi la

(1) Penſée d'un Ancien.

la Charité ; & c'eſt à mon avis pour adoucir une vertu qui ſeroit auſtere, & presque farouche, ſi on n'y mêloit un peu d'amour. La Juſtice mêlée avec les autres vertus, eſt une choſe admirable : toute ſeule, ſans aucun mêlange de bon naturel, de douceur, d'humanité, elle eſt plus ſauvage, que n'étoient les hommes qu'elle a aſſemblés ; & on peut dire qu'elle bannit tout agrément de la Société qu'elle a établie.

L'Amitié n'appréhende pas ſeulement la rigueur de la Juſtice, elle craint les profondes réflexions d'une Sageſſe qui nous retient trop en nous, quand l'inclination veut nous mener vers un autre. L'Amitié demande une chaleur qui l'anime, & ne s'accommode pas des circonſpections qui l'arrêtent : elle doit ſe rendre toûjours maîtreſſe des biens, & quelquefois de la vie de ceux qu'elle unit.

Dans cette union des volontés, il n'eſt pas défendu d'avoir des Opinions differentes : mais la diſpute doit être une conference pour s'éclaircir, non pas une conteſtation qui aille à l'aigreur. Il ne faut pas ſe faire de la paſſion, où vous ne cherchez que des lumieres. Nos Sentimens

mens ne doivent avoir rien de fort oppoſé ſur ce qui regarde la Religion. Celui qui rapporte tout à la Raiſon, & celui qui ſoûmet tout à l'Autorité, s'accommoderont mal enſemble. Hobbes & Spinoza, qui n'admettent ni Propheties, ni Miracles; qu'après un long & judicieux examen; feront peu de cas des Eſprits crédules, qui reçoivent les REVELATIONS de Sainte Brigide, & la LEGENDE DES SAINTS, comme des Articles de Foi. Il me ſouvient d'avoir vû de l'alienation parmi des Dévots, dont les uns alloient à tout craindre de la juſtice de Dieu, & les autres à tout eſperer de ſa bonté.

Ce ne ſeroit jamais fait, ſi je voulois expliquer ici toutes les choſes qui contribuent à établir, ou à ruïner la Confiance de ces Amitiés. Elles ne ſubſiſtent point ſans fidélité & ſans ſecret. C'eſt ce qui les rend ſûres; mais ce n'eſt pas tout pour nous les rendre agréables. Il ſe forme une certaine liaiſon entre deux ames, où la ſûreté ſeule ne ſuffit pas: il y entre un charme ſecret, que je ne ſaurois exprimer, & qui eſt plus facile à ſentir qu'à bien connoître. A mon avis, le commerce particulier d'une femme bel-

le, ſpirituelle, raiſonnable, rendroit une pareille liaiſon plus douce encore, ſi on pouvoit s'aſſûrer de ſa durée. Mais lors que la paſſion s'y mêle, le dégoût finit la confiance avec l'Amour; & s'il n'y a que de l'amitié, les ſentimens de l'amitié ne tiennent pas long-tems contre les mouvemens d'une paſſion.

Je me ſuis étonné cent fois de ce qu'on avoit voulu exclure les femmes du maniement des affaires; car j'en trouvois de plus éclairées, & de plus capables que les hommes. J'ai connu à la fin que cette excluſion ne venoit point, ni de la malignité de l'envie, ni d'un ſentiment particulier d'aucun interêt; ce n'étoit point auſſi par une méchante opinion que l'on eût de leur eſprit. C'étoit, (& cela ſoit dit ſans les offenſer;) c'étoit par le peu de ſûreté que l'on trouvoit en leur cœur, foible, incertain, trop aſſujetti à la fragilité de leur nature. *Telle qui gouverneroit*

(1) Voyez la Vie de *Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1676

(2) Mademoiſelle de L'Enclos.

(3) Charlotte de Naſſau, Fille de Louïs de Naſſau, Seigneur de Beverweert, Ambaſſadeur Extraordinaire des Etats Généraux en Angleterre. Elle

voit ſagement un Royaume aujourd'hui, ſe ſera demain un maître, à qui on ne donneroit pas douze poules à gouverner, pour me ſervir des termes de Monſieur le Cardinal Mazarin. Dequoi ne ſeroient pas venuës à bout Madame de Chevreuſe, la Comteſſe de Carliſle, la Princeſſe Palatine, ſi elles n'avoient gâté par leur cœur, tout ce qu'elles auroient pû faire par leur eſprit (1)? Les erreurs du cœur ſont bien plus dangereuſes que les extravagances de l'Imagination. L'Imagination n'a point de folies, que le jugement ne puiſſe corriger: le cœur nous porte au mal, & nous y attache malgré toutes les lumieres du jugement:

Video meliora proboque,
Deteriora ſequor.

Une femme fort ſpirituelle (2) me diſoit un jour, qu'elle *rendoit graces à Dieu tous les ſoirs de ſon Eſprit, & le prioit tous les matins de la préſerver des ſottiſes de ſon Cœur.* O Lot, O Lot (3), que vous avez peu

(1) Elle étoit Sœur des Comteſſes d'Arlington & d'Oſſery, de Meſſieurs d'Odyck, Auwerkerk, &c. Guillaume III. lui donna le rang de fille de Comte.

(3) Lot eſt une abreviation Angloiſe pour Charlotte. Madame Mazarin l'aimoit paſſionnément.

peu à craindre ces ſotiſes! Rendez graces à Dieu de vos lumieres, & repoſez-vous ſur vous-même de vos mouvemens. J'en connois de peu intereſſées, Lot, à remercier Dieu de vôtre eſprit. La petite Bouffete conſentiroit volontiers que vous euſſiez le cœur troublé & que vous n'euſſiez pas l'eſprit ſi libre.

Eſprit du premier ordre, que vous donnez de plaiſir à vos ſujets, de faire admirer en vous tant de raiſon, & tant de beauté! Quel plaiſir de vous voir mépriſer ce diſcours ennuyeux de beautés; ces fades entretiens de coëffes, de manches, & d'étoffes des Indes! Quel plaiſir de vous voir laiſſer à la fauſſe galanterie des autres les *Corbeilles pleines de Rubans*, & la gentille Canne de Monſieur de Nemours (1)! Ame élevée au deſſus de toutes ames, quelle ſatisfaction de vous voir faire un ſi noble uſage de ce que vous avez; de vous voir regretter ſi peu ce que vous avez eu, deſirer ſi peu ce que vous n'avez pas!

Joignez,

(1) Voyez LA PRINCESSE DE CLEVES. p. m. 324. Ce Roman a été compoſé par Mr. le Duc de la Rochefoucault, Madame de la Fayette, &

Joignez, Madame, joignez le mérite du cœur à celui de l'ame & de l'eſprit: défendez ce cœur des *Rendeurs de petits ſoins* (2); de ces gens empreſſés à fermer une porte & une fenêtre, à relever un gand & un éventail.

L'Amour ne fait pas de tort à la Réputation des Dames: mais le peu de Mérite des Amans les deshonore. Vous m'offenſeriez, Madame, ſi vous penſiez que je fuſſe ennemi de la tendreſſe: tout vieux que je ſuis, il me fâcheroit d'en être exemt. On aime autant de tems qu'on peut reſpirer. Ce que je veux dans les Amitiés, c'eſt que les lumieres précédent les mouvemens, & qu'une eſtime juſtement formée dans l'eſprit, aille s'animer dans le cœur, & y prendre la chaleur néceſſaire pour les amitiés, comme pour l'amour. Aimez donc, Madame, mais n'aimez que des ſujets dignes de vous. Je me démens ici ſans y penſer, & défens tout ce que je veux permettre.

Vous

& Mr. de Ségrais. Conſultez le Pere le Long, dans ſa BIBLIOTHEQUE Hiſtorique de la France, Numero 17427.

(2) Voyez la Carte de Tendre, dans le premier Tome de LA CLELIE.

Vous conſeiller de la ſorte, c'eſt être plus ſévére que ceux qui prêchent, & moins indulgent que les Confeſſeurs.

Si mes ſouhaits avoient lieu vous ſeriez ambitieuſe, & gouverneriez ceux qui gouvernent les autres (1). Devenez Maîtreſſe du Monde, ou demeurez maîtreſſe de vous; non pas pour paſſer des jours ennuyeux dans cette inutilité ſeche & triſte, dont on a voulu faire de la vertu, mais pour diſpoſer de vos ſens avec empire, & ordonner vous-même de vos plaiſirs.

Que tantôt la raiſon ſévére a vos deſirs,
Ne leur permette pas le plus ſecret murmure;
Que tantôt la raiſon facile à vos plaiſirs,
Hâte les mouvemens qu'inſpire la nature.

Si la Confiance eſt un des grands bonheurs de la vie, goûtez-en la douceur avec vôtre chere Lot. Goûtez-en la douceur avec celui dont vous devez être auſſi ſûre que de vous-même.

A

(1) Voyez la Vie de Mr. de St. Evremond, ſur l'année 1676.

A

MON HEROS
LE COMTE DE
GRAMMONT.

STANCES IRREGULIERES.

ON peut aimer toute ſa vie,
Et ſi l'ame à l'amour n'eſt pas trop aſſervie,
Le plus ſévére jugement
Ne ſauroit condamner un ſi doux ſentiment.

D'abord c'eſt une pure eſtime,
Qu'inſenſiblement on anime
Avec un peu plus de chaleur;
Nous diſons mille biens d'un objet qui nous touche
Et le charme ſecret qui nous gagne le cœur
Nous met inceſſamment le mérite à la bouche.

Cette eſtime eſt bien-tôt une tendre amitié,
Cette amitié devient une amoureuſe peine;
C'eſt un tourment qui plaît, c'eſt un bien qui nous gêne,
Et qui veut comme un mal exciter la pitié.

Jamais

Jamais tel ſentiment ne fut une foibleſſe ;
Mais un air trop galant ſied mal ſur le retour :
De tous ceux que j'ai vûs toucher à la vieilleſſe,
Un Comte de Grammont peut ſeul faire l'amour.

Ce n'eſt point pour lui, Deſtinées,
Que vous avez réglé les tems ;
Son automne eſt un vrai printems ;
Et ſon air fait honte aux années.

Toûjours errant, & jamais étranger,
De cour en cour, il pourſuit quelque belle,
Agréable & jamais fidéle ;
Il mourra plûtôt que changer.

Puiſſe-t-il chaque été pour le bien de la France,
Régler nos Maréchaux ſur l'ordre d'un combat ;
Et ſi bien-tôt on ne ſe bat,
Reporter à l'amour ſon autre expérience.

Courtray, Mardik, Arras, & dix ſiéges fameux
Par mille & mille funérailles,
Vingt rencontres & ſept batailles
Doivent contenter nos neveux.

Qui du Rhein orgueilleux vit les rives ſoûmiſes,
Qui vit les durs Combats de Nortlingue & Fribourg,
Auroit pû méditer de belles entrepriſes
Pour le ſecours de Philisbourg (1).

Mais

(1) Philisbourg fut pris par les Allemands le 17. de Septembre 1676.

Mais le goût des plaiſirs l'emporte ſur la gloire:
Comte, nous nous devons l'uſage de nos jours:
On a peu d'interêt à ſervir ſa mémoire,
Puis que c'eſt pour autrui qu'elle dure toûjours.

Que ſert à nos Héros de la rendre immortelle,
Si l'on eſt mort en ſoi, lors que l'on vit en elle?
L'avenir te regarde autant pour le moins qu'eux:
Mais pour cet avenir fameux,
Il doit te coûter une vie
Si rare & ſi digne d'envie,
Que celui qui jadis vît tout ſous le ſoleil,
Ne vît jamais rien de pareil.

Ce grand Sage avec ſes PROVERBES,
Avec ſa Connoiſſance d'Herbes,
Et le reſte de ſes talens,
Sans biens comme tu vis n'eût pas vêcu deux ans;
Il eut juſqu'à huit cent Maîtreſſes
Et n'en eut jamais tant que toi;
Il eut de l'Orient les plus grandes Richeſſes,
Mais il pilla ſa Reine, & tu donnes au Roi.

Il eſt vrai qu'il a l'avantage
D'être appellé toûjours LE SAGE,
Lors qu'un Prêcheur dans ſon Sermon
Veut faire entendre SALOMON:
Mais on dort à ſes Paroles;
Et chacun réjouï de tes moindres paroles,

Redit

Redit après Saint-Evremond
Il n'eſt qu'un Comte de Grammont.

Savans, qui préſidez au temple de mémoire,
Qui faites un métier de diſpenſer la gloire,
Et vendez ſagement à nôtre vanité
Une fauſſe immortalité ;
Amenez vos grands perſonnages
Rendre au mien leurs humbles hommages,
Et ne vous fâchez point de voir tous vos Héros
Confondus par ces quatre mots :
Jamais il ne ſera de vie
Plus admirée & moins ſuivie.

LETTRE
A
Mr. LE COMTE
DE SAINT-ALBANS (1).

IL n'y a ſi bonne compagnie qui ne ſe ſépare ; & à plus forte raiſon une ſo-

(1) Henri Jermyn, Comte de Saint-Albans, Chambellan de la Maiſon du Roi, mort en 1684.
(2) Mr. de Bellegarde Oncle de Madame de Monteſpan, grand Joüeur, & d'une humeur un peu

ſociété malheureuſe ne doit pas durer toûjours. La nôtre, Mylord, eſt la plus funeſte qu'on ait jamais vûë. Depuis que je jouë chez Madame Mazarin je n'ai pas eu ſix fois le Spadille : le Baſte vient plus ſouvent ; mais c'eſt un fourbe qui m'engage mal-à-propos, & qui me fait faire la bête. Je ne file que des trois de pique ou de trefle, que des ſix de cœur ou de carreau. Cependant, Mylord, je benis le Ciel quand on pourroit attendre de moi des lamentations ou des murmures. Graces à Dieu, je donne de bons exemples, & tels que vôtre Moitié les peut donner ; exemples néanmoins qui ruïnent mes affaires, & n'accommodent pas les vôtres ; ce qui me fit dire hier au ſoir à-la-Bellegarde ; *Je paye & ne jouë plus, & fais ce qu'il me plaît* (2).

Conſolons-nous, Mylord, nous ſommes en meilleure condition que ceux qui gagnent nôtre argent ; car il vaut mieux endurer les injuſtices que les faire. Madame

peu brusque & capricieuſe, diſoit toûjours quand il n'étoit pas heureux : *je paye, & ne jouë plus ; je fais ce que je veux.* Les autres Joueurs en firent une eſpece de Proverbe.

dame Mazarin a les mains bonnes pour voler mes fiches, & pour jetter une carte du talon, quand je jouë ſans prendre avec quatre Matadors. Je m'adreſſe à Monſieur de Monaco (1), qui me dit ſérieuſement, & avec un air de ſincerité; *de bonne foi, Monſieur, Monſieur de Saint-Evremond, je regardois ailleurs.* Vôtre ami Monſieur de Saiſſac rit beaucoup & ne décide rien; Monſieur Courtin déclare que *la vexation eſt grande.* Mais toutes les déclarations de Monſieur Courtin ſont peu d'effet; l'Ambaſſadeur eſt auſſi peu écouté dans ce logis-là, qu'il le ſeroit à la Bourſe, s'il vouloit y juſtifier le Chevalier *Layton* (2). Dans cette extrémité, je prens le Ciel à témoin, & le Ciel n'a pas plus de crédit que l'Ambaſſadeur.

Revenez, Mylord; venez ſoûtenir vos droits vous-même. Le campagne n'eſt point faite pour vous. Que celui-là ſe dégoûte du monde, dont le monde eſt dé-

(1) Le Prince de Monaco vint faire un tour en Angleterre, en 1676.

(2) Le Chevalier Ellis Layton, un des Commiſſaires des Priſes. Les Marchands l'accuſoient de malverſation.

(3) Ma-

dégoûte ; mais que ceux qui lui ſont chers comme vous, y demeurent toute leur vie. Un honnête-homme doit vivre & mourir dans une capitale ; &, à mon avis, toutes les capitales ſe reduiſent à Rome, à Londres, & à Paris. Paris ne ſeroit plus le même pour vous ; des Amis que vous y aviez, les uns ſont morts, les autres ſont en priſon : Rome ne vous convient point ; le diſciple de Saint Paul ne s'accommode pas du lieu où regne le ſucceſſeur de Saint Pierre : Londres, cette bonne & grande ville vous attend ; c'eſt-là que vous devez fixer vôtre ſéjour. Une Table fort libre & de peu de couverts ; un Hombre chez Madame (3), & chez vous des Echets ; vous feront attendre la Mort auſſi doucement à Londres, que Monſieur Des Yveteaux l'a attenduë à Paris. Il mourut à quatre-vingts ans, faiſant jouër une Sarabande, *afin*, diſoit-il, *que ſon Ame paſſât plus doucement* (4). Vous ne choiſirez pas la Muſique pour adoucir la rigueur de ce paſſage : mais une

(3) Madame la Ducheſſe d'York.

(4) Voyez les MELANGES *d'Hiſtoire & de Litterature de Vigneul Marville*, Tom. I. p. 154. & ſuiv. de la ſeconde édition de Rouen, 1701.

une vole à l'Hombre, & à Grimpe trois as naturels en premier contre trois neufs, termineront aſſez heureuſement vôtre vie. Ce ne ſera de long-tems, Mylord, ſi vous revenez à Londres. Je ne vous donne pas ſix mois, ſi vous demeurez à la campagne avec cette morale noire que vous y avez priſe.

IDYLLE
EN MUSIQUE.

Ouverture.

SCENE PREMIERE.

LISIS, TIRSIS.

LISIS.

AMOUR, je te rens mes emplois:
Si j'ai vieilli dans ton ſervice,
J'en ai mieux reconnu la rigueur de tes loix,
J'en ai mieux ſenti le ſupplice.

TIR-

TIRCIS.

De tous les Dieux révérés autrefois,
Aucun n'avoit moins d'injuſtice;
Ils ſont éteints ces Dieux que forma le caprice;
L'Amour aſſujettit les Peuples & les Rois.

LISIS.

Qu'il exerce par tout ſon tyrannique empire:
Qu'aux Champs, à la Ville, à la Cour,
On faſſe des vœux, on ſoûpire;
Que tous, excepté moi, ſoient ſujets à l'Amour.

TIRCIS.

Pourquoi vous exemter de cette loi commune?
Courez du monde entier, en aimant, la fortune:
On aime ſur la terre, on aime ſur les eaux;
Même feu dans les bois fait chanter les oiſeaux:
Les plantes & les fleurs au printems animées,
Ont l'appetit ſecret d'aimer & d'être aimées:
Quittez, Liſis, quittez vôtre travers,
Aimez avec tout l'Univers.

LISIS.

Ne croyez pas que cela nous impoſe;
Ne croyez pas que ces diſcours
Rechantés mille fois au ſujet des Amours,
Gagnent ſur nous la moindre choſe:
Tircis, n'en ſoyez point jaloux,
L'Aminte le dit mieux que vous;
Mais ce droit naturel d'une commune flame
Ne peut s'étendre ſur mon ame.

TIR-

TIRCIS.

Ecoutez mes triſtes accens,
Et devinez par eux les peines que je ſens.
J'aime une ingrate, une cruelle,
Autant orgueilleuſe que belle.
Ecoutez mes triſtes accens,
Et devinez par eux les peines que je ſens.

SCENE II.

LISIS, TIRCIS, DAMON.

LISIS.

TIrcis, je veux ſonger au repos de ma vie,
Et d'écouter vos maux ce n'eſt pas mon envie.

TIRCIS.

Jusques à la fin de mes jours;
Liſis, je veux aimer, je veux aimer toûjours.

LISIS.

Non, jusqu'à la fin de tes jours:
Non, non, c'eſt trop aimer, quand on ſouffre toûjours.

LISIS, & DAMON, *Baſſe & Deſſus.*

Non, non, c'eſt trop aimer, quand on ſouffre toûjours.

TIR-

TIRCIS.

Je m'engage avec peine;
Une fois engagé
A la plus inhumaine;
Plûtôt mort que changé.

LISIS.

Tous ces dégoûts de vivre,
Ces desirs de mourir,
Qu'on trouve dans un livre;
Où de faux malheureux aiment à discourir;
Le bon-sens ne les peut souffrir.

TIRCIS.

Une passion tendre & pure;
N'aime pas la noire peinture
De tourmens inventés, de tous ces feints trépas;
Mais je dirai, Lisis, sans art & sans figure,
Que je préférerois une mort assez dure,
Au malheur ennuyeux de vivre & n'aimer pas.

LISIS.

Il faut se plaire aux objets agréables
Sans se laiser charmer.

TIRCIS.

Pourquoi se défendre d'aimer
Les objets que l'on trouve aimable?

LISIS.

J'ai passé le tems des desirs,
La Raison fait tous mes plaisirs.

DAMON.

Les plaiſirs de la vieilleſſe
Ménagés par la Raiſon,
Dans cette froide ſaiſon,
Pourroient ſe nommer triſteſſe.

LISIS.

La Raiſon m'ôte le tourment,
Où j'étois ſenſible en aimant.

TIRCIS.

Si tu crains un cœur qui ſoûpire,
Goûte au moins les douceurs de celui qui deſire.

LISIS.

Qui permet au cœur les deſirs,
Lui défend en vain les ſoûpirs.

TIRCIS.

Triſte repos, & ſombre nonchalance,
Ennuyeuſe inutilité,
Qu'un pareſſeux apelle liberté,
Tu n'es pour moi qu'une froide indolence.

LISIS.

J'ai paſſé le tems des deſirs,
La Raiſon fait tous mes plaiſirs.

Deux Flûtes & deux Violons.

UN DUO.

J'ai paſſé le tems des deſirs,
La Raiſon fait tous mes plaiſirs.

Les Inſtrumens.

J'ai paſſé le tems des deſirs,
La Raiſon fait tous mes plaiſirs.

Les

Les Voix & les Inſtrumens.

J'ai paſſé le tems des deſirs,
La Raiſon fait tous mes plaiſirs.

SCENE III.

TIRCIS, LISIS.

TIRCIS.

LEs ſoûpirs & les larmes
Que l'on donne à des charmes,
Honorent le plus jeune, honorent le plus vieux,
A tout âge, en tout tems, l'Amour eſt précieux.

LISIS.

Il n'eſt pas raiſonnable
De donner à l'amour les ſoûpirs & les pleurs,
Qu'un pauvre miſerable
Ne doit qu'à ſes douleurs.

TIRCIS.

Vos plus vives douleurs en aimant ſeront vaines;
Tous vos maux ſuſpendus & la nuit & le jour;
Heureux ſont les vieillards occupés d'un amour,
Qui leur fait oublier leurs chagrins & leurs peines!

LISIS.

Je porte peu d'envie à vos tendres deſirs:
Content que la ſageſſe
Ait ſoin de ma vieilleſſe,
Je laiſſe aux jeunes gens à pouſſer des ſoûpirs.

TIRCIS.

Eſt-ce que vôtre ame allarmée
D'aimer & n'être pas aimée,
Auroit honte de deſirer
Ce qu'elle ne peut eſperer.

LISIS.

Les galans de mon âge
Craignent fort le mépris;
Mais ce n'eſt pas le pis,
Ils craignent les faveurs encore davantage.

TIRCIS.

La crainte d'une faveur
Eſt un peu trop délicate;
Donnez, Liſis, vôtre cœur,
Je vous repons d'une ingrate.

LISIS.

Soit foibleſſe ou raiſon, je vivrai ſans deſirs;
Un repos innocent fait mes plus doux plaiſirs:
Sans ſoin, ſans peine, & ſans envie,
Coulez, coulez paiſible vie.

Les Violons.

LE CHOEUR.

Soit foibleſſe ou raiſon, je vivrai ſans deſirs,
Un repos innocent fait mes plus doux plaiſirs:
Sans ſoin, ſans peine, & ſans envie,
Coulez, coulez paiſible vie.

Les Violons ſeuls.

Sans ſoin, ſans peine, & ſans envie,
Coulez, coulez paiſible vie.

Les

Les Flûtes seules.

Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez paisible vie.

SCENE IV.

TIRCIS, LISIS, DAMON.

TIRCIS.

NOtre ame nous doit faire aimer,
Autant de tems qu'elle peut animer.

Desirs, & craintes;
Tendres atteintes,
Heureux tourment
Que l'on souffre en aimant,
Quel bien est comparable aux douceurs de vos plaintes
Pour un amant!

Deux Flûtes & deux Violons.

LISIS.

Quel bien trouvez-vous à craindre,
Et quelle douceur à vous plaindre?

TIRCIS.

Triste entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je suis.

Les Flûtes.

UN DUO.

Triste entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je suis.

Deux Flûtes & deux Violons.

LISIS.

Hortence toute aimable en ſes moindres diſcours
Avec ceux qui peuvent lui plaire,
Uſurpe des Vieillards le chagrin ordinaire,
Pour les gronder toûjours.

TIRCIS.

Non, ce n'eſt pas qu'on les gronde;
Mais l'injuſte autorité
Qu'ils prennent ſur tout le monde,
Attire un châtiment aſſez bien mérité.
Non, non, ce n'eſt pas qu'on les gronde.
On punit ſeulement l'injuſte autorité.

LISIS.

Tel Vieillard eſt honteux de ſe voir trop docile;
En public, en ſecret, on le trouve, dit-on,
Moqueur malicieux, ou diſcret imbécile,
Qui ne veut jamais dire *non*,
Par une honnêteté plus fade que civile.
S'il louë, il gâte la maiſon:
Moins délicat que difficile,
Il condamne ſouvent avec peu de raiſon.
Voila, voila, Tircis, l'état doux & tranquile,
D'un Vieillard que l'amour tiendroit en ſa priſon.

TIRCIS.

La raiſon en amour a trop de ſéchereſſe;
Eſperez tout de la tendreſſe.

LISIS.

La tendreſſe en cheveux gris
Ne produit que du mépris.

TIR-

TIRCIS.

Le moins favorisé dans l'amoureux empire.
Se plaît au mal dont il soûpire.

LISIS & DAMON *qui fait la Basse.*

Beau moyen pour se rendre heureux,
De n'être point aimé, quand on est amoureux!

Les Violons.

Beau moyen pour se rendre heureux,
De n'être point aimé, quand on est amoureux!

LISIS *avec les Violons.*

L'Amour ne veut que nos jeunes années;
N'approchez pas, infirmités:
Le culte de Dieu, vieilles infortunées,
Ne souffre point vos faletés.

TIRCIS.

Un cœur fidéle qui se donne,
Dérobe la vieillesse au jour;
Aux yeux d'une belle personne,
C'est cacher ses défauts que montrer son amour.

LISIS.

On rencontre peu de belles
Coupables de cette erreur;
Mais je les aime cruelles;
Partisan de la rigueur
Je suis contre moi pour elles,
Dans leur juste mépris pour vieillesse & laideur.

TIRCIS.

Je ne trouve qu'inhumaines,
Et quand j'en perdrois le jour,

Je ſuivrai toûjours l'amour,
J'aimerai toûjours ſes peines.

LISIS.

Dût mon âge caduc avoir un plus long cours;
Tout le tems de ma vie
Sans deſir, ſans envie,
J'admirerai toûjours.

TIRCIS.

Qui peut exprimer, quand on aime,
Cette douce langueur que l'on ſent en ſoi même!

LISIS.

Tircis, tous ces beaux mouvemens,
A les bien expliquer, ſont de ſecrets tourmens.

TIRCIS.

Le ciel en nous formant inſpira dans nôtre ame
Un principe caché de l'amoureuſe flâme.

LISIS

Le ciel en nous formant inſpira dans nos cœurs
Le principe caché de nos plus grands malheurs;
Il inſpira l'amour, cette ſource féconde
De tous les maux du monde.

TIRCIS.

Si j'oſois élever mes vers,
Je dirois que l'Amour entretient l'Univers:
C'eſt lui dont la chaleur anime vôtre veine;
Qui bien faiſant à tous, ſe rit de vôtre haine....
Mais que des Concerts charmans
De nos voix les plus belles,
Avec les inſtrumens
Appaiſent nos querelles.

LE CHOEUR.

Pour finir tous ces beaux diſcours;
Chantons, chantons qu'il faut aimer toûjours:
Chantons, chantons qu'il faut aimer
Qui peut charmer;
Chantons, qu'il faut aimer toûjours.

Les Violons & les Hautbois.

LISIS.

Chantons qu'il nous faut admirer
Sans ſoûpirer;
Qu'il nous faut admirer toûjours.

TIRCIS.

Depuis que je ſers ma cruelle,
Je fus toûjours diſcret, je fus toûjours fidelle.

LISIS.

C'eſt un mérite fort leger,
Que d'être fidéle berger.

TIRCIS.

Je ſouffre: mais le goût d'une tendre ſouffrance
Aux amans délicats tient lieu de joüiſſance.

LISIS.

Que durent à jamais
Vos heureuſes allarmes,
Vos ſoûpirs & vos larmes:
Pour moi je veux goûter les douceurs de la paix.

TIRCIS.

O bien-heureuſes chaînes,
Qui changez en plaiſirs les douceurs & les peines!

Un Duo.

Que durent à jamais

Vos heureuſes allarmes,
Vos ſoûpirs & vos larmes,
Et que le vieux Liſis aille goûter ſa paix.

DAMON.

Si nôtre bon Liſis revoit les mêmes charmes.
Nous aurons fait pour lui d'inutiles ſouhaits.

LISIS.

Un puiſſant interêt me preſſe
De retourner à des charmes ſi doux:
Qu'aviez-vous fait, vaine ombre de ſageſſe,
Fauſſe Raiſon, helas! que faiſiez-vous?

TIRCIS.

Depuis le tems que je ſoûpire
Sujet de l'amoureux empire,
Ma Raiſon ſur mon cœur n'a jamais rien tenté
En faveur de ma Liberté.

DAMON.

Liſis, ton ame eſt ſouvent révoltée,
Mais la ſéditieuſe auſſi tôt dégoûtée
De ſa rebellion à celle que tu ſers,
Dans un état ſoûmis vient reprendre ſes fers.

LISIS.

A mon grand interêt ma flame eſt aſſervie:
Du feu de ſes beaux yeux, je reçois les eſprits
Qui conſervent ma vie.
Heureux, heureux l'Amour dont la vie eſt le prix!

TIRCIS.

Heureuſe, heureuſe eſt la vie
Dont l'Amour fait tout l'emploi;
Je haïrois le jour, ſi je n'avois l'envie
De montrer en vivant ma conſtance & ma foi.

LISIS.

Jamais rigueur ne m'a coûté de larmes;
Jamais ſoupçon n'a mon cœur allarmé:
Je cherche moins les faveurs que les charmes;
Aimant pour vivre & non pour être aimé.

TIRCIS.

Aimons, c'eſt l'Amour qu'il faut ſuivre,
Donnons tout à la paſſion:
Qu'aimer mieux d'un Amant faſſe l'ambition.

LISIS.

Que celle d'un Vieillard ſoit purement de vivre:
La Vie eſt le dernier plaiſir
Où doive aſpirer ſon deſir.

TIRCIS.

Beaux Yeux que tout le monde adore!

LISIS.

Beaux Yeux par qui je vis encore!

A deux.

Peut-on rien trouver de ſi doux,
Que de tenir toûjours à vous?

DAMON.

Aimez, aimez, c'eſt l'Amour qu'il faut ſuivre;
Laiſſez-vous tous deux enflâmer:
Que Tircis vive pour aimer,
Et que Liſis aime pour vivre.

LE CHOEUR.

Aimez, aimez, c'eſt l'Amour qu'il faut ſuivre;
Laiſſez-vous tous deux enflâmer:
Que Tircis vive pour aimer,
Et que Liſis aime pour vivre

Fin du troiſiéme Tome.

627393
Son

TABLE

des Matieres principales contenues dans le troiſiéme Tome.

On a mis une *n* pour marquer que le Chiffre ſuivant ſe rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A.

Blancourt, admirable dans ſes Traductions. 237. Il n'eſt pas le même dans ſes Préfaces & dans ſes Lettres. 237, 238

Actes des Apôtres, Comedie ſur ce ſujet. *n.* 174

Affliction, comment doit être ménagée par les Poëtes tragiques. 202. *& ſuiv.*

Ageſilas, comment il recommanda l'affaire d'un de ſes Amis. 408

Albret (Céſar Phœbus d') Comte de Mioſſens, Maréchal de France; ſa mort. *n.* 21, ſon Portrait. 27. *& ſuiv.*

Alexandre le Grand, défauts de la maniere dont il fut inſtruit. 121

Aimer, ce que c'eſt qu'aimer en France. 265

Alcionée Tragédie de du Ryer eſtimée. 257

Ame, quelle eſt la preuve la plus ſenſible de ſon Immortalité. 133

Ami, combien la confiance d'un Ami rend la vie heureuſe. 412. 413

Amitié, elle eſt la plus utile des Vertus. 413. La Diſſimulation en doit être entierement bannie. 415. L'Amitié ne convient pas avec les ſévérités de la Juſtice *là même*. Elle eſt ennemie des trop grandes Circonſpections. 416. Une trop vaſte difference dans les Opinions, ſur tout dans la Religion, s'accorde mal avec l'Amitié. 416. 417. Ce qui ſeroit le plus propre à rendre l'Amitié plus douce. 417. 418

Amour,

Amour, le mauvais uſage qu'en ont fait nos Poëtes tragiques. 182. & *ſuiv.* Ses mouvemens mal exprimés ſur le Théatre. 192. 193. On peut diſtinguer trois differens mouvemens de l'Amour. 193. Il aſſujettit toutes les autres Paſſions. 199. 200. Il n'a rien de fort extravagant en France, & pourquoi. 264

Amour de Dieu, il produit neceſſairement l'obéiſſance à ſa Volonté. 136, 137

Andelot François Coligni Sieur d') Caractere de ſa hardieſſe. 228

Andromaque, Tragédie de Racine, louée. 257

Angleterre, comment une Fille doit s'y ménager pour faire des Conquêtes. 153

Anglois, trop profonds dans leurs Recherches. 276. 277. Quand ils ſont d'un commerce fort agréable. 277, 278. Ils aiment la diverſité d'Objets dans la Comedie, & pourquoi. 279. Superieurs aux autres Peuples en pluſieurs bonnes qualités, n'ont pas toûjours le goût fort exquis. 292. Ils ont quelques vieilles Tragédies qui ſeroient tout-à-fait belles ſi l'on y faiſoit les retranchemens neceſſaires. 258, 259. Les Anglois donnent trop à leurs Sens ſur le Théatre. *là-même.*

Antoine, Amoureux de Cléopatre n'eſt pas l'Antoine Ami de Céſar. 197, 198

Argent, combien il eſt avantageux d'avoir de l'argent. 59, 60

Ariane, Opera de Cambert, ſon Eloge. 340, 341

Ariſtote, Jugement ſur ſa *Poëtique*. 171

Atheniens, combien la Tragédie leur fut nuiſible. 179, & *ſuiv.*

Avares, aiment mieux leur argent que leurs Amis 76. il peuvent néanmoins leur être utiles. *là-même.*

Aubignac, (l'Abbé d') Voyez *Hédelin*.

Auguſte, ce qu'étoit le Siecle d'Auguſte à l'égard des Belles Lettres, & des bons Eſprits. 96, 97. ç'a été le Siecle des Excellens Poëtes. 97. Si l'on peut con-

de France ; ſa Mort. *n.* 20. ſon Portrait. 26, 27
Comédie, l'abus que les François & les Eſpagnols en ont fait. 261, 262
Comédies, le plaiſir & l'utilité qu'elles procurent. 99. 100
Comédie Italienne, ce que c'eſt. 268. ſes défauts. 272
Comédie Angloiſe, ſon Eloge. 275. Elle ne s'aſſujetit point ſcrupuleuſement aux Regles. 279. *& ſuiv.*
Comiques, les Comiques modernes négligent trop la peinture des Mœurs. 261
Comparaiſons ordinaires des Poëtes, combien ennuyeuſes. 99, 100. Quand les Comparaiſons ſont eſtimables. 255. Elles conviennent beaucoup plus au Poëme épique qu'à la Tragédie. *là-même.*
Condé (le Prince de) ſe poſſedoit admirablement bien dans la chaleur de l'action. 231
Confidens, l'uſage en a été ſagement introduit ſur le Théatre. 413
Conſtance, de quel uſage à ceux qui ſouffrent. 88, 89
Conſtance (l'Empereur) Pere de Conſtantin le Grand, juſqu'où il pouſſa la Tolerance pour les Chrétiens. *n.* 136
Convent, Qualités que doit avoir une Fille pour y être heureuſe. 154 *& ſuiv.*
Converſation, comment il faut ſe conduire dans la Converſation des Femmes. 108, 109. dans celle des Hommes. 110. *& ſuiv.* Une délicateſſe trop exquiſe combien incommode dans la Converſation. 110
Cordoüe (Don Antonio de) Favori de Don Juan. *n.* 238. Il étoit ennemi déclaré de toutes les Verſions, & pourquoi. 238
Corneille (Pierre) ſon Eloge. 105, 106. Ce qu'on peut trouver le plus à redire en lui. *là-même.* Admirable lorſqu'il fait parler un Grec ou un Romain, ne ſe diſtingue plus des hommes ordinaires lorſqu'il s'exprime pour lui même. 112. Il a outré le Caractere de Titus. 195, 196. Pourquoi il vint à déplaire

plaire à la Multitude. 201. Il touche differemment les Paſſions ſelon les differens tems de ſa vie. 202, combien il affectionnoit ſa *Sophonisbe*. 46. quelle part il croyoit que l'Amour devoit avoir dans les Tragedies. 46, 47. Superieur aux Anciens dans ſes Tragédies. 253, 254. En quoi il a particulierement excellé. 256, 257

Cour de France, Portrait de la Cour de France dans les premieres années de la Regence d'Anne d'Autriche. 168. *& ſuiv.*

Créance, doit être libre, pourvû qu'elle ne tende point à troubler la tranquilité publique. 135, 136

Crequi (François de) Maréchal de France. *n.* 22. ſon Portrait. 22, 23.

Critiques, Les Critiques ne ſont que de purs Grammairiens. 116, 117. Ils n'ont ordinairement ni goût, ni juſteſſe d'eſprit, ni délicateſſe. *là-même.*

Curioſité de tout ſavoir, mauvais effets qu'elle produit quelquefois. 142, 143

Cyrus, avec combien de ſoin il a été élevé. 120, 121

D.

Dames, n'avoir pas eû une intrigue peut faire tort à leur réputation. 35, 421

Deſcartes, Jugement ſur ſa Démonſtration de l'Immortalité de l'Ame. 133

Dévotion produite par l'infortune. 167. Deux ſortes de Dévotions auxquelles il ne faut pas reſiſter. *là-même.* La Dévotion ſuperſtitieuſe doit être évitée avec ſoin. 168

Dévots, D'où vient la joye interieure des ames dévotes. 137

Dieux, juſqu'où leur intervention eſt neceſſaire au Poëme Epique. 248

Diſpute ſur la Foi & ſur les Oeuvres, ſur quoi fondée. 139 *& ſuiv.*

Docteur, Caractere qu'on doit donner à un Docteur ſur le Théatre. 270, 271

Douleur, elle ne doit pas être épuiſée ſur le Théatre. 203.

203. Quels effets produit cet épuiſement dans les Spectateurs. *La-même.* Les grandes douleurs s'expriment mal par de longs diſcours. 204

Droit, la Science du Droit trop négligée des particuliers; neceſſaires aux Princes. 119. *& ſuiv.*

E.

Eboli (la Princeſſe d') Pouvoir qu'elle avoit ſous Philippe II. Roi d'Eſpagne. 236

Eloquence, employée à ſe plaindre de ſes malheurs combien ridicule. 191, 192

Enée, Heros de peu de merite. 242. *& ſuiv.* s'abandonne trop promtement & trop ſouvent aux pleurs. 245, 246

Eneïde, Fable éternelle où les Dieux ont trop de part. 248

Enclos (Mademoiſelle de l') de quoi elle remercioit Dieu ſoir & matin. 419

Epernon (le Duc d') Pere du Duc de Candale, ſon Portrait. 17

Epicure, donne la préference à l'Amitié ſur toutes les autres vertus. 412

Eſpagnols; Les Auteurs de cette nation qui décrivent les avantures amoureuſes, pourquoi préferables à ceux des autres nations qui ont écrit ſur ces mêmes matieres. 101. Ils ſont plus fertiles dans leurs Pieces de Galanterie en Invention que les François, & pourquoi. 262. Mais ils ſont moins attachés qu'eux à la regularité & à la vraiſemblance. 263, 264. La maniere de chanter des Eſpagnols eſt peu agréable. 291

Eſprits-forts, lieront difficilement amitié avec les perſonnes credules & ſuperſtitieuſes. 416, 417

Evremond (Saint-) ſuit la Cour en Normandie. 9, 10. Conſeils qu'il donne au Duc de Candale pendant ce voyage. 13. *& ſuiv.* Il a ſû gagner pleinement la confiance de ſes Amis. 414. Combien il étoit ſenſible à leurs Malheurs. 414, 415

Euripide, blâmé d'avoir donné ſi peu d'amour à Achille pour Iphigenie. 196, 197

F.

Favoris, plus reſpectés en France qu'en Eſpagne. 19. Combien le poſte d'un Favori eſt délicat. 411, 412

Femmes, ſur quoi eſt fondé le Jugement qu'elles font du Merite. 208. Qui leur plaît le mieux au défaut des Amans. 109. Moyen de les ſatisfaire dans la Converſation. *Là-méme.* Femmes d'un Caractere extraordinaire. *Là-méme.* Leur grand Credit dans les Cours. 236. 419. Pourquoi on a voulu les exclure du maniement des Affaires. 419

François, ſont quelquefois trop prévenus en faveur du Génie de leur Nation. 113, 114. Leur Caractere par rapport à la Liberté. 18, 19. L'emportent ſur toute autre nation dans la Tragédie. 258. Admirent quelquefois des Tragédies qui excitent des mouvemens trop foibles. 259. Mérite des François qui penſent. 277, 278. Superieurs à toute autre nation pour la maniere de chanter. 292. *& ſuiv.* Ils ont beſoin de beaucoup de tems & d'application pour bien poſſeder ce qu'ils chantent. 294

G.

Gaſſion (le Maréchal de) caractere de ſa valeur. 230

Généroſité, il y a une Généroſité ſordide qui n'eſt qu'une eſpece de trafic. 125. Combien la Généroſité ſans la Juſtice eſt defectueuſe. 130

Givri ſurnommé *le brave*, *n.* 229. Caractere de ſa Valeur. 228, 229

Goût, il faut accommoder notre goût à notre ſanté. 161, 162

Goût, Combien le bon-goût eſt rare parmi les Savans. 116

Grammont (le Comte de) ſon Eloge. 423

Grace, Maxime importante d'un Courtiſan ſur la maniere de demander une Grace à ſon Prince. 206

Grands, leur adreſſe pour s'empêcher de faire des Graces. 129

Gre-

Grotius, Eloge de ſes Ecrits, & en particulier de ſon Livre *de Jure Belli & Pacis*. 119. Ce qui lui a manqué pour être parfait Hiſtorien. 210, 211. Comment il définiſſoit la Hollande. 235

Guerre, Combien le merite de la Guerre donne du relief dans le monde. 20

H.

H*Edelin* (François) Abbé d'Aubignac, a fait un Traité *de la Pratique du Théatre*. 2. 170, 171. Bon Mot de Mr. le Prince au ſujet d'une de ſes Tragédies. 171

Heros, trop tendres dans nos Tragédies, & pourquoi. 188. & *ſuiv.* Quel doit être leur Caractere. 256

Hiſtoire de France, ce qu'il faut développer pour bien compoſer l'Hiſtoire de France. 214. Connoiſſances neceſſaires pour écrire celle d'*Angleterre* & d'*Eſpagne*. *là-même*.

Hiſtorien, il doit connoître tous les differens Interêts des Peuples, dont il entreprend de parler. 214. Comment il doit ſe conduire dans la Deſcription des Guerres. 215

Hiſtoriens anciens, leur habileté. 215. ſur quoi fondée. 215, 216. & *ſuiv.* D'où vient qu'ils étoient plus propres que nos Modernes à connoître le Caractere des perſonnes dont ils entreprenoient de parler. *là-même*. Dans leurs Eloges il paroit une diverſité délicate, inconnue à nos Hiſtoriens. 219. & *ſuiv.*

Hiſtoriens modernes, peu habiles à démêler des qualités oppoſées, dans une même perſonne. 225. & *ſuiv.* Et moins encore à découvrir ces diſtinctions particulieres qui marquent diverſement les qualités. 226, 227. Peu attentifs à connoître les Hommes. 231

Hiſtoriens François, ſont très-médiocres. 209. D'où cela vient. 215. & *ſuiv.*

Hobbes, caractere de ſes Ecrits politiques. 118

Hollande, elle a penſé être détruite par l'oppoſition du

du Prince Maurice & de Barneveld. 232. Ce que c'eſt que le Gouvernement de Hollande. 235
Hollandois, leur Caractere par rapport à l'Eſprit. 83, 84. Leur vrai naturel à l'égard de la Liberté. 233. & *ſuiv.*
Hommes, les plus grandes qualités ſe trouvent dans la plûpart des hommes, mêlées avec de grands défauts. 112. On peut tirer avantage de leurs bonnes qualités. 76, 77. Ils n'aiment point à ſe reconnoître inferieurs en Raiſon à qui que ce ſoit. 145
Homere, préſente des Caracteres qui touchent, élevent, intereſſent. 251, 252
Honnête-homme, comment il ſe doit conduire par rapport aux bienfaits qu'il reçoit. 124, 125
Horace, ſi ſon bon-goût eſt une preuve de la délicateſſe du ſiecle dans lequel il a vêcu. 97

I.

Jeuneſſe, ce qui nous occupe le plus dans la Jeuneſſe. 86, 87 Avantages que la Jeuneſſe a ſur la Vieilleſſe par rapport à la Converſation. 92, 93
Immortalité de l'Ame, voyez, *Ame*.
Indolence, combien avantageuſe à un Vieillard. 88
Ingratitude du Cœur, ce que c'eſt. 125. Ingratitude de l'Ame. 126. Ingratitude fondée ſur l'Opinion de nôtre Mérite. *là-même.*
Ingrats, il y a moins d'Ingrats qu'on ne croit, & pourquoi. 124, 125. Diverſes eſpeces d'Ingrats. 125. & *ſuiv.* L'amour de la Liberté fait des Ingrats. 126, 127. moyen de corriger les Ingrats. 75
Interêt, les plus attachés à leurs interêts ont quelquefois des raiſons de paroitre deſintereſſez. 61
Intolerance, combien déraiſonnable. 134. & *ſuiv.* & contraire au veritable Chriſtianiſme. 149, 150, 151. Elle ne vient que d'un excès de complaiſance pour nôtre opinion. 134
Johnſon (Benjamin) célébre Poëte Anglois, caractere de ſes Pieces de Théatre. *n.* 48, 49
Iſenghien (la Princeſſe d') Reflexion qu'elle fit ſur une longue Converſation d'un Amant & d'une Amante

Amante également passionnés. 262
Italiens, Eloge de quelques Histoires qu'ils ont composé en leur Langue. 102. Défaut qui se trouve dans leur Morale. *Là-même.* Ils n'ont nullement réüssi en fait de Tragédie. 258. Défaut de leur maniere de chanter. 291
Jurisconsultes, Ecrivains fort estimables. 118, 119
Justes, ce qu'il faut entendre par le petit nombre de Justes dont parle l'Ecriture. 121, 122
Justice, le fondement & le maintien de la Societé. 118. Elle a peu de part dans les Actions des Hommes. 121, 122. Fausse idée qu'on s'en fait ordinairement. 131. La vraie Justice proportionne la peine au crime. 131, 132
Justification, Conciliation de St. Paul avec St. Jaques, sur le Dogme de la Justification. 140, 141

L.

Lecture, quelle lecture doit faire un Honnête-homme relegué à la Campagne. 158. *& suiv.*
Lettre, delicatesse sur une Suscription de Lettre, arme l'Angleterre contre la France. 236
Liberalité, pourquoi elle est rarement accompagnée de la Justice. 122, 123. Celle qui est produite par une simple facilité de naturel, n'est qu'une foiblesse. 124
Lionne (le Marquis de) sa mort. *n.* 84
Lisola (le Baron de) employé utilement par l'Empereur en diverses Ambassades. *n.* 52, 53
Longin, avec quelle justesse il jugeoit de la maniere dont un Poëte doit ménager l'assistance du Ciel, & la vertu des Grands-Hommes. 248
Lucain, blâmé par Pétrone d'avoir fait une Histoire en Vers. 248, 249
Lulli, son Eloge. 288. Jugement sur quatre de ses Opera *Cadmus*, *Alceste*, *Thesée* & *Atys*. 342, 343

M.

Machiavel, a fait un excellent Ouvrage sur les Décades de Tite-Live. 117, 118
Machines de Théatre, l'usage que les Anciens en faisoient.

ſoient. 195. L'abus que les François en font. 296. Introduites & enfin rejettées par les Italiens. *Là-même.*
Mairet, a compoſé une Tragedie intitulée *Sophonisbe.* *n.* 257
Maitreſſe, fidelle à ſon Amant abſent, ce qu'on en doit juger. 166
Malheureux, pourquoi plaints communément. 123, 124
Malherbe, ſon Eloge. 104, 105. Tout ce qu'il a fait n'eſt pas également digne de lui. *Là-même.*
Mécenas, Caractere de ſon Eſprit. 96
Medecine, quelle eſt la plus ſûre Partie de la Medecine ſelon Mayerne. 322
Meilleraye (le Maréchal de la) quel étoit le vrai Caractere de ſon courage. 229, 230
Moliere, ſuperieur à Plaute & à Terence. 55
Monaco (le Prince de) vient en Angleterre. *n.* 428
Montagne, en quel tems la lecture de ſes *Eſſais* nous touche le plus. 103. Caractere de cet Ouvrage 159, 160.
Morale, ſi la lecture des Livres de Morale eſt neceſſaire à un Honnête-homme. 158
Moret (le Comte de) frere aîné du Marquis de Vardes. 3. ſon Caractere. 5
Myſtere de la Paſſion, Piece de Théatre jouée en France. *n.* 173. *& ſuiv.*

N.

Nation, chaque Nation a ſon merite. 114
Nicolle, zélé Defenſeur de la Tradition. 150

O.

Olonne (le Comte d') exilé de la Cour, & pourquoi. *n.* 156
Olonne (la Comteſſe d') aimée du Duc de Candale. 35. Combien elle fut affligée de ſa mort. *Là-même.*
Opera, combien propre à cauſer de l'ennui. 283, 284. Le chant qui regne d'un bout à l'autre eſt entierement oppoſé à la vrai-ſemblance. 285. Ce qui devroit être chanté dans les Opera. 286. Ce que c'eſt proprement qu'un Opera. 287. Moyen d'éviter les défauts des Opera, ſans perdre ce qu'ils ont

ont de divertiſſant. 287, 288. Il eſt dangereux de blâmer l'Opera. 297. Combien les Opera ſont propres à gâter l'eſprit des Jeunes gens. 334. *& ſuiv.*
Opera François, leur Origine. 339
Opera d'Iſſy, ce que c'eſt. 339

P.

Palatine (la Princeſſe) le pouvoir qu'elle avoit dans les Guerres civiles de France. 419
Paſſion de Jeſus-Chriſt, jouée à Rome. *n.* 172. effet qu'elle produiſoit ſur les Spectateurs. *là-même.*
Paſſion, une paſſion ingenieuſe à s'exprimer par differentes Penſées, peu perſuaſive. 191, 192
Les *Peines & les Plaiſirs de l'Amour*, Opera de Cambert, ſon Eloge. 340
Perſecution pour cauſe de Religion. Voyez *Intolerance.*
Pétrone, Réflexions ſur le Portrait qu'en fait Tacite. 223. Son ſentiment ſur le Poëme Epique. 249
Pharſale de Lucain, tire plus d'avantage des Grands Hommes qui y paroiſſent, que l'*Eneïde* n'en tire des Dieux. 178. Le plus grand défaut de la Pharſale. 248, 249
Pinchêne, a publié les Oeuvres de Voiture. *n.* 106
Plaintes, les Plaintes d'une perſonne affligée fatiguent ſi elles durent trop long-tems. 202. *& ſuiv.*
Plutarque, Caractere de la Morale. 159, 160.
Poëſie, ſon génie. 97, 98
Poëtes, à quoi ſervent les excellens Poëtes. 99. Quels Poëtes ſont les plus propres pour le commerce du monde. *là-même.* Combien les Comparaiſons des Poëtes ſont ennuyeuſes. 99, 100
Poëtes Tragiques. Voyez *Tragiques.*
Pomone, Opera de Cambert, Jugement ſur cette Piece. 339, 340
Prédeſtination, effets que produit le ſentiment de la Prédeſtination. 137
Princes; en quoi ils devroient être principalement inſtruits. 120
Princeſſe de Cleves, qui a fait ce Roman. *n.* 420

Q.

Q.

Queroualle (Mademoiſelle de) enſuite Ducheſſe de Portsmouh. *n.* 152. Conſeils que lui donne Mr. de St. Evremond, pour ſe bien conduire en Angleterre. 153
Quevedo, eſtimable par le cas qu'il faiſoit de *Don Quichotte*. 102
Quichotte (Don) voyez *Cervantes*.
Quinaut, défaut de ſes Tragedies. 195. Eloge de ſes Opera. 298, 344
Quinte-Curce, a ſoin de mettre à la bouche d'Alexandre les Loix des Macedoniens. 213

R.

Racine, défaut du Caractere qu'il donne à Titus. 195
Ragoûts, ſont très-pernicieux à la ſanté. 164
Rantzau (le Maréchal de) caractere de ſa valeur. 230
Recitatif des Italiens, ce que c'eſt. 290
Reconnoiſſance des Gens de Cour, où il y a moins d'égard pour le paſſé, que de deſſein pour l'avenir. 128, 129. Eſpece de Reconnoiſſance intereſſée. 60, 61
Reconnoiſſans par une inclination naturelle qu'ils ont pour la Reconnoiſſance. 127. Reconnoiſſans imbeciles. 128. Diverſes autres eſpeces de Reconnoiſſans. 128, 129
Reformés, voyez *Calviniſtes*.
Religion, combien il nous importe d'étudier la Religion. 132
Religion Chrétienne, elle eſt préferable à toute autre Religion, par la pureté de ſa Morale. 134. La Religion conſiſte dans la pratique. 141, 142. C'eſt à cela que tend expreſſement la Religion Chrétienne. 146, 147. Combien elle eſt propre à nous rendre heureux en ce Monde. 148. D'où viennent les mauvais effets qu'elle produit parmi les Hommes. 149
Religion Catholique, ſon Caractere. 136. *& ſuiv.*
Religion Reformée, quel effet elle doit produire dans le cœur des Hommes. 137. *& ſuiv.* Parallele de la Religion Reformée & de la Catholique. 138, 139.

139. La Religion Reformée fait rouler le Chriſtianiſme ſur la Doctrine & ſur les Créances 141
Républiques, la plûpart des choſes s'y font par un eſprit de faction. 232. Quelle eſt la premiere Vertu des Citoyens, dans les Commencemens d'une République. 233. Comment ils perdent l'amour pour la liberté. *là-même.*
Républicains, d'où vient qu'ils ſont ingrats. 127
Rochefoucault (le Duc de la) ſon Portrait. 25, 26. Eſt un des Auteurs de la *Princeſſe de Cleves*. *n.* 420
Rohan (le Duc de) ſes *Réflexions ſur les Commentaires de Ceſar*, & ce qu'on en doit penſer. 118.
Rois, ce qui les porte à ſe faire des Favoris. 410. Leur Amitié combien dangereuſe à un Favori imprudent. 411
Romains, leur vie étoit occupée aux fonctions differentes de pluſieurs Profeſſions. 215. *& ſuiv.* Quel avantage leur revenoit de cette conduite. 216. Quel fruit en retiroit la République. 217
Rotrou, Auteur d'une Tragédie intitulée *Venceſlas*. *n.* 257
Ruvigny (le Marquis de) ſon Portrait. 23, 24

S.

Sageſſe, en quel tems elle eſt d'uſage. 89
Salluſte, ſon habileté à peindre le Génie particulier de ceux qu'il veut faire connoître. 219. *& ſuiv.*
Segrais eſt par tout inférieur à Virgile dans ſa Traduction de l'*Eneïde*. 241. Eloge de cette Traduction. 242. Il n'a pas bien jugé des Caracteres répandus dans l'*Eneïde*. *là-même.* Il a affoibli les expreſſions de Virgile en faveur d'Enée. 143, 144. Eſt un des Auteurs de la *Princeſſe de Cleves*. *n.* 420
Sempronia, Réflexions ſur l'habileté avec laquelle Salluſte a fait ſon Portrait. 220, 221
Sénéque, Caractere de ſes Ouvrages. 159, 160
Siecle d'Auguſte, voyez *Auguſte*.
Sluſe, Chanoine de Liege, ſon Eloge. 118
Societé, ſur quoi il faut compter dans la Societé. 111

Sour-

Sourdeac (le Marquis de) a inventé les Machines des premiers Opera François. 339, 340
Stile, propre aux Eloges & aux Caracteres, parfaitement connu des Anciens. 224, 225
Stilicon, Tragedie de Corneille le Jeune. 257
Sylla, avec quelle habileté Salluſte a fait ſon Caractere. 221, 222

T.

Tacite, ſon adreſſe à particulariſer le Caractere de Pétrone. 223
Théatre, d'où venoit le merveilleux du Théatre des Anciens. 172. Le Miniſtere des Dieux ne peut être employé ſur nos Théatres. 172, 173. Celui des Anges & des Saints ne ſauroit y être ſouffert. 173. *& ſuiv.*
Theologal, Aveu indiſcret d'un Théologal. 316. Plaidoyé ridicule en ſa faveur. 318. *& ſuiv.*
Tite Live, exact à marquer l'abolition, ou l'établiſſement des Loix. 212
Tolerance des Religions, jusqu'où elle doit s'étendre. 135, 136. Voyez *Intolerance*.
Traducteurs François, ils ſemblent être convaincu de la ſterilité de leur Eſprit. 238. On peut eſtimer leur travail, ſans faire grand cas de leur Génie. 239
Tragédie, mauvais effets qu'elle produiſoit à Athenes. 179. *& ſuiv.* Elle eſt moins dangereuſe parmi nous. 182. Elle eſt pleine de bons Exemples. 186, 187. Un des grands défauts qu'on y commet. 195. La Tragedie fut le premier Divertiſſement des Romains. 272. En quel tems elle commença à leur déplaire. 272, 273
Tragiques (Anciens Poëtes) ce qui leur manquoit. 253, 254. Faiſoient entrer trop de Dieux & de Déeſſes dans leurs Tragédies. 254. En quoi ils ont mieux réuſſi. 255, 256
Triſtan, Auteur de la *Mariane*. *n.* 258
Turenne (le Vicomte de) a paſſé pour timide & irreſolu, mais ſans fondement. 231

V.

Vertu, elle eſt accompagnée d'oppoſition & contrainte.
Viandes, celles qu'on peut avoir commodément ſ les meilleures, pourvû qu'elles ſoient bien choiſ 163, 164. Differentes eſpeces & proprietés des me leures Viandes. *là-mêm*
Vieillard, Caractere qu'il faut donner à un Vieilla amoureux dans une Piece de Théatre. 198, 1
Vieilles-gens, avantage qu'ils ont. 89. Ce qui les e gage à ſe retirer inſenſiblement des Cours. 92. Injuſt ce des plaintes qu'ils font contre les Jeunes gens 93
Vieilleſſe, ce qui nous occupe le plus dans la Vieilleſſe. 86. *& ſuiv.*
Vins de Champagne, excellens. 162. Ceux de Bourgogne moins eſtimés. *là-même*. Differentes eſpeces de Vins de Champagne. *là-même.*
Virgile, ſon habileté à toucher le cœur. 192. Trop porté à exciter la pitié. 250. Les Caracteres de ſon *Eneide* fades & dégoutans. 251. Combien eſt admirable la Poëſie de Virgile. 252
Voiture, trop amoureux de quelques-unes de ſes Productions. 106. Qui a publié ſes Oeuvres. *n.* 106
Voſſius (Iſaac) ſa credulité. 111, 112
Utile, ſentimens d'un homme qui prefere l'utile à l'honnête. 59

W.

Waller (Edmond) ſon Eloge. 116. ſon Caractere. *n.* 116. eſtime qu'il avoit pour Corneille. 49

X.

Ximenes (le Cardinal) pourquoi n'accordoit jamais ce qu'on lui demandoit. 67

Y.

Yveteaux (Des) meurt en Eſprit fort. 429

Z.

Zele perſecuteur, très-mal fondé. 134. *& ſuiv.* 151. ſes funeſtes conſequences. 145, 150, 151

FIN.